CONTES
DE
J. BOCACE.

TOME II.

Gravelot inv. Vidal dir.

Biblioteca Nazionale V.E. III NAPOLI

CONTES

DE

J. BOCACE.

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. XCI.

VA 1 1515302

CONTES DE BOCACE,

SECONDE JOURNÉE.

LA lumière du jour commençoit à se répandre sur l'horizon, & les oiseaux, du haut des arbres verdoyans, annonçoient, par leurs ramages, le retour du soleil, lorsque toutes les Dames & les trois

Gentilshommes, qui s'étoient levés de bonne heure, entrèrent dans le jardin, où, tout en se promenant, ils s'amusèrent à faire des bouquets & des guirlandes de fleurs. Les divertissemens de ce jour furent les mêmes que ceux du précédent. On dîna au frais, on dansa, on fit la méridienne, & ensuite on se rendit au même endroit que la veille. Chacun s'étant assis sur le gazon, dans l'ordre marqué par Madame *Philomène*, on vit cette belle & charmante Reine, le front ceint d'une couronne de laurier, promener ses regards d'un air tout-à-fait gracieux, sur toute la Compagnie, & commander à Madame *Néiphile* de conter une Nouvelle. Cette aimable Dame ne s'en défendit pas, & d'un visage riant elle prit la parole & parla en ces termes :

NOUVELLE I.

Le Trompeur trompé, ou le faux Perclus puni.

IL eſt arrivé pluſieurs fois, MES CHÈRES DAMES, que celui qui s'eſt moqué d'autrui, qui a oſé ſe jouer des choſes qu'on doit révérer, s'en eſt très-mal trouvé, & eſt devenu, à ſon grand préjudice, l'objet de la raillerie des autres. Je veux vous donner une preuve de cette vérité dans l'Hiſtoire dont je vais vous faire le récit : l'aventure qui en fait le fond, eſt conforme au ſujet que notre aimable Souveraine nous a preſ-

crit. Vous y verrez par quelle imprudence un de nos concitoyens ſe trouva dans un cas très-fâcheux, & de quelle manière, contre toute eſpérance, il fut délivré de la mort qui le menaçoit.

IL n'y a pas long-temps qu'il y avoit à Tréviſe (*a*) un Allemand nommé *Arrigne*. La misère l'avoit réduit à l'état de porte-faix; mais, dans ſa pauvreté, il étoit généralement eſtimé, à cauſe de ſes bonnes mœurs & de la ſainteté de ſa vie. Qu'il ait réellement vécu en ſaint ou non, les Tréviſans aſsûrent qu'à l'heure de ſa

(*a*) Tréviſe ou Trévigni, eſt une ville d'Italie, qui fait partie aujourd'hui de l'Etat de Veniſe. Elle eſt capitale de la Marche Tréviſane, & eſt ſituée ſur la rivière de Piévéſella, à ſix lieues de Véniſe, vers le nord.

mort, les cloches de la grande Egliſe de Tréviſe ſonnèrent d'elles-mêmes. On cria au miracle, & tout le monde diſoit que c'étoit-là une preuve inconteſtable que cet *Arrigne* avoit vécu en ſaint, & qu'il étoit au nombre des bienheureux. Le Peuple court en foule à la maiſon où il étoit décédé, & on le porte en la grande Egliſe avec la même pompe que ſi c'eût été le corps d'un Saint canoniſé. Les Boiteux, les Aveugles, les Impotens, & généralement toutes les perſonnes affectées de quelque maladie ou incommodité, y furent amenées, dans la perſuaſion qu'il ſuffiſoit de toucher le corps de ce nouveau Saint, pour être guéri de toute eſpèce de mal.

Pendant que de tous les lieux circonvoiſins on accouroit à Tréviſe au bruit de ſes miracles, on y vit arriver trois de nos Florentins. L'un ſe nommoit *Stechi*, l'autre *Martelin*, & le troiſième *Marquis*. Ils étoient attachés à de grands Seigneurs, qu'ils amuſoient par leurs ſingeries & par leur habi-

leté à contrefaire toute ſorte de perſonnages. Les trois nouveaux débarqués, qui entroient pour la première fois dans Tréviſe, furent très-ſurpris de voir le Peuple courir en foule dans les rues. Lorſqu'ils eurent appris le ſujet de tous ces mouvemens, ils eurent envie d'aller voir cet objet de la curioſité publique. Ils n'eurent pas plutôt poſé leur bagage dans une auberge, que *Marquis* dit à ſes deux Camarades : Nous voulons aller voir ce Corps-Saint : c'eſt fort bien ; mais je ne vois pas trop comment nous pourrons y réuſſir. J'ai oui-dire que la place étoit couverte de Suiſſes & d'autres gens armés, que le Gouverneur de la Ville a fait poſter dans tous les environs, pour prévenir le déſordre. D'ailleurs, l'Egliſe eſt, dit-on, ſi pleine, qu'il n'eſt preſque pas poſſible d'y aborder. Laiſſez-moi faire, répondit *Martelin*, qui avoit plus d'envie que les autres de voir le nouveau Saint ; je trouverai le moyen de percer la foule & d'arriver juſqu'à l'en-

droit où eſt le Corps. Et comment t'y prendras-tu, repliqua *Marquis ?* Tu vas le ſavoir. Je contrefērai l'homme impotent & perclus : tu me ſoutiendras d'un côté, & *Stechi* de l'autre, comme ſi je ne pouvois marcher ſeul, & vous ferez ſemblant de vouloir me mener auprès du Saint pour être guéri. Quel homme, en vous voyant, ne ſe rangera pas pour nous laiſſer approcher !

Cette invention plut extrêmement à ſes deux compagnons ; &, ſans délibérer davantage, ils ſe mirent en chemin. Arrivé au coin d'une rue peu fréquentée, il ſe tordit tellement les mains, les bras, les jambes, la bouche, les yeux & toute la figure, qu'il parut dans le moment hideux, épouvantable. A le voir, on auroit aſſûré qu'il étoit réellement perclus de tous ſes membres. Cela fait, les deux autres le ſaiſiſſent, chacun d'un côté, & s'acheminent vers l'Egliſe. Contrefaiſant les affligés, ils prient, au nom de Dieu, toutes les perſonnes qu'ils ren-

contrent ſur leur paſſage, de les laiſſer avancer; ce que tout le monde fait volontiers. Ils eurent bientôt attiré les regards de tous les ſpectateurs, ſi bien qu'on crioit par-tout, *place, place au malade.* Ils arrivèrent en peu de temps auprès du Corps du Saint *Arrigne.* Un profond ſilence règne alors dans toute l'Egliſe. Tous les ſpectateurs immobiles & dans l'attente de l'évènement, ont les yeux attachés ſur *Martelin.* Celui-ci très-habile à bien jouer ſon rôle, ſe fait placer ſur le Corps-Saint. Après avoir demeuré quelques momens dans cette poſition, il commence à étendre peu à peu un de ſes doigts, puis l'autre, puis la main, puis les bras, & inſenſiblement tous les autres membres. A cette vue, l'Egliſe retentit des cris de joie que pouſſent les aſſiſtans; mille voix s'élèvent à la fois à la louange de St. *Arrigne.* Le bruit des acclamations fut ſi grand & ſi réitéré, qu'on n'auroit pu entendre le coup du tonnerre le plus éclatant.

Cependant

Cependant non loin du Corps, il ſe trouva par malheur un Florentin, qui connoiſſoit depuis long-temps *Martelin*; mais qui n'avoit pu d'abord le remettre ſous la forme qu'il avoit en entrant. Dès qu'il le vit dans ſon état naturel, que Dieu le puiſſe, s'écria-t-il auſſi-tôt! qui n'auroit pris ce coquin pour un homme réellement perclus? Quoi! dirent quelques Tréviſans, qui entendirent ces paroles, cet homme n'étoit pas paralytique? Non certes, répondit le Florentin; il a été toute ſa vie auſſi bien tourné & auſſi droit qu'aucun de nous; mais c'eſt de tous les Baladins celui qui ſait le mieux ſe défigurer & prendre la forme qu'il lui plait.

A peine a-t-il achevé ces mots, que pluſieurs Tréviſans, ſans vouloir en ſavoir davantage, pouſſent avec force pour ſe faire un paſſage à travers la foule; & parvenus à l'endroit où étoit *Martelin*, qu'on ſaiſiſſe, s'écrioient-ils, cet impie, qui vient ici ſe jouer de Dieu & de ſes Saints;

il n'étoit point perclus ; il s'eſt contrefait pour tourner en dériſion notre Saint & nous-mêmes. Auſſi-tôt ils s'élancent ſur lui, le renverſent, lui arrachent les cheveux, déchirent ſes habits, & font pleuvoir ſur ſa tête une grêle de coups. Tout le monde étoit ſi indigné, que les perſonnes les moins fanatiques & les plus ſages lui lâchoient, les uns un coup de pied, les autres un coup de poing ; bref, pas un des aſſiſtans n'eût cru être homme de bien, s'il ne lui eût appliqué quelque ſoufflet. *Martelin* avoit beau demander grace & crier miſéricorde, on ne ſe laſſoit point de le frapper.

Stechi & *Marquis* voyant un dénouement ſi peu attendu, comprirent que leurs affaires alloient fort mal ; &, craignant pour eux-mêmes un pareil traitement, ils n'oſèrent ſecourir leur pauvre camarade. Au contraire, ils prirent le parti de crier comme les autres, qu'on aſſomme ce ſcélérat. Cependant ils ſongeoient de le reti-

rer des mains de la populace, qui l'auroit infailliblement tué, ſi *Marquis* ne ſe fût aviſé d'un expédient qui lui réuſſit. Comme il ſavoit que tous les Sergens de la Juſtice étoient à la porte de l'Egliſe, il courut, le plus promptement qu'il lui fut poſſible, chez le Lieutenant du Podeſtat. Juſtice, Monſieur, s'écrie-t-il en ſe préſentant à lui, juſtice ! il y a ici un filou qui vient de m'enlever ma bourſe, où j'avois cent ducats. Je vous ſupplie de le faire arrêter, afin que je retrouve mon argent. Douze Sergens courent auſſi-tôt vers l'endroit où le malheureux *Martelin* étoit immolé ; ils fendent la preſſe avec beaucoup de peine, l'arrachent tout meurtri & tout moulu, des mains de ces furieux, & le mènent au Palais.

Un grand nombre de gens, qui s'imaginoient que *Martelin* avoit voulu ſe moquer d'eux, s'empreſſèrent de le ſuivre ; & ayant entendu dire qu'il étoit arrêté comme un coupeur

de bourſes, ils crurent avoir trouvé une occaſion favorable pour ſe venger de lui. Chacun donc dit hautement qu'il lui avoit auſſi volé la ſienne.

Sur ces plaintes, le Lieutenant du Podeſtat, homme intègre & ſévère, le fit entrer dans un lieu retiré, & procéda à ſon interrogatoire. Mais *Martelin*, ſans être du tout alarmé de ſa détention, ne lui répondoit que par des plaiſanteries. Le Juge en fut ſi irrité, qu'il le fit attacher à l'eſtrapade, où il le fit traiter de la bonne manière, dans le deſſein de lui faire avouer ſes vols, pour avoir lieu de le condamner enſuite à être pendu. Après la queſtion, le Juge réitéra ſes interrogatoires, lui demandant toujours s'il n'étoit pas vrai qu'il fût coupable de ce dont on l'accuſoit. Ce malheureux voyant qu'il ne lui ſervoit de rien de le nier, Monſeigneur, dit-il au Juge, je ſuis prêt à confeſſer la vérité, pourvu que tous ceux qui m'accuſent déſignent le temps & le lieu où j'ai coupé leur

bourſe ; puis je vous déclarerai ingénuement tout ce que j'ai fait.

Le Juge y conſentit volontiers ; & ayant fait venir quelques-uns des accuſateurs, il les interrogea ſéparément. L'un diſoit qu'il y avoit huit jours paſſés, l'autre ſix, l'autre quatre, & quelques-uns ſoutenoient que l'affaire étoit du jour même. *Martelin* ayant entendu leurs réponſes ; ils ont tous menti, dit-il au Juge. Je puis, Monſeigneur, vous en donner une bonne preuve ; car il n'y a que quelques heures que je ſuis arrivé dans cette Ville, où je n'étois point encore venu ; & plût au Ciel que je n'y euſſe jamais mis le pied. A mon arrivée, mon mauvais ſort m'a conduit à l'Egliſe, où eſt expoſé le corps du nouveau Saint, & où j'ai été maltraité de la façon dont vous pouvez juger par les marques que je porte. Si vous doutez de ce que j'ai l'honneur de vous dire, les Officiers du Gouverneur, devant leſquels les nouveaux venus ſont obli-

gés de préſenter, ſon livre, & mon hôte même, vous en rendront témoignage. Si, après ces informations, vous trouvez que j'ai dit vrai, vous êtes trop équitable pour me faire ſubir, à l'inſtance de ces garnemens, un ſupplice que je ne mérite pas.

Pendant que ceci ſe paſſoit, *Marquis* & *Stechi*, alarmés de la ſévérité du Juge, & ſachant qu'il avoit fait donner l'eſtrapade à *Martelin*, étoient dans la plus grande inquiétude ſur le ſort de leur camarade, & ne ſavoient quel parti prendre pour le tirer delà. Nous avons fait une bien mauvaiſe manœuvre, diſoient-ils; nous l'avons tiré de la poële pour le jeter dans le feu. Sur cela, ils vont trouver leur hôte, & lui racontent le fait, qui le fit beaucoup rire. Il les mena à un certain Meſſire *Alexandre*, habitant de Tréviſe, qui avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit du Gouverneur. Après qu'on lui eut également détaillé la méſaventure de *Mar-*

telin, ſans lui en cacher la moindre circonſtance, ils le prièrent de prendre pitié de ſon état, & de vouloir bien s'intéreſſer pour lui. Meſſire *Alexandre*, après avoir ri ſon ſaoul de ce récit, alla trouver le Gouverneur, & obtint qu'on enverroit chercher *Martelin*. Ceux qui furent chargés de cette commiſſion, le trouvèrent encore devant le Juge, à genoux, en chemiſe, & dans la plus grande conſternation, parce que le Juge ſe trouvoit ſourd & inſenſible à toutes ſes raiſons. Ce Magiſtrat, qui haïſſoit ſingulièrement les Florentins, vouloit abſolument le faire pendre. Il fit même des difficultés pour le céder au Gouverneur, & ne s'y décida qu'après y avoir été contraint par des ordres réitérés & formels.

Auſſi-tôt que *Martelin* eut paru devant ſon libérateur, il lui raconta, ſans nul déguiſement, tout ce qu'il avoit fait, & lui demanda, pour grace ſpéciale, de le laiſſer partir, diſant que juſqu'à ce qu'il fût rendu

à Florence, il croiroit toujours avoir la corde au col. Ce Seigneur rit long-temps de cette aventure. Il fit préſent d'un habit à chacun des trois Compagnons, qui partirent ſur-le-champ bien ſatisfaits d'avoir échappé à un tel danger.

NOUVELLE II.

L'Oraiſon de Saint-Julien.

L'HISTOIRE de Madame *Néiphile* réjouit beaucoup la Compagnie. Les Dames ſur-tout rirent à gorge déployée de l'aventure de *Martelin*. *Philoſtrate* ne ſe laſſoit pas d'en plaiſanter. Comme il étoit aſſis à côté de *Néiphile*, la Reine lui ordonna de dire ſa Nouvelle. Il prit auſſi-tôt la parole, & commença ainſi :

Je veux, MES BELLES DAMES, vous raconter une Hiſtoire concernant les devoirs de Catholicité. Vous y verrez un mêlange d'in-

fortunes & d'amour, de peines & de plaiſirs. Je compte que vous pourrez en retirer quelque profit, principalement ceux ou celles d'entre vous qui ont marché par les dangereux ſentiers de l'amour. Il eſt pluſieurs fois arrivé à Meſſieurs les Amans d'être fort mal logés, pour avoir négligé de dire l'Oraiſon de Saint-Julien.

DU temps qu'*Azzo*, Marquis de Ferrare, vivoit, un Marchand, nommé *Renaud d'Aſt*, venant de Boulogne, où quelques affaires l'avoient appelé, s'en retournoit chez lui, lorſqu'au ſortir de Ferrare, & tirant du côté de Véronne, il rencontra des gens à cheval, qu'il prit pour des Marchands, & qui étoient des brigands & des voleurs de grand chemin. Il s'en laiſſa accoſter ſans aucune défiance, & conſentit volontiers de

faire route avec eux. Ces coquins, voyant qu'il étoit Commerçant, jugèrent qu'il devoit porter de l'argent, & formèrent en eux-mêmes le projet de le détrouſſer auſſi-tôt que le moment ſeroit favorable. Pour éloigner toute crainte de ſon eſprit, ils parlent d'honneur & de probité, affectent de grands ſentimens d'honnêteté, & s'empreſſent de lui montrer de l'eſtime & de l'attachement, en ſaiſiſſant toutes les occaſions de lui faire politeſſe.

Renaud, charmé de leurs bons procédés, ſe félicitoit de cette bonne rencontre, d'autant plus qu'il n'avoit avec lui qu'un ſeul Domeſtique, auſſi bien monté que lui, mais qui ne lui étoit d'aucune reſſource contre l'ennemi. Tout en cauſant de choſes & d'autres avec ces brigands, la converſation tomba ſur les prières qu'on fait à Dieu. Alors un de ces malheureux, leſquels étoient au nombre de trois, dit à *Renaud* : Et vous, mon Gentilhomme, quelle prière êtes-vous

dans l'uſage de faire quand vous êtes en voyage? A vous dire le vrai, répondit-il, je ne me pique point de ſavoir beaucoup d'Oraiſons; je vis à l'antique, & tout ſimplement. Cependant je vous avouerai qu'en campagne je ſuis dans l'uſage de dire tous les matins, avant de ſortir de l'auberge, un *Pater noſter* & un *Ave Maria*, pour l'ame du père & la mère de *Saint-Julien*, afin d'avoir bon gîte la nuit ſuivante. Je vous aſsûre que je me ſuis bien trouvé de cette prière. Il m'eſt pluſieurs fois arrivé de tomber dans de grands dangers; mais je m'en ſuis toujours tiré, & j'ai toujours rencontré le ſoir une sûre & excellente auberge. C'eſt ce qui m'a donné grande confiance en *Saint-Julien*, en l'honneur duquel je récite ces deux courtes prières. C'eſt à lui ſeul que je ſuis redevable de cette grace, que Dieu m'a toujours accordée. Je vous avoue que ſi j'omettois de dire ces Oraiſons, je ne croirois pas être en sûreté pendant le jour, ni trouver

une

une retraite sûre pour passer la nuit. Et ce main, Monsieur, avez-vous récité ce *Pater* & cet *Ave*, lui dit alors celui qui l'avoit d'abord interrogé? Sans doute, répondit *Renaud*. Tant mieux pour toi, dit alors en lui-même ce scélérat, qui pensoit à exécuter son projet; car si tu y as manqué, il ne tiendra pas à moi que tu ne sois très-mal logé ce soir. Puis élevant la voix : J'ai voyagé, lui dit-il, pour le moins autant que vous; & quoique je n'aie jamais dit votre Oraison, dont on m'a plusieurs fois vanté l'efficacité, il ne m'est cependant jamais arrivé d'être mal logé. Je gagerois même que ce soir je trouverai un meilleur gîte que vous, nonobstant votre Oraison. Il est vrai que je suis dans l'usage de réciter, au-lieu de cela, le Verset *Diripuisti*, ou l'*Intemerata*, ou le *De profundis*, qui, selon ce que me disoit ma grand-mère, sont d'une très-grande vertu.

Tout en causant de la sorte, ils continuoient leur route, & les trois

coquins ne perdoient point de vue leur projet ; ils n'attendoient que le lieu & le moment favorable pour l'exécuter. Après avoir passé à côté d'une fortereſſe appelée Château-Guillaume, ils s'arrêtèrent dans un lieu ſolitaire & couvert, ſous prétexte de faire boire leurs chevaux au gué d'une petite rivière & puis ſe jettent ſur *Renaud*, lui enlèvent ſon cheval & ſes habits, & le laiſſent là à pied & en chemiſe. Tu verras, lui dirent-ils en s'éloignant, ſi ton *Saint-Julien*, te donnera un bon logis cette nuit ; pour le nôtre, il ſera bon, ſelon toutes les apparences. Après ces douces paroles, ils paſſent la rivière & continuent leur route.

Le Domeſtique de *Renaud*, qui étoit reſté derrière, le voyant aux priſes avec ces brigands, au-lieu de voler à ſon ſecours, fut aſſez poltron ou plutôt aſſez méchant pour tourner bride ſur-le-champ, & galoppa juſqu'à ce qu'il fût au Château-Guillaume, où il arriva de nuit. Il alla

loger dans une des meilleures auberges, ſans ſe mettre aucunement en peine de ſon Maître.

Cependant *Renaud* preſque tout nud, expoſé au froid & à la neige qui tomboit à gros flocons (car c'étoit dans le cœur de l'hiver), maudiſſoit ſa deſtinée ; & voyant qu'il faiſoit déjà obſcur, ne ſavoit quel partit prendre. Tranſi de froid & claquant des dents, il ſe tourne de tous côtés pour voir s'il n'y auroit pas, dans les environs, quelque aſyle où il pût paſſer la nuit. Ce pays portoit encore l'empreinte des ravages que la guerre y avoit cauſés ; tout étoit devenu la proie des flammes ; ſi bien que *Renaud* n'appercevant ni maiſon ni chaumière, prit le parti, plutôt que de ſe laiſſer mourir de froid, de gagner le chemin de Château-Guillaume, ignorant parfaitement que ſon Domeſtique ſe fût retiré dans cette fortereſſe. Il imaginoit que s'il avoit le bonheur d'y entrer, le ciel lui enverroit quelque ſecours. Mais, hélas ! comme il étoit

déjà fort nuit lorſqu'il y arriva, il trouva les portes fermées & les ponts levés. Le voilà déſolé ; & j'avoue qu'on le ſeroit à moins. Cependant, comme le déſeſpoir ne remédie à rien, il court çà & là pour découvrir un endroit où il puiſſe au moins ſe garantir de la neige, qui tomboit en abondance. Heureuſement il apperçut une maiſon, ſituée ſur le rempart, laquelle, avançant un peu en dehors, formoit au bas un petit couvert. *Renaud* s'y arrêta ſans balancer, dans la réſolution d'y attendre le jour. Sous cet avancement étoit une petite porte autour de laquelle il y avoit un peu de paille. Il la ramaſſa avec ſoin, & s'en forma un lit du mieux qu'il put. Là, accroupi, & ſoufflant dans ſes mains engourdies par le froid, il gémit ſur ſon état & murmure contre *Saint-Julien*, de ce qu'il récompenſe ſi mal la dévote confiance qu'il avoit en lui. Ce bon Saint, qui ne l'avoit point perdu de vue, touché de compaſſion ne tarda, pas à lui procurer un aſyle beaucoup meilleur.

Vous ſaurez que dans cette maiſon, dont la ſaillie ſervoit de couvert au pauvre *Renaud*, logeoit une jeune Veuve, jolie, & charmante autant qu'il ſoit poſſible de l'être. C'étoit la Maîtreſſe du Marquis d'*Azzo*, Gouverneur de la fortereſſe. Il l'aimoit à la folie, & l'entretenoit dans cette maiſon, afin d'être à portée de la voir plus à ſon aiſe & ſans témoins. Le Marquis devoit préciſément aller paſſer la nuit avec elle. La Dame en conſéquence lui avoit fait préparer un bain & un ſouper magnifique. Tout étoit diſpoſé pour le recevoir, lorſqu'un de ſes gens vint annoncer qu'il ne pouvoit s'y rendre : des lettres, qu'un Exprès avoit apportées, obligeoient le Gouverneur de partir ſur le champ pour Ferrare. La Dame, fâchée d'avoir fait inutilement tant de préparatifs, voulut du moins profiter du bain deſtiné au Marquis. Ce bain étoit tout près de la porte où giſſoit le pauvre morfondu. Elle en ſortoit dans le moment que *Renaud* s'étoit

placé dans cet endroit ; &, ayant entendu ſes doléances & le cliquetis de ſes dents : Va voir, dit-elle à ſa ſervante, ce que c'eſt. La fille monte, regarde par la fenêtre, & apperçoit, à la faveur d'une foible clarté, un homme en chemiſe, aſſis ſur le ſeuil de la porte. Elle lui demande ce qu'il fait là. *Renaud*, veut lui répondre ; mais le claquement de ſes dents ne lui permet pas de bien articuler ſes paroles. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à lui faire entendre diſtinctement ce qu'il étoit, & à lui conter, en peu de mots, ſon déſaſtre.

Cette fille, naturellement ſenſible, courut vîte en informer ſa Maitreſſe, & la pria d'avoir compaſſion de ce malheureux. La Dame, qui n'étoit pas moins humaine, ſe ſouvenant qu'elle avoit la clef de cette porte, par où paſſoit le Marquis quand il ne vouloit pas être vu : Va lui ouvrir, lui dit-elle, nous avons de quoi le loger, & de quoi lui faire faire un

bon ſouper. La fille, louant la bonté d'ame de ſa Maîtreſſe, ſe hâte d'aller lui ouvrir; & le voyant preſque mort de froid, elle le fait entrer dans le bain encore chaud. Vous jugez bien qu'il ne ſe le fit pas dire deux fois. Le pauvre diable crut reſſuſciter, en ſentant cette douce chaleur. Pendant qu'il reprenoit ſes eſprits & ſes forces, la charitable Dame lui fit chercher un habit parmi ceux de ſon mari, mort depuis peu de temps. Cet habit lui alla ſi bien, qu'on eût dit qu'il avoit été fait pour lui. Se voyant ainſi vêtu d'une manière décente, & attendant les ordres de ſa Bienfaitrice, il commença à bénir Dieu & *Saint-Julien* de lui avoir envoyé un ſecours ſi inattendu, & de l'avoir conduit dans un ſi bon logis.

La Dame s'étant un peu repoſée, ſe rendit dans une ſalle, au rez-de-chauſſée, où elle avoit fait allumer un grand feu, & demanda des nouvelles du Marchand. La Domeſtique répond qu'il eſt habillé, qu'il eſt bien

fait de ſa perſonne, & qu'il a l'air d'un très-galant homme. Dis-lui d'entrer, reprit la Dame, il ſe chauffera, & je le ferai ſouper avec moi ; car il y a toute apparence qu'il a beſoin de manger. *Renaud* paroît, & fait ſon compliment en homme qui a reçu une certaine éducation ; il tâche d'exprimer ſa reconnoiſſance du mieux qu'il lui eſt poſſible. La beauté de ſon Hôteſſe, dont il eſt frappé, lui rend encore ſes bienfaits plus précieux. Il ne ſe laſſe point de la regarder & de l'admirer. La Dame, de ſon côté, trouvant, à ſa mine & à ſes diſcours, qu'il étoit tel que la Servante l'avoit dépeint, le combla d'honnêtetés, le fit aſſeoir devant le feu à côté d'elle, & le pria de lui raconter le malheur qui lui étoit arrivé. *Renaud* lui en fit le récit dans le plus grand détail. Elle ne douta point de la vérité de ſon aventure; car ſon Valet, en arrivant au château-Guillaume, avoit répandu le bruit que ſon Maître avoit été volé & peut-être aſſaſſiné par une bande

de Brigands. Cette nouvelle étoit parvenue juſqu'à la Dame, ce qui fit qu'elle lui donna des nouvelles de ſon Domeſtique, ajoutant qu'il lui ſeroit facile de le trouver le lendemain matin.

Pendant leur converſation, la Fille avoit ſervi le ſouper. *Renaud* eut ordre de ſe mettre à table ; il obéit ſans peine, & mangea, comme on peut penſer, de fort bon appétit. La Dame avoit les yeux toujours fixés ſur lui. Plus elle le regardoit & plus elle le trouvoit aimable. Soit que l'attente du Marquis eut déjà mis ſes eſprits en mouvement, ſoit qu'elle fût charmée de la bonne mine, de la jeuneſſe & des manières agréables de *Renaud*, elle conçut de la paſſion pour lui. Quand je profiterois de l'occaſion, diſoit-elle intérieurement, je ne ferois que me venger du Marquis qui s'eſt moqué de moi. A peine fut-on ſorti de table, qu'elle prit la Servante en particulier pour la preſſentir ſur ce qu'elle étoit tentée de faire.

Celle-ci qui connoiſſoit les beſoins de ſa Maîtreſſe, & qui liſoit parfaitement dans ſon intention, lui conſeilla de ſe ſatisfaire, & fit de ſon mieux pour lever tous ſes ſcrupules.

La Dame alla donc ſe remettre auprès du feu, où elle avoit laiſſé *Renaud*, qui, comprenant très-bien ce dont il étoit queſtion, ſe félicitoit intérieurement de n'avoir pas manqué de dire ce jour-là ſon Oraiſon. Elle ſe place preſque vis-à-vis de lui, & après lui avoir lancé pluſieurs regards amoureux : D'où vient donc, êtes-vous ſi penſif ? Eſt-ce que la perte de votre cheval & de vos habits vous afflige ? Conſolez-vous, vous êtes en bonne maiſon, & regardez-moi comme votre amie. Au reſte, ajouta-t-elle, ſavez-vous que ſous cet habillement, qui vous va à ravir, il me ſemble voir feu mon mari, à qui il a appartenu ? Savez-vous encore que, d'après cette idée, j'ai été vingt fois tentée de vous embraſſer & de vous faire mille baiſers ? Je vous avoue même

que je me ſerois ſatisfaite, ſi je n'avois été retenue par la crainte de vous déplaire.

A ce diſcours, accompagné d'un ton qui décèloit la paſſion la plus vive, *Renaud*, qui n'étoit rien moins que novice, s'approche de la Belle & lui dit, en levant les bras au Ciel : Que je ſerois ingrat, Madame, moi qui vous dois la vie, ſi j'étois capable de trouver mauvais quelque choſe qui vous fit plaiſir ! Satisfaites donc votre envie ; embraſſez-moi ; faites-moi des baiſers tant que vous voudrez ; je vous aſsûre que je m'eſtimerai très-heureux de vos careſſes, & que j'y répondrai de toute mon ame. Il n'eut pas beſoin d'en dire davantage. Entraînée par la paſſion qui la dominoit, la Dame ſe jette auſſi-tôt à ſon col, & lui donne mille tendres baiſers, que *Renaud* lui rend avec uſure. Après avoir ainſi demeuré quelque temps attachés l'un à l'autre, ils paſſent dans la chambre à coucher, & ſe mettent dans le même lit. Je vous laiſſe à pen-

ſer les plaiſirs qu'ils goûtèrent : Je vous dirai ſeulement que l'Oraiſon en l'honneur de *Saint-Julien*, produiſit des merveilles.

Le jour commençoit à poindre, lorſque la Dame ſe mit en devoir de congédier le Marchand ; & pour que perſonne ne ſe doutât de l'aventure, elle ſe contenta de lui donner des habits vieux & déchirés, qu'elle accompagna, en dédommagement, d'une bourſe bien garnie. Après lui avoir recommandé le ſecret ſur ce qui s'étoit paſſé, & lui avoir indiqué le chemin qu'il devoit prendre pour rentrer dans la fortereſſe, où il ne manqueroit pas de trouver ſon Domeſtique, elle le fit ſortir par la petite porte qui donnoit en dehors de la fortereſſe.

Quand il fut plein jour, & que les portes furent ouvertes, *Renaua*, feignant de venir de plus loin, entra dans Château-Guillaume, & ayant trouvé l'auberge où étoit logé ſon Domeſtique, il prit d'autres habits qu'il avoit

avoit dans sa malle. Il étoit sur le point de partir, monté sur le cheval de son valet, lorsqu'il apprit que les trois brigands qui l'avoient volé la veille, avoient été arrêtés pour quelqu'autres crimes, & qu'on les conduisoit dans les prisons de la forteresse. Il alla trouver le Juge : les voleurs ayant tout avoué, on lui rendit son cheval, ses habits & son argent, de sorte qu'il ne perdit, à ce que dit l'Histoire, qu'une paire de jarretières, que les voleurs avoient égarée. Après cela, *Renaud*, rendant graces à Dieu & à *Saint-Julien* de cet heureux dénouement, monta à cheval, & s'en retourna sain & sauf dans sa Patrie. Quant aux voleurs, ils furent tous trois pendus le jour suivant.

NOUVELLE III.

Les trois Frères & le Neveu, ou *le Mariage inattendu.*

LE récit des aventures de *Renaud d'Aſt*, excita l'admiration des DAMES & des MESSIEURS qui compoſoient l'Aſſemblée. On loua beaucoup le genre de dévotion de cet homme, & on bénit Dieu & *Saint-Julien*, de l'avoir ainſi ſecouru dans ſon malheur. On avoua, mais tout bas, que la Dame, qui l'avoit retiré chez elle, avoit fort bien fait de profiter de l'aventure; mais tandis qu'on s'amuſoit à cauſer ſur la bonne nuit

que *Renaud* dut paſſer avec cette jeune Veuve, Madame *Pampinée*, aſſiſe à côté de *Philoſtrate*; voyant que c'étoit ſon tour de raconter une Hiſtoire, ſe recueillit pour penſer à ce qu'elle devoit dire; & quand elle en eut reçu l'ordre de la Reine, elle prit la parole, & d'un ton plein d'aſſûrance, elle commença en ces termes :

Plus on parle, MES CHÈRES DAMES, des révolutions de la fortune, plus cette matière paroît féconde & inépuiſable à celui qui conſidère attentivement les ſcènes continuelles que cette fortune nous préſente. On ceſſera d'en être étonné, ſi l'on fait attention qu'elle diſpoſe à ſon gré de tout ce que nous imaginons follement poſſéder en ſûreté; qu'elle le fait paſſer d'une main dans l'au-

tre, comme il lui plaît, n'obſervant, dans tous les changemens qu'elle opère, aucun ordre, aucun enchaînement dont l'intelligence humaine puiſſe au moins découvrir les reſſorts. Quoique tous les évènemens qui ſe paſſent journellement ſous nos yeux, nous offrent un témoignage inconteſtable de cette vérité; quoique les faits dont nous venons d'entendre le récit, nous en aient donné des preuves convaincantes, néanmoins, puiſqu'il plaît à la Reine que cette même matière faſſe aujourd'hui le ſujet de nos entretiens, l'Hiſtoire que je vais vous raconter ſera une nouvelle confirmation de ce que je viens d'obſerver. Vous y trouverez, ſi je ne me trompe, l'agrément & l'utilité.

Il y eut autrefois, dans notre ville de Florence, un Chevalier nommé *Meſſire Thébalde*, qui, ſelon quelques-uns, étoit de l'illuſtre Maiſon des *Lamberti*, &, ſelon d'autres, de celle des *Agolanti*. Ces derniers n'appuient leur ſentiment que ſur le train qu'ont mené les enfans de *Thébalde*, & qui étoit exactement le même qu'ont toujours tenu & que tiennent encore les *Agolant*. N'importe de quelle de ces deux Maiſons il ſortoit, je vous dirai ſeulement qu'il fut un des plus riches Gentilshommes de ſon temps, & qu'il eut trois fils. Le premier s'appeloit *Lambert*, le ſecond *Thébalde* comme lui, & le dernier *Agolant*, tous trois bien faits & de bonne mine. L'aîné n'avoit pas encore accompli ſa dix-huitième année, lorſque le père mourut, les laiſſant héritiers de ſes grands biens.

Ces jeunes gens, ſe voyant très-

riches en fonds de terres & en argent comptant, ne se gouvernèrent que par eux-mêmes, commencèrent par prodiguer leurs richesses en dépenses purement superflues. Grand nombre de domestiques, force chevaux de prix, belle meute, volières bien garnies, table ouverte & somptueuse ; enfin ils avoient en abondance, non-seulement ce qui convient à l'éclat d'une grande naissance, mais ils se procuroient à grands frais tout ce qui peut venir en fantaisie à des jeunes gens ; c'étoient chaque jour nouveaux présens nouvelles fêtes, sans parler des tournois qu'ils donnoient de temps en temps.

Un train de vie si fastueux devoit diminuer bientôt les biens dont ils avoient hérité. Leurs revenus ne pouvant y suffire, il fallut engager les terres, puis les vendre insensiblement l'une après l'autre, pour satisfaire les créanciers. Enfin, ils ne s'apperçurent de leur ruine, que lorsqu'il ne leur restoit presque plus

rien. Alors la pauvreté leur ouvrit les yeux que la richeſſe leur avoit fermés. Rentrés en eux-mêmes, ils reconnurent leur folie ; mais il n'étoit plus temps. Dans cette fâcheuſe circonſtance, *Lambert* prit ſes deux frères en particulier ; il leur repréſenta la figure honorable que leur père avoit faite dans le monde, la fortune immenſe qu'il leur avoit laiſſée, & la misère où ils alloient ſe trouver réduits, à cauſe de leurs folles dépenſes & du peu d'ordre qu'ils avoient mis dans leur conduite. Il leur conſeilla enſuite, du mieux qu'il lui fut poſſible, de vendre le peu qui reſtoit des débris de leurs richeſſes, & de ſe retirer dans quelque pays étranger, pour cacher aux yeux de leurs compatriotes leur miſérable ſituation.

Ses frères s'étant rendus à ſes repréſentations, ils ſortirent tous trois de Florence à petit bruit & ſans prendre congé de perſonne. Ils allèrent droit en Angleterre, ſans s'arrêter

nulle part. Arrivés à Londres, ils louent une petite maiſon, font peu de dépenſe, & s'aviſent de prêter de l'argent à de gros intérêts. La fortune leur fut ſi favorable, qu'en peu d'années ils eurent amaſſé de grandes ſommes, ce qui les mit à portée de faire, alternativement les uns les autres, pluſieurs voyages à Florence, où, avec cet argent, ils achetèrent une grande partie de leurs anciens domaines & pluſieurs autres terres. Etant enfin venus y fixer tout-à-fait leur ſéjour, ils s'y marièrent, après avoir toutefois laiſſé en Angleterre un de leurs neveux, nommé *Alexandre*, pour y continuer le même commerce à leur profit.

Etablis à Florence, ils ne ſe ſouvinrent bientôt plus de la pauvreté où leur faſte les avoit d'abord réduits. La fureur de briller s'empara de chacun d'eux, comme auparavant, & quoiqu'ils euſſent femmes & enfans, ils reprirent leur ancien train de vie, ſans s'inquiéter de rien. C'étoit tous

les jours de nouvelles dettes. Les fonds qu'*Alexandre* leur envoyoit ne ſervoient qu'a appaiſer les créanciers. par ce moyen, il ſe ſoutenoient encore ; mais cette reſſource devoit bientôt leur manquer. Il eſt bon de vous dire qu'*Alexandre* prêtoit ſon argent aux Gentilshommes & aux Barons d'Angleterre, ſur le revenu de leurs Gouvernemens Militaires, ou de leurs autres charges, ce qui lui produiſoit un grand profit : or, pendant que nos trois étourdis, ſe repoſant ſur ſon commerce, s'endettoient de plus en plus pour mener leur genre de vie ordinaire, la guerre ſurvint, contre toute apparence, entre le Roi d'Agleterre & un de ſes fils. Cette guerre inattendue mit le déſordre dans ce Royaume, les uns prenant partie pour le père, les autres pour le fils. Voilà le malheureux *Alexandre* privé des revenus qu'il percevoit ſur les places fortes & ſur les châteaux où commendoient auparavant ſes débiteurs ; le voilà forcé de diſ-

continuer ſon commerce faute de fonds. Néanmoins l'eſpérance de voir bientôt terminer cette guerre & de pouvoir toucher enſuite ce qui lui étoit dû, le retenoit encore dans ce pays.

Cependant les trois Florentins ne diminuoient rien de leurs dépenſes ordinaires, & contractoient tous les jours de nouvelles dettes. Mais pluſieurs années s'étant paſſées ſans qu'on vît l'effet des eſpérances qu'ils donnoient aux Marchands, ils perdirent non-ſeulement tout crédit, mais ils ſe virent pourſuivis & arrêtés par leurs créanciers. On vendit tout ce qu'ils poſſédoient, & comme le produit ne put ſuffire à payer toutes leurs dettes, on les tint en priſon pour le ſurplus. Leurs femmes & leurs enfans réduits à la plus affreuſe indigence, ſe retirèrent les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Alexandre, qui s'impatientoit depuis long-temps en Angleterre, dans l'eſpérance de récupérer ſes fonds, voyant

que la paix étoit non-ſeulement encore éloignée, mais qu'il couroit riſque de la vie, ſe détermina de revenir en Italie, & en prit le chemin. Il paſſa par les Pays-Bas. Comme il ſortoit de Bruges, il rencontra preſqu'aux portes de cette Ville un jeune Abbé en habit blanc, accompagné de pluſieurs Moines, avec un gros train & un gros bagage. A la ſuite étoient deux vieux Chevaliers qu'*Alexandre* avoit connus à la Cour de Londres, & qu'il ſavoit être parens du Roi. Il les aborde, & en fut favorablement accueilli. Il leur demande, chemin faiſant & avec beaucoup de politeſſe, qui étoient ces Moines, qui marchoient devant avec un ſi gros train, & où ils alloient. Le jeune homme qui eſt à la tête de la Cavalcade, répondit un des milords, eſt un de nos parens, qui vient d'être pourvu d'une des meilleures Abbayes d'Angleterre. Comme il eſt trop jeune, ſuivant les Canons de l'Egliſe, pour remplir une telle dignité, nous

le menons à Rome, pour obtenir du Pape une diſpenſe d'âge, & la confirmation de ſon élection; c'eſt de quoi nous vous prions de ne parler à perſonne.

Alexandre continua ſa route avec eux. L'Abbé, qui marchoit tantôt devant, tantôt derrière, ſelon la coutume des grands Seigneurs qui voyagent avec une ſuite, ſe trouve par haſard à côté du Florentin. Il l'examine, & voit un jeune homme bien tourné, de bonne mine, honnête, poli, agréable & charmant. Il fut ſi enchanté de ſon air & de ſa figure, qu'il l'engagea poliment à s'approcher davantage & à ſe tenir à côté de lui. Il l'entretient de diverſes choſes, lui parle bientôt avec une certaine familiarité, & tout en cauſant, il lui demande qui il eſt, le pays d'où il vient, & l'endroit où il va. *Alexandre* ſatisfit à toutes ſes queſtions; il ne lui laiſſa pas même ignorer l'état actuel de ſes affaires, qu'il lui expoſa avec une noble ingénuité. Il termina

ſon

ſon récit par lui offrir ſes petits ſervices, en tout ce qui pourroit lui être agréable.

M. l'Abbé fut ravi de ſa manière de parler, facile & gracieuſe. Il trouva dans le ſon de ſa voix je ne ſais quoi de doux qui alloit au cœur. Sentant croître l'intérêt qu'il lui avoit d'abord inſpiré, il ſe mit à l'étudier de plus près, & conclut, d'après ſes obſervations, qu'il devoit être véritablement Gentilhomme, malgré la profeſſion ſervile qu'il avoit exercée à Londres. Il fut touché de ſon infortune, & lui dit pour le conſoler, qu'il ne falloit déſeſpérer de rien. Qui ſait, ajouta-t-il, d'un ton qui annonçoit le vif intérêt qu'il prenoit à ſon ſort, qui ſait ſi le Ciel, qui n'abandonne jamais les hommes de bien, ne vous réſerve point une fortune égale à celle dont vous avez joui, & peut-être plus conſidérable? Il finit par lui dire que puiſqu'il alloit en Toſcane, où il devoit paſſer lui-même, il lui feroit plaiſir de demeu-

rer en ſa compagnie. *Alexandre* le remercia de l'intérêt qu'il prenoit à ſon infortune, & l'aſſûra qu'il étoit diſpoſé à ſe conformer à ſes moindres déſirs.

Pendant qu'ils voyagent ainſi de compagnie, le jeune Seigneur Anglois paroiſſoit quelquefois rêveur & penſif. Le Florentin, qui lui devenoit chaque jour plus cher, donnoit lieu à ſes rêveries : il avoit des vues ſur lui pour certain projet. Il en étoit tout occupé, lorſqu'après pluſieurs journées de marche, ils arrivèrent à une petite Ville, qui n'étoit rien moins que bien pourvue d'auberges. On s'y arrêta cependant, par la raiſon que M. l'Abbé étoit fatigué. *Alexandre*, qu'il avoit chargé, dès le premier jour, du ſoin des logemens, parce qu'il connoiſſoit mieux le pays que pas un de ſa ſuite, le fit deſcendre à une auberge, dont l'Hôte avoit autrefois été ſon Domeſtique ; il lui fit préparer la meilleure chambre, & comme l'auberge étoit fort

petite, il logea le reſte de l'équipage dans différentes hôtelleries, du mieux qu'il lui fut poſſible.

Après que l'Abbé eut ſoupé & que tout le monde ſe fut retiré, la nuit étant déjà fort avancée, *Alexandre* demanda à l'Hôte où il coucheroit: En vérité, je n'en ſais rien, lui répondit-il: vous voyez, Monſieur, que tout eſt ſi plein, que ma famille & moi ſommes contraints de coucher ſur le plancher. Il y a cependant, dans la chambre de M. l'Abbé, un petit grenier où je puis vous mener; nous tâcherons d'y placer un lit, & pour cette nuit vous y coucherez comme vous pourrez. Comment veux-tu que j'aille dans la chambre de M. l'Abbé, puiſqu'elle eſt ſi petite qu'on n'a pu y placer aucun de ſes Moines? — Il y a, vous dis-je, un réduit où il nous ſera facile de placer un matelas. — Point d'humeur; ſi je m'en fuſſe apperçu quand on a préparé la chambre, j'y aurois fait coucher quelque Moine, & j'aurois ré-

ſervé pour moi la chambre qu'il occupe. Il n'eſt plus temps, reprit le Maître du logis; mais j'oſe vous promettre que vous ſerez là le mieux du monde. M. l'Abbé dort, les rideaux de ſon lit ſont fermés, j'y placerai tout doucement un matelas & un lit de plume, ſur lequel vous dormirez à merveille. Le Florentin, voyant que la choſe pouvoit s'exécuter ſans bruit & ſans incommoder M. l'Abbé, y conſentit, & s'y arrangea le plus doucement qu'il lui fut poſſible.

L'Abbé, qui ne dormoit point, mais qui étoit occupé des tendres impreſſions qu'*Alexandre* avoit faites ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur, l'entendoit non-ſeulement ſe coucher, mais il n'avoit pas perdu un ſeul mot de ſa converſation avec l'Hôte. Voici l'occaſion, diſoit-il en lui même, de ſatisfaire mes déſirs; ſi je la manque, il n'eſt pas sûr qu'elle ſe repréſente. Réſolu donc d'en profiter, & perſuadé que tout le monde dormoit, il appelle tout bas *Alexandre*, & l'in-

vite à venir ſe coucher auprès de lui. Celui-ci s'en défend par politeſſe. L'Abbé inſiſte, & après quelques façons, *Alexandre* cède enfin à ſes inſtances.

A peine eſt-il dans le lit de Monſeigneur, que Monſeigneur lui porte la main ſur l'eſtomac, & commence à le manier, à le careſſer de la même manière que les jeunes filles en uſent quelquefois à l'égard de leurs amans. *Alexandre* en fut tout ſurpris. Il ne douta point que l'Abbé ne méditât, par ſes divers attouchemens, le plus infame de tous les crimes. L'Abbé, qui s'en apperçut, ſoit par conjecture, ſoit par quelque mouvement particulier d'*Alexandre*, ſe mit à ſourire, & pour le détromper, défait incontinent la camiſole avec laquelle il couchoit, ouvre ſa chemiſe, & prenant la main d'*Alexandre*, la porte ſur ſa poitrine, en lui diſant : Bannis de ton eſprit, mon cher ami, toute idée déshonnête, & vois à qui tu as affaire. Qui fut ſurpris, ce fut *Alexan-*

dre, qui trouva ſous ſa main deux petits tettons arrondis, durs & polis comme deux boules d'ivoire. Revenu de ſon erreur, & voyant que le prétendu Abbé étoit une femme, il lui rend auſſi-tôt careſſe pour careſſe; &, ſans autre cérémonie, ſe met en devoir de lui prouver qu'il étoit, lui, véritablement homme. N'allez pas ſi vîte en beſogne, lui dit le faux Abbé en l'arrêtant; avant de pouſſer les choſes plus loin, écoutez ce que j'ai à vous dire. A préſent que vous connoiſſez mon ſexe, je ne dois pas vous laiſſer ignorer que je ſuis fille, & que j'allois trouver le Pape, pour le prier de me donner un époux; mais je ne vous eus pas plutôt vu l'autre jour, que, par un effet de mon malheur, ou de votre bonne fortune, je me ſentis auſſi-tôt épriſe de vous. Mon amour s'eſt tellement fortifié, qu'il n'eſt pas poſſible d'aimer plus que je ne vous aime. C'eſt pourquoi j'ai formé le deſſein de vous épouſer de préférence à tout autre, voyez

ſi vous me voulez pour votre femme; ſinon, ſortez de mon lit, & retournez dans le vôtre.

Quoiqu'*Alexandre* ne connût pas aſſez bien la Dame pour ſe déterminer ſi promptement, néanmoins comme il jugeoit, par ſon grand train & par la qualité des gens qui l'accompagnoient, qu'elle devoit être riche & de bonne maiſon, & d'ailleurs la trouvant fort aimable & fort jolie, il lui répondit, preſque ſans balancer, qu'il étoit diſpoſé à faire tout ce qui pourroit lui être agréable.

Alors la Belle s'aſſeoit ſur le lit; &, dans cette attitude, devant une image de Notre-Seigneur, elle met un anneau au doigt d'*Alexandre*, en ſigne de leur foi & de leur mutuelle fidélité. Puis ils s'embraſsèrent, ſe careſsèrent, & paſsèrent le reſte de la nuit à ſe donner des marques de leur commune ſatisfaction. Ils prirent des meſures pour tâcher de jouir des mêmes plaiſirs le reſte du voyage; & quand le jour fut venu, *Alexandre* ſe

retira dans le petit réduit, & perſonne ne ſut où il avoit couché.

Ils continuèrent ainſi leur route, fort contens l'un de l'autre; & arrivèrent à Rome, après pluſieurs jours de marche, non ſans avoir pris de nouveaux à-comptes ſur les plaiſirs du mariage. Quelques jours après, l'Abbé, accompagné d'*Alexandre* & des deux Milords, alla à l'audience du Pape, & après lui avoir préſenté les ſaluts accoutumés, il lui parla ainſi : Très-Saint Père, vous ſavez mieux que perſonne, que, pour vivre honnêtement, il faut éviter avec ſoin les occaſions qui peuvent nous conduire à faire préciſément le contraire. Or, c'eſt ce qui m'a engagé à m'enfuir de chez mon père, le Roi d'Angleterre avec une partie de ſes tréſors, & à venir déguiſée ſous l'habit que je porte, dans l'intention de recevoir un époux de la main de Votre Sainteté. J'aurai l'honneur de vous dire que mon père vouloit me forcer d'épouſer, jeune comme je ſuis, le Roi

d'Ecoſſe, Prince courbé ſous le poids des années. Toutefois ce n'eſt pas tant à cauſe de ſon grand âge, que je me ſuis déterminée à prendre la fuite, que dans la crainte qu'après l'avoir épouſé, la fragilité de ma jeuneſſe ne me fît tomber dans quelqu'égarement indigne de ma naiſſance, & contraire aux loix de la Religion. Je n'avois pas encore fait la moitié du chemin, pour me rendre auprès de Votre Sainteté, lorſque la Providence, qui ſeule connoît parfaitement les beſoins de chacun de nous, m'a fait rencontrer celui qu'elle me deſtinoit pour mari. C'eſt ce Gentilhomme que vous voyez, ajouta-t-elle en montrant *Alexandre*; il n'eſt pas de naiſſance Royale comme moi; mais ſon honnêteté & ſon mérite le rendent digne des plus grandes Princeſſes. Je l'ai donc pris pour mon époux; &, n'en déplaiſe au Roi mon père, & à tous ceux qui pourroient m'en blâmer, je n'en aurai jamais d'autre. J'aurois pu, ſans doute, depuis que j'ai fait

ce choix, me diſpenſer de venir juſqu'ici ; mais, Très-Saint Père, j'ai cru devoir achever mon voyage, tant pour viſiter les lieux ſaints de la capitale du Monde Chrétien, que pour vous rendre mes hommages, & vous ſupplier de vouloir bien faire paſſer, devant Notaire un contrat de mariage, que ce Gentilhomme & moi avons déjà paſſé devant Dieu. Je me flatte donc que Votre Sainteté approuvera une union qui étoit écrite dans le Ciel, & de laquelle j'attends mon bonheur. Nous vous demandons votre ſainte bénédiction, que nous regarderons comme un gage aſſûré de celle de Dieu, dont vous êtes le digne Vicaire.

Je vous laiſſe à penſer quel dut être l'étonnement & la joie d'*Alexandre*, quand il apprit que ſa femme étoit fille du Roi d'Angleterre. Sa ſurpriſe fut cependant moins grande que celle des deux Milords. Ils eurent de la peine à retenir leur dépit, & auroient peut-être maltraité d'Italien & outragé

la Princeſſe, s'ils ſe fuſſent trouvés ailleurs qu'en la préſence du Souverain Pontife. Le Pape, de ſon côté, parut fort étonné de ce qu'il venoit d'entendre, & trouva le choix de la Dame non moins ſingulier que ſon déguiſement ; mais ne pouvant empêcher ce qui étoit réſolu & déjà fait, il conſentit à ce qu'elle deſiroit ; puis il conſola les Milords, leur fit faire la paix avec la Dame & avec *Alexandre*, fixa le jour des noces, & donna ſes ordres pour les préparatifs. La cérémonie fut magnifique. Elle ſe fit en préſence de tous les Cardinaux & de pluſieurs autres perſonnes de diſtinction. Le Pape avoit fait préparer un ſuperbe feſtin. La Dame y parut en habits royaux. Tout le monde la trouva charmante, & la combla de complimens & d'éloges. *Alexandre* en reçut auſſi. Il étoit richement vêtu, & avoit un maintien ſi noble, qu'on l'auroit plutôt pris pour un Prince que pour un homme qui avoit prêté ſur gages.

Quelque temps après, les nouveaux mariés partirent de Rome pour venir à Florence, où la Renommée avoit déjà porté la nouvelle de ce mariage. On les y reçut avec tous les honneurs imaginables. La Dame paya les dettes des trois frères, qui ſortirent de priſon & rentrèrent dans la poſſeſſion de tous leurs biens qu'elle leur racheta. Elle alla enſuite en France avec ſon mari, emportant l'un & l'autre l'eſtime & les regrets de toute la ville de Florence. Ils amenèrent avec eux *Agolant*, un des oncles d'*Alexandre*. Arrivés à Paris, le Roi de France les accueillit avec beaucoup de diſtinction. Les deux Milords, qui ne les avoient point quittés juſqu'alors, partirent de-là pour retourner en Angleterre. Ils firent ſi bien auprès du Roi, qu'ils remirent ſa fille dans ſes bonnes graces, & lui inſpirèrent de l'eſtime & de l'amitié pour ſon gendre. Ce Monarque les reçut depuis avec toutes les démonſtrations de la joie la plus vive. Peu de temps après leur arrivée

arivée à la Cour il éleva ſon gendre aux plus hautes dignités, & lui donna la Comté de Cornouailles. *Alexandre* devint ſi habile politique qu'il parvint à raccommoder le fils avec le père, qui étoient encore en guerre. Il rendit par ce moyen un ſervice important au Royaume, & s'acquit l'amour & l'eſtime de la Nation. Son oncle *Agolant* recouvra tout ce qui étoit dû à ſes frères & à lui, & après que ſon neveu l'eut fait décorer de pluſieurs dignités, il revint à Florence chargé de richeſſes.

Le Comte de Cornouailles vécut toujours depuis en bonne intelligence avec la Princeſſe ſa femme. On aſſure même qu'après avoir beaucoup contribué, par ſa prudence & ſa valeur, à la conquête d'Ecoſſe, il en fut couronné Roi.

NOUVELLE IV.

Landolfe, ou *la Fortune imprévue.*

MADAME *Laurette*, qui étoit assise à côté de Madame *Pampinée*, voyant que celle-ci avoit achevé de raconter sa Nouvelle, commença, sans attendre le commandement de la Reine, à parler ainsi :

Je pense, MES AIMABLES DAMES, que la Fortune ne sauroit offrir à nos yeux une révolution plus étonnante, que de nous montrer sur le trône celui qui étoit auparavant plongé dans la dernière misère, ainsi que cela

eſt arrivé au Héros de l'Hiſtoire de Madame *Pampinée*; mais puiſqu'il n'eſt permis à aucun de nous de s'écarter du ſujet propoſé, je me vois obligée de raconter une Nouvelle, dont le dénouement ne ſera ni auſſi noble, ni auſſi intéreſſant que celui de la précédente : vous y trouverez néanmoins de quoi vous attendrir. Cependant je ſuis perſuadée d'avance que le ſouvenir de la précédente fera que vous entendrez celle-ci avec moins de plaiſir; mais n'en ſachant pas d'autre ſur ce ſujet, j'eſpère que vous voudrez bien m'excuſer.

C'EST une opion généralement adoptée, que le voiſinage de la mer, depuis Reggio (*a*) juſqu'à Gaïette, eſt la partie la plus gracieuſe de l'Italie. C'eſt là, qu'aſſez près de Salerne, eſt une côte, que les habitans appellent la côte de Malfi, couverte de petites Villes, de jardins & de Commerçans. La ville de Ravello (*b*) eſt

(*a*) Il y a en Italie pluſieurs Villes de ce nom; celle dont il s'agit ici eſt dans le Royaume de Naples. Elle eſt ſituée dans la Calabre ultérieure, à cinq lieues de Meſſine & à trente-quatre de Naples. Gaïette eſt ſituée au pied d'une montagne proche de la mer, à douze lieues de Capoue & à quinze de Naples. C'eſt la Patrie du célèbre Cardinal *Cajetan*.

(*b*) Cette Ville eſt encore à préſent une des plus jolies & des mieux ſituées du Royaume de Naples; elle eſt voiſine de la mer, & on y voit de belles maiſons & de très-beaux palais. Elle fût bâtie en 1086.

aujoud'hui la plus floriſſante. Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit dans celle-ci un nommé *Landolfe Ruffolo*, qui poſſédoit des richeſſes immenſes; mais la cupidité peut-elle être jamais ſatisfaite! cet homme voulut augmenter encore ſa fortune, & ſon ambition démeſurée, penſa lui coûter la perte de tous ſes biens & celle de ſa propre vie.

Après avoir donc mûrement réfléchi ſur ſes ſpéculations, ſelon la coutume des Commerçans, *Landolfe* acheta un gros navire, & l'ayant chargé pour ſon compte de diverſes marchandiſes, il fit voile pour l'Iſle de Chypre. Il y trouva tant de vaiſſeaux chargés des mêmes marchandiſes, qu'il ſe vit obligé non-ſeulement de vendre les ſiennes à bas prix, mais de les donner preſque pour rien, afin de pouvoir s'en défaire. Vivement conſterné d'une perte ſi conſidérable, qui l'avoit ruiné en ſi peu de temps, il prit la réſolution de mourir ou de ſe dédommager ſur autrui de ce qu'il

avoit perdu, pour ne pas retourner en cet état dans ſa Patrie, d'où il étoit ſorti ſi riche. Dans cette intention, il vendit ſon navire ; & de cet argent, joint à celui qu'il avoit retiré de ſes marchandiſes, il acheta un vaiſſeau léger, pour faire le métier de Corſaire. Après l'avoir armé & très-bien équipé, il s'adonna tout entier à la piraterie, courut les mers, pilla de toutes mains, & s'attacha principalement à donner la chaſſe aux Turcs. La fortune lui fut plus favorable dans ce nouvel état, qu'elle ne le lui avoit été dans le commerce. Il fit un ſi grand nombre de captures ſur les Turcs, que, dans l'eſpace d'un an, il recouvra non-ſeulement ce qu'il avoit perdu en marchandiſes, mais il ſe trouva deux fois plus riche qu'auparavant. Jugeant donc qu'il avoit aſſez de bien pour vivre agréablement, ſans s'expoſer à un nouveau revers de fortune, il borna là ſon ambition, & réſolut de s'en retourner dans ſa Patrie avec le butin qu'il

avoit fait. Le ſouvenir de ſon peu de ſuccès dans le commerce, lui donnant lieu de craindre de nouveaux revers, il ne ſe ſoucia guère de faire de nouvelles tentatives de ce côté-là.

Il partit donc, & fit voile vers Ravello avec ce même vaiſſeau léger qui lui avoit ſervi à acquérir tant de richeſſes; mais à peine fut-il en pleine mer qu'il s'éleva pendant la nuit, un vent des plus violens. Il agita & ſouleva les flots avec tant de fureur, que *Landolfe*, voyant que ſa petite frégate ne pourroit long-temps réſiſter à l'impétuoſité des vagues, prit le parti de ſe réfugier promptement dans un petit port, formé par une Iſle qui le défendoit de ce vent.

Bientôt après, deux grandes Caraques Génoiſes, venant de Conſtantinople, entrèrent dans ce même port, pour ſe mettre à l'abri de l'ouragan. Les Génois, ayant appris que le petit vaiſſeau appartenoit à *Landolfe*, qu'ils ſavoient, par la voix publique, être très-riche, & étant naturellement

passionnés pour l'argent & avides du bien d'autrui, conçurent le dessein de s'en rendre les maitres. Ils lui fermèrent d'abord le passage ; puis ils mirent à terre une partie de leurs gens, munis d'arbalêtes (*a*) & bien armées, qui se postèrent en un lieu d'où ils pouvoient aisément accabler de traits quiconque auroit osé sortir du vaisseau. Après cela, le reste de l'équipage étant entré dans les chaloupes, s'approcha, à force de rames & à la faveur du vent, & l'on s'empara du petit vaisseau de *Landolfe* sans coup férir & sans perdre un seul homme. Les honnêtes Génois firent monter le Ravelin sur une de leurs Caraques, & après avoir pris tout ce qui étoit dans son vaisseau, ils le coulèrent à fond. Le malheureux *Landolfe* fut mis à fond de cale, & on ne lui laissa, pour tout vêtement, qu'un

(*a*) On ne connoissoit pas alors l'usage de la poudre à canon.

fort mauvais haillon. Le lendemain le vent changea : les Génois firent voile vers Ponant, & voguèrent heureuſement pendant tout le jour ; mais à l'entrée de la nuit il s'éleva un vent impétueux, qui faiſant enfler la mer, ſépara bientôt les deux Caraques. Celle qui portoit l'infortuné Citoyen de Ravello, fut jetée, avec violence, au-deſſus de l'Iſle de Céphalonie, ſur des rochers, où elle s'ouvrit & ſe briſa comme un verre. La mer fut en un inſtant couverte de marchandiſes, de caiſſes & des débris du navire. Tous les gens de l'équipage, qui ſavoient nager, luttant au milieu des ténèbres contre les vagues agitées, s'attachoient à tout ce que le haſard leur préſentoit, pour tâcher de ſe ſauver. Le malheureux *Landolfe*, à qui la perte de tout ce qu'il poſſédoit avoit fait ſouhaiter la mort le jour précédent, en eut une peur effroyable quand il la vit ſi proche. Par bonheur il rencontra un ais & s'en ſaiſit, eſpérant que

Dieu voudroit bien lui envoyer quelque ſecours pour le retirer du danger. Il s'y plaça le mieux qu'il lui fut poſſible, & ne laiſſa pas d'être le jouet des vents & des flots, tantôt pouſſé d'un côté, tantôt d'un autre. Il s'y ſoutint cependant juſqu'à ce que le jour parut. A la faveur de la clarté naiſſante, il veut regarder autour de ſoi, & ne voit que mer, que nuages, & une petite caiſſe, laquelle flottant au gré des eaux, s'approchoit quelquefois de ſi près, qu'il craignoit qu'elle ne le bleſsât; c'eſt pourquoi, quand elle s'approchoit de trop près, il ſe ſervoit du peu de forces qui lui reſtoient pour la repouſſer. Pendant qu'il luttoit ainſi contre la caiſſe qui le ſuivoit, il s'éleva dans les airs un tourbillon furieux, qui, en redoublant l'agitation des vagues, pouſſa la caiſſe contre la planche. *Landolfe* renverſé & forcé de lâcher priſe, fut précipité ſous les flots. Revenu ſur l'eau & nageant plus de peur que de force, il vit l'ais fort

loin de lui. Déſeſpérant de pouvoir l'atteindre, il nagea vers la caiſſe, qui étoit beaucoup plus proche, & s'y crampona du mieux qu'il put. Il s'étendit ſur le couvercle, & ſe ſervoit de ſes bras pour la conduire. Toujours en butte au choc des vagues, qui le jetoient de côté & d'autre, ne prenant, comme on peut ſe l'imaginer, aucune nourriture, & buvant de temps en temps plus qu'il n'eût voulu, il paſſa le jour & la nuit ſuivante dans cet état, ſans ſavoir s'il étoit près de terre, & ne voyant que le ciel & l'eau.

Le lendemain, pouſſé par la violence des vents, ou plutôt conduit par la volonté ſuprême de Dieu, *Landolfe*, dont le corps étoit devenu comme une éponge, accroché par ſes mains à la caiſſe, de la même manière que ceux qui ſont ſur le point de ſe noyer, aborda à l'Iſle de Gulſe. Une pauvre femme écuroit alors ſur le rivage ſa vaiſſelle avec du ſable. A peine eut elle apperçu le naufragé, que, ne

reconnoiſſant en lui aucune forme d'homme, elle fut ſaiſie de frayeur, & recula en pouſſant de grands cris. *Landolfe* étoit ſi épuiſé qu'il n'eut pas la force de lui dire un mot ; à peine la voyoit-il. Cependant les flots le pouſſant de plus en plus vers la rive, la femme diſtingua la forme de la caiſſe. Elle regarde alors plus attentivement, & s'approchant davantage, elle apperçoit des bras étendus ſur la caiſſe, elle diſtingue un viſage, & voit enfin que c'eſt un homme. Touchée de compaſſion, elle entre au bord de la mer qui étoit tranquille, prend *Landolfe* par les cheveux, & vient à bout de l'entraîner, avec la caiſſe, ſur le rivage. Elle lui détache les mains fortement accrochées à la caiſſe qu'elle met ſur la tête d'une fille qui étoit avec elle, & prenant enſuite *Landolfe* ſur ſon dos, comme s'il eût été un enfant, elle le porte à la ville ; elle le met dans une étuve, & à force de le frotter, de le laver avec de l'eau chaude, elle fit revenir la chaleur, &

parvint

parvint à lui rendre une partie de ſes forces. Lorſque la bonne femme comprit qu'il étoit temps de le ſortir de l'étuve, elle l'en retira & acheva de le reconforter avec de bon vin & quelques confitures. En un mot, elle le traita ſi bien, qu'il revint en ſon état naturel, & connut enfin où il étoit. Elle crut alors devoir lui remettre ſa caiſſe, & l'exhorta du mieux qu'elle put, à oublier ſon infortune ; ce qu'il fit.

Quoique *Landolfe* ne ſongeât plus à la caiſſe, il la prit toutefois, jugeant que, pour peu qu'elle valût, il en retireroit de quoi ſe nourrir pendant quelques jours ; mais la trouvant fort légère, il eut peu d'eſpérance. Cependant, impatient de ſavoir ce qu'elle renfermoit, il l'ouvrit de force, pendant que la femme étoit hors du logis, & y trouva quantité de pierres précieuſes, dont une partie, miſe en œuvre, étoit richement travaillée. Comme il ſe connoiſſoit en pierreries, il vit qu'elles étoient d'un très-grand

prix, loua Dieu de ne l'avoir point abandonné, & reprit entièrement courage. Mais pour éviter un troisième revers de fortune, il pensa qu'il falloit user de fineſſe pour conduire heureuſement ces bijoux juſqu'à ſa maiſon. C'eſt pourquoi il les enveloppa, le mieux qu'il put, dans de vieux linges, & dit à la bonne femme, que n'ayant pas beſoin de la caiſſe, elle pouvoit la garder, pourvu qu'elle lui donnât un ſac en échange; ce qu'elle fit très-obligeamment. Après l'avoir remerciée du ſervice ſignalé qu'il en avoit reçu, il mit ſon ſac ſur ſon col, & partit. Il monta dans une barque qui le paſſa à Brindes. De là il ſe rendit à Trany, où il rencontra pluſieurs de ſes Compatriotes. C'étoient des Marchands de ſoie, qui, après avoir entendu le récit de ſes aventures, à l'article de la caſſette près, que *Landolfe* crut devoir paſſer ſous ſilence, ils le firent habiller par charité. Ils lui prêtèrent même un cheval, & lui procurèrent com-

pagnie pour aller à *Ravello*, où il leur avoit dit qu'il vouloit retourner.

De retour dans ſa Patrie, & ſe trouvant, graces au Ciel, en lieu de ſûreté, il n'eut rien de plus preſſé que de viſiter ſon ſac. Il examina à loiſir les pierreries, parmi leſquelles il vit beaucoup de diamans ; de ſorte qu'en vendant tous ces bijoux à un prix raiſonnable, il alloit être du double plus riche que lorſqu'il ſortit de ſa Patrie. Quand il s'en fut défait, il envoya une bonne ſomme d'argent à la femme de Gruſe, qui l'avoit retiré de l'eau. Il récompenſa également les Marchands qui l'avoient ſecouru à Trany, & il paſſa le reſte de ſes jours dans une honnête aiſance dont il ſut ſe faire honneur.

NOUVELLE V.

Le Rubis.

LES pierreries trouvées par *Landolfe*, dit Madame *Flammette*, car c'étoit ſon tour de parler, me font ſouvenir d'une Hiſtoire qui ne contient pas moins de malheurs que celle que nous venons d'entendre. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que les évènemens de l'une ſe ſont paſſés dans le cours de pluſieurs années, & que ceux de la Nouvelle que je vais dire, ſont arrivés dans une ſeule & même nuit.

IL y eut autrefois à Pérouſe, (oui, c'étoit dans cette Ville, autant que je puis m'en ſouvenir) un nommé *André de la Pierre*, qui faiſoit commerce de chevaux. Ayant appris qu'ils étoient à bon marché dans la ville de Naples, il mit cinq cents écus d'or dans ſa bourſe, dans l'intention de s'y rendre pour en acheter pluſieurs. Comme il n'avoit jamais perdu de vue le clocher de ſa Paroiſſe, il partit avec d'autres Marchands, & arriva à Naples un Dimanche au ſoir. Après avoir pris des inſtructions de ſon hôte, il alla le lendemain matin au marché aux chevaux, où il en trouva pluſieurs à ſon gré, qu'il n'acheta pourtant point, pour n'avoir pu convenir du prix. De peur qu'on n'imaginât qu'il n'avoit pas de quoi les payer, il tiroit de temps en temps ſa bourſe de deſſous ſon manteau, & étaloit ainſi ſon argent, comme un ſot, aux yeux des

paſſans. Dans un moment où il la tenoit dans ſes mains pour en faire parade, paſſe à côté de lui, ſans qu'il s'en apperçût, une Sicilienne d'une beauté raviſſante, mais d'un naturel ſi compatiſſant, qu'elle accordoit ſes faveurs à qui en vouloit & pour très-peu de choſe. Dès qu'elle vit cette bourſe, que je ſerois heureuſe, dit-elle, au fond de ſon cœur, ſi tout cet or m'appartenoit ! & elle continua ſon chemin.

Or, il y avoit avec cette Courtiſanne une vieille femme, de Sicile comme elle, qui la quitta auſſi-tôt qu'elle eut apperçu *André*. Elle courut vers le jeune homme, qu'elle connoiſſoit, & l'embraſſa avec affection. La Courtiſanne la ſuivit des yeux, & voyant qu'elle parloit à l'homme aux écus, elle s'arrêta pour l'attendre. *André* tout ſurpris de ſe voir ainſi embraſſé dans une Ville où il ne connoiſſoit perſonne, ſe retourna, il regarda attentivement cette vieille, & l'ayant enfin reconnue, il

répond de ſon mieux aux marques d'amitié qu'elle lui donnoit. Celle-ci fut ſi enchantée de l'avoir rencontré, qu'elle lui promit d'aller le voir dans ſon auberge : puis, ſans s'arrêter plus long-temps à diſcourir, elle prit congé de lui & alla rejoindre ſa compagne. Le Maquignon continua de marchander des chevaux ; mais il n'en acheta point de cette matinée.

La jeune fille, à qui la bourſe du Maquignon tenoit fort au cœur, & cherchant dans ſa tête un moyen pour la lui eſcroquer toute entière ou en partie, demanda finement à la vieille qui étoit cet homme, d'où il étoit, ce qu'il faiſoit-là, & d'où elle le connoiſſoit. La bonne femme, qui ne ſe défioit de rien, l'inſtruiſit de tout, auſſi-bien que l'auroit pu faire *André* lui-même. Elle lui dit qu'elle avoit demeuré avec ſon père, d'abord en Sicile, enſuite à Pérouſe, & ne manqua pas de lui apprendre quel ſujet avoit conduit le jeune homme à Naples.

La rusée Demoiselle, instruite à fond de la famille d'*André* & du nom de tous ses parens, résolut de se servir de ces renseignemens pour venir à bout de son dessein. Arrivée à sa maison, elle donna de l'occupation à la vieille pour tout le jour, afin de lui ôter le temps d'aller voir le Pérousin; puis s'adressant à une jeune fille de son espèce, qui lui tenoit lieu de servante, & qu'elle avoit très-bien instruite dans l'art de faire de pareils messages, elle l'envoya sur le soir chez *André*, qu'elle rencontra par un heureux hasard sur la porte de l'auberge. Elle l'aborde & lui demande s'il ne savoit point où étoit un honnête homme de Pérouse, nommé *André de la Pierre*, qui logeoit là dedans. Après qu'il lui eut répondu que c'étoit lui-même, elle le tire un peu à l'écart, & lui dit : Monsieur, une aimable Dame de cette Ville seroit très-charmée d'avoir, s'il vous plaisoit, un entretien avec vous. Ces paroles flattèrent tellement l'a-

mour-propre d'*André*, qui s'imaginoit être un beau garçon, qu'il ne douta point que cette Dame ne fût épriſe d'amour pour lui. Il répondit donc ſans balancer, qu'il iroit la trouver, & il demanda l'heure & le lieu où cette Dame jugeroit à propos de le recevoir. Quand il vous plaira, dit la Commiſſionnaire, elle vous attend chez elle. Puiſque cela eſt ainſi, repliqua *André*, va-t-en devant & je te ſuis. Il la ſuivit en effet, ſans en avertir perſonne du logis.

Cette petite fripponne le conduiſit à la maiſon de la Belle, qui demeuroit rue Maupertuis (*a*), nom qui déſignoit aſſez combien la rue étoit honnête ; mais le jeune Pérouſin, qui l'ignoroit parfaitement, croyant aller dans un lieu décent parler à

(*a*) Cette rue étoit ſans doute renommée du temps de *Bocace*, par le grand nombre de filles de joie qui y demeuroient.

une honnête femme, entra avec ſécurité dans ce mauvais lieu, précédé de la Commiſſionnaire. Il monte après elle. Celle-ci n'a pas plutôt appelé ſa Maîtreſſe & crié qu'*André* étoit là, que la Courtiſanne parut au haut de l'eſcalier pour le recevoir. Figurez-vous une femme, qui, au mérite de la jeuneſſe & à celui de la beauté, joignoit une taille auſſi riche qu'élégante, & une parure qui annonçoit autant de goût que de propreté. Le jeune homme avoit encore deux ou trois marches à monter, lorſqu'elle courut à lui les bras ouverts; elle les étendit autour de ſon col, & demeura quelques momens ſans lui rien dire, comme ſi l'excès de ſa tendreſſe l'eût empêchée de proférer une parole; puis fondant en larmes, elle couvrit ſon front de baiſers, & d'une voix entrecoupée : O mon ami, lui dit-elle ! ô mon cher *André*, ſoit le bien venu ! Et vous, Madame, lui répondit *André*, tout ébahi de recevoir tant de careſſes, & vous, ſoyez

la bien trouvée. Elle le prit par la main, & le fit entrer dans un ſallon, d'où, ſans lui parler, elle le fit paſſer dans ſa chambre, qui étoit parfumée de roſes, de fleurs d'orange & d'autres parfums. Il y vit un lit ſuperbe, de très-beaux meubles & des habits magnifiques étalés ſur des perches, ſelon l'uſage de ce pays-là. Comme il étoit encore tout neuf, il fut étonné de cet éclat, & ne douta point qu'il n'eût affaire à une Dame de conſéquence. Quand ils furent aſſis l'un & l'autre ſur un ſopha, ſitué près du lit, la Donzelle lui tint ce diſcours :

Je ne doute nullement, mon cher *André*, que tu ne ſois ſurpris de mes careſſes & de mes larmes. J'avoue que tu dois l'être, puiſque tu ne me connois pas, & que tu n'as peut-être jamais entendu parler de moi. Mais ta ſurpriſe ſera bien plus grande, quand je t'aurai dit que je ſuis ta ſœur. J'ai toujours déſiré de voir tous mes frères avant de mourir, mais puiſque le bon Dieu me fait la grace

d'en voir un, je t'aſsûre qu'à préſent je mourrai contente, en quelque temps qu'il lui plaiſe de m'appeler à lui. Tu n'as ſans doute aucune connoiſſance de ceci ; je vais te découvrir ce myſtère en peu de mots.

Tu as pu entendre dire que *la Pierre*, mon père & le tien, fit autrefois un long ſéjour à Palerme. Son caractère, naturellement bon & obligeant, lui acquit dans cette Ville un grand nombre d'amis, dont pluſieurs vivent encore. De toutes les perſonnes qu'il ſut s'affectionner, ma mère, née de parens nobles, & alors veuve d'un très-bon Gentilhomme, fut ſans doute celle qui eut pour lui le plus grand attachement, puiſque ſans être arrêtée par la crainte de ſon père & de ſes frères, & oubliant, qui plus eſt, ſon propre honneur, elle vécut avec lui dans une ſi étroite liaiſon, qu'elle devint groſſe & accoucha de moi.

Quelque temps après, notre père, forcé de quitter Palerme & de retourner à Pérouſe pour ſes affaires, nous

nous laiſſa en Sicile ma mère & moi, (je n'étois encore qu'un enfant) ſans qu'il nous ait donné depuis, à l'une ni à l'autre, la moindre marque de ſon ſouvenir. Je t'avoue que ſi le reſpect qu'on doit à un père ne me retenoit, je le blâmerois vivement de ſon ingratitude envers ma mère, & de ſon peu de tendreſſe pour ſa fille qu'il a eue, non d'une ſervante ou d'une perſonne mépriſable, mais d'une femme honnête, qui, ſans le connoître de longue main, avoit eu la foibleſſe de le rendre maître de ſes biens & de ſa perſonne. Mais briſons là-deſſus; car il eſt bien plus aiſé de cenſurer un mal paſſé, que de le réparer.

Malgré l'abandon de celui qui m'avoit donné le jour, ma mère, à qui ſon mari avoit laiſſé beaucoup de bien, prit un ſoin particulier de mon enfance, & quand je fus devenue grande, elle me maria à un très-honnête Gentilhomme de la Maiſon de *Gergentes*, qui, pour lui complaire,

ainſi qu'à moi, vint ſe fixer à Palerme. Comme il étoit un zélé partiſan des Guelfes, il conduiſit quelque entrepriſe ſecrète avec le Roi *Charles*. *Frédéric*, Roi d'Arragon, en fut averti, avant qu'il eût pu la mettre en exécution ; ce qui nous obligea à nous enfuir de Sicile, à la veille d'être la plus grande Dame de cette Iſle. Nous emportâmes de nos biens le peu que nous en pûmes recueillir ; je dis *peu*, eu égard à tout ce que nous poſſédions. Forcés d'abandonner ainſi nos hôtels & nos palais, nous vinmes nous réfugier en cette Ville, où le Roi *Charles* nous a un peu dédommagés des pertes que nous avions faites pour ſon ſervice. Il nous a donné maiſon en ville & maiſon à la campagne, & il fait une bonne penſion à mon mari, comme tu pourras t'en convaincre par toi-même. Voilà, mon cher frère, par quel accident je ſuis ici ; voilà, mon bon ami, ce qui, graces à Dieu & non à ton amitié, me procure aujourd'hui le plaiſir de

te voir. Après ces derniers mots, elle l'embraſſa de nouveau, & couvrit ſon front de baiſers.

André, entendant une fable ſi bien tiſſue, débitée avec tant d'ordre par une perſonne qui, loin de paroître embarraſſée dans la moindre circonſtance, s'exprimoit avec autant de facilité que de grace & de naturel; ſe ſouvenant que ſon père avoit effectivement demeuré autrefois à Palerme, jugeant d'ailleurs par lui-même de la foibleſſe des jeunes gens, qui contractent aiſément des liaiſons avec les objets qui leur plaiſent; touché peut-être auſſi des larmes, des démonſtrations d'amitié, & des honnêtes careſſes de la Dame; *André*, dis-je, crut ſans peine tout ce qu'elle lui avoit raconté. Vous ne devez pas trouver étrange, Madame, lui répondit-il, que je ſois étonné de tout ce que vous venez de m'apprendre. Je ne vous connois non plus que ſi vous n'aviez jamais exiſté. Mon père, vous pouvez m'en croire, n'a jamais

parlé de vous, ni de Madame votre mère, ou s'il l'a fait, cela n'eſt jamais parvenu juſqu'à moi. Je n'en ſuis pas moins charmé de trouver ici une ſœur ſi aimable. Vous ne ſauriez croire le plaiſir que j'ai de cette rencontre ; il eſt d'autant plus grand, que je ne m'y attendoit nullement. Tout homme, quelque élevé que fût ſon rang, ne pourroit qu'être flatté d'une ſemblable découverte : combien ne dois-je pas m'en glorifier, moi, qui ne ſuis encore qu'un petit Marchand, & qui ne connois ici perſonne ! mais de grace, éclairciſſez-moi d'un fait : par quel moyen avez-vous ſu que j'étois en cette Ville ?

Je l'ai appris ce matin d'une bonne femme, qui vient me voir ſouvent & qui a demeuré quelque temps avec votre père à Palerme & à Pérouſe. Il m'a paru plus décent de vous envoyer chercher, que d'aller moi-même chez vous. Soyez ſûr que ſans cette conſidération, j'aurois été vous trouver.

Après lui avoir ainſi répondu,

elle ſe mit à lui demander des nouvelles de tous ſes parens, qu'elle déſigna par leur nom les uns après les autres. *André* ſatisfit à toutes ſes queſtions, & il demeura perſuadé, beaucoup plus qu'il n'auroit dû l'être ſans doute, de la vérité de l'hiſtoire qu'elle venoit de lui conter.

Comme la converſation avoit été longue, & qu'il faiſoit fort chaud, elle fit apporter du vin de Grèce, avec quelques confitures, & en régala notre jeune homme. Peu de temps après, voyant que l'heure du ſouper approchoit, *André* ſe mit en devoir de s'en retourner à ſon auberge. La Dame l'en empêcha, & feignant même d'en être choquée : Eh ! mon Dieu, lui-dit elle, je vois bien que tu fais peu de cas de moi, puiſque, étant avec une ſœur que tu n'avois jamais vue, & chez qui tu aurois dû venir deſcendre à ton arrivée en cette Ville, il te tarde ſi fort de la quitter pour aller ſouper à l'auberge. Il n'en ſera rien, je te le jure, &, bon gré,

malgré, tu ſouperas avec moi. Quoique mon mari ne ſoit point ici, à mon grand regret, ſoit sûr que la bonne chère ne te manquera pas. Vous ne me rendez pas juſtice, répondit *André*, je vous aime comme on doit aimer une ſœur; mais ſi je ne prends congé de vous, on m'attendra tout le ſoir pour ſouper, & il n'eſt pas honnête de ſe faire attendre. Que le bon Dieu te béniſſe! s'écria la Donzelle. N'ai-je pas ici quelqu'un pour envoyer dire qu'on ne t'attende point? Je penſe même que tu ferois bien de prier tes Compagnons de voyage de venir ſouper ici; tu leur ferois une politeſſe à laquelle ils ſeroient ſenſibles, & tu ne te retirerois pas ſeul, dans le cas que tu ne veuilles point coucher ici. *André* répondit que puiſqu'il falloit abſolument qu'il ſoupât avec elle, il feroit tout ce qu'elle jugeroit à propos; & que, quant à ſes Compagnons, il n'en vouloit aucun ce ſoir. Elle lui en témoigna ſa ſatisfaction, &

feignit d'envoyer dire à l'auberge qu'on ne l'attendît point.

Après divers propos, on ſe mit à table ; les viandes furent délicates & la chère abondante. La Belle fit de ſon mieux pour faire durer le ſouper juſqu'à ce qu'il fît bien obſcur. Lorſqu'on eut deſſervi & qu'*André* voulut s'en aller, je ne le ſouffrirai point pour tout au monde, dit la charitable ſœur ; Naples n'eſt pas une Ville où perſonne, & encore moins un étranger, puiſſe aller la nuit dans les rues. Elle ajouta qu'elle avoit fait dire qu'on ne l'attendît, ni pour ſouper, ni pour coucher. Le bon *André*, croyant ſans peine tout ce qu'elle diſoit, & prenant plaiſir d'être avec elle, donna dans le panneau, & ne parla plus de ſe retirer.

Les voilà s'entretenir de nouveau de différentes choſes. Après avoir long-temps cauſé, la ſœur prétendue voyant qu'il étoit près de douze heures, laiſſa *André* dans ſa chambre avec un petit garçon pour le ſervir, &

elle ſe retira, avec ſes femmes, dans une autre.

On étoit dans la canicule, & la chaleur ſe faiſoit ſentir ; c'eſt pourquoi *André*, ſe voyant ſeul, crut devoir ſe mettre à ſon aiſe, & quitta juſqu'à ſes hauts de chauſſes, qu'il poſa ſur le chevet de ſon lit, ne gardant pour tout habillement que ſon pourpoint. Preſſé par un beſoin naturel, il demanda au petit Domeſtique où étoient les commodités. Entrez là, lui répondit-il, en lui montrant une porte qui étoit dans le coin de la chambre. A peine fut-il entré, qu'ayant mis malheureuſement le pied ſur une planche dont l'un des bouts étoit décloué du ſoliveau ſur lequel elle portoit, il tombe dans les commodités, ſuivi de la planche ; mais, graces à Dieu, quoique la chûte fût aſſez élevée, il ne ſe fit aucun mal. Il en fut quitte pour ſe voir dans un inſtant tout barbouillé de la puante ordure dont ce lieu étoit plein. Pour vous faire mieux comprendre ceci &

ce qui en fut la ſuite, je vais vous dire de quelle façon étoient conſtruites ces commodités. Il y avoit un petit cul-de-ſac fort étroit, comme nous en voyons à Florence dans pluſieurs maiſons, qui, au moyen de quelques planches ſoutenues par deux ſolivaux, formoit une communication avec la maiſon voiſine. Or, le ſiége des commodités étoit au haut de ce cul-de-ſac ou de petite allée, dans laquelle le pauvre diable ſe vit précipité.

Vous imaginez bien qu'il n'étoit rien moins qu'à ſon aiſe, au fond de ce cloaque infect. Il appelle le garçon, qui, immédiatement après qu'il eut fait la culbute, avoit été en avertir ſa Maîtreſſe. Celle-ci de courir auſſi-tôt à la chambre, & d'y chercher les habits d'*André*; elle les trouve avec l'argent que le jeune homme défiant avoit juſques-là porté toujours ſur ſoi, & pour lequel cette coquine avoit tendu ſes piéges, en feignant d'être de Palerme & fille d'un Pé-

rouſin. Dès-lors, ne ſe ſouciant plus de ce prétendu frère ſi chéri & ſi bien reçu, elle ſe hâta d'aller fermer la porte des commodités.

André, voyant que le garçon ne lui répondoit point, cria plus fort, mais tout auſſi inutilement. Il commença à ſoupçonner, mais un peu trop tard, qu'il étoit pris pour dupe. Comment ſortir d'un ſi vilain lieu? Il cherche, il tâtone, pour trouver une iſſue; il s'apperçoit que les latrines ne ſont ſéparées de la rue que par une cloiſon. Il monte, non ſans peine, ſur ce petit mur, & lorſqu'il eſt deſcendu dans la rue, il va droit à la porte de la maiſon qu'il reconnut très-bien. Heurter, appeler, frapper de toutes ſes forces, fut l'affaire d'un inſtant; mais tout fut inutile. Ne doutant plus alors qu'il n'eût été joué, hélas! dit-il les larmes aux yeux, comment eſt-il poſſible qu'en ſi peu de temps j'aye perdu cinq cents écus & une ſœur! Après pluſieurs autres doléances, il frappe en-

core & ſe met à crier à pleine tête. Le bruit fut ſi grand, qu'il reveilla les voiſins, & que pluſieurs ſe levèrent, pour ſavoir ce qui l'occaſionnoit. Une des femmes de la Courtiſanne ſe mit à la fenêtre; & feignant de ſortir du lit & de ſommeiller encore, elle crie, d'un ton rauque & de mauvaiſe humeur: Qui heurte en bas? C'eſt moi, ne me connois-tu point? Je ſuis *André*, frère de Madame *Fleur de Lys*. Bon homme, replique la ſervante, ſi tu as trop bu, va-t-en dormir: tu reviendras demain; je ne connois point *André*, & je ne comprends rien aux extravagances que tu dis. Retire-toi, & laiſſe-nous dormir, s'il te plaît. Quoi! s'écrie *André*, tu ne ſais pas ce que je dis! certes, je ſuis bien sûr du contraire; mais puiſque les parentés de Sicile s'oublient en ſi peu de temps, rends-moi au moins mon argent & mes habits que j'ai laiſſés là-haut, puis je m'en irai volontiers. Tu rêves, ſans doute, bon homme, répondit la fille

en ſouriant malicieuſement ; & elle referma auſſi-tôt la fenêtre.

André, déjà trop certain de ſon malheur, penſa ſe déſeſpérer, & réſolut d'obtenir à force d'injures ce qu'il n'avoit pu gagner à force de prières. Il jure, il peſte, il crie de toutes ſes forces, &, armé d'une groſſe pierre, il frappe contre la porte à coups redoublés, & menace de l'enfoncer. Pluſieurs des voiſins qu'il avoit éveillés, croyant qu'on vouloit faire pièce à cette bonne Dame, laſſés d'entendre tout ce bruit, ſe mirent aux fenêtres, &, ſemblables à une troupe de chiens qui aboient dans la rue après un chien étranger, s'écrient tous d'une voix : C'eſt bien infame de venir à l'heure qu'il eſt, dire & faire de pareilles impertinences à la porte d'une femme d'honneur. Au nom de Dieu, bon homme, retire-toi, & laiſſe-nous en repos. Si tu as quelque choſe à démêler avec cette Dame, reviens demain, & ne nous romps plus la tête de tout ce vilain tintamare. Un

Un Galant de la Dame qui étoit dans la maiſon, & qu'*André* n'avoit ni vu ni entendu, encouragé par les paroles des voiſins, courut auſſi-tôt à la fenêtre, & d'une voix fière & terrible : Qui eſt là-bas, s'écrie-t-il ? *André* lève la tête & voit un homme, qui, autant qu'il en put juger, lui parut un vrai coupe-jarrets. Il avoit une barbe noire & épaiſſe, &, comme s'il ſortoit d'un profond ſommeil, il baiſſoit & ſe frottoit les yeux. Je ſuis frère de la Dame du logis, répondit-il tout effrayé de cette voix. Mais celui-ci, ſans attendre qu'il eût achevé de répondre, & prenant un ton plus rude & plus menaçant que la première fois : Scélérat, ivrogne, dit-il, je ne ſais ce qui me tient que je n'aille t'aſſommer & te donner autant de coups de bâton que tu en pourras porter, pour t'apprendre à troubler ainſi le repos d'autrui ; & après ces mots, il ferma auſſi-tôt la fenêtre.

Quelques-uns des voiſins, qui con-

noiſſoient ſans doute la trempe de cet homme, dirent à *André*, avec douceur : Au nom de Dieu, mon ami, retirez-vous, & ne vous faites point tuer. Allez-vous-en, vous dit-on, c'eſt le plus ſûr parti que vous puiſſiez prendre.

Le Pérouſin, auſſi épouvanté du ſon de voix & des regards de celui qui l'avoit menacé, que perſuadé de la ſageſſe de l'avertiſſement & des conſeils des charitables voiſins, triſte & déſeſpéré d'avoir perdu ſon argent, reprit, pour s'en retourner à ſon auberge, le même chemin qu'il avoit ſuivi avec la petite chambrière; & comme il pouvoit à peine réſiſter à la puanteur qu'il exhaloit, il crut devoir aller du côté du port pour ſe laver. Il ſe détourna à main gauche, & entra dans la rue Catellane. Comme il gagnoit le haut de la Ville, il apperçut de loin deux hommes qui venoient vers lui, munis d'une lanterne ſourde. Craignant que ce ne fût la patrouille ou des malfaiteurs, il

voulut les éviter, & ſe cacha dans une maſure, qu'il découvrit à ſes côtés. Les deux hommes y entrèrent un moment après, comme s'ils ſe fuſſent donné le mot pour le ſuivre. Ils s'arrêtent tout proche de lui, poſent à terre pluſieurs inſtrumens de fer, & les examinent au clair de leur lanterne. Pendant qu'ils cauſoient ſur ces divers inſtrumens : Que veut dire ceci, dit l'un d'eux à ſes Compagnons? Je ſens une puanteur ſi forte, que de ma vie je ne crois en avoir ſenti une pareille. Il tourne auſſi-tôt la lanterne de côté & d'autre, & voit le malheureux *André*. Qui eſt-là? — Point de réponſe. Ils s'approchent avec la lanterne, & le voyant tout barbouillé, lui demandent qui l'avoit mis dans cet état. Le pauvre haire, un peu raſſûré, leur conta ſa triſte aventure. Les deux inconnus cherchant dans leur eſprit où l'on pouvoit lui avoir joué ce tour, imaginèrent que ce devoit être dans la maiſon de *Scarabon*, *Boute-Feu*. Bon

homme, lui dit alors l'un d'eux, tu dois, malgré la perte de ton argent, remercier le Ciel de ce que tu es tombé dans les commodités, & que tu n'aies pu rentrer dans la maiſon : tu n'en aurois pas été quitte pour la perte de ton argent ; car on t'auroit infailliblement égorgé pendant ton ſommeil. Mais à quoi bon les pleurs ? Il faut te conſoler & prendre ton parti. Tu arracherois plutôt les étoiles du Ciel, qu'un ſeul des écus qu'on t'a pris. Tu cours même riſque d'être aſſaſſiné, ſi l'amoureux de la Donzelle apprend que tu aies ébruité ton aventure. Puis, après s'être parlé à l'oreille : Ecoute, lui dirent-ils, comme nous avons compaſſion de toi, ſi tu veux nous aider dans l'exécution d'une entrepriſe que nous avons projetée, nous te promettons un butin qui te dédommagera du reſte de ce que tu as perdu. *André* au déſeſpoir & ne ſachant où donner de la tête, répondit ſans balancer, qu'il feroit tout ce qu'ils voudroient.

On avoit enterré à Naples, le jour précédent, l'Archevêque de cette Ville, nommé *Philippe Minutolo*, avec de très-riches vêtemens & un rubis à ſon doigt, qui valoit plus de cinq cents ducats d'or. Leur deſſein étoit de voler ce tombeau. Ils le déclarèrent à *André*, qui, plus intéreſſé qu'aviſé, prit avec eux le chemin de la Cathédrale. Comme l'odeur qu'il exhaloit étoit toujours très-incommode: Ne ſaurions-nous, dit chemin faiſant un des Compagnons, trouver un moyen pour le laver, afin qu'il ne nous infecte plus? Rien n'eſt plus aiſé, répondit l'autre; nous voici tout proche d'un puits, auquel on laiſſe ordinairement une corde & un grand ſceau. Allons-y de ce pas, & nous le laverons.

Arrivés à ce puits, ils trouvèrent bien la corde, mais point de ſceau. Quel parti prendre? Il fut réſolu d'attacher le Maquignon au bout de la corde, & de le deſcendre lui-même dans le puits, où il pourroit ſe bai-

gner de pied en cap. On convint qu'il ſecoueroit la corde, quand, après s'être lavé, il voudroit qu'on le remontât. A peine l'y avoient-ils deſcendu, qu'un détachement de la Patrouille, excédé de fatigue & brûlant de ſoif, marche vers ce puits dans l'intention de s'y déſaltérer. Les Compagnons d'*André* les ayant entendu venir, & craignant d'être arrêtés, prirent auſſitôt la fuite, & n'en furent point apperçus. Quand les autres arrivèrent, *André* étoit parfaitement débarbouillé. Ayant mis bas leurs armes, leur pavois (*a*) & leurs caſaques, les voilà à tirer la corde; jugeant, par ſa réſiſtance, que le ſceau étoit tout plein. Arrivé au haut du puits, *André* lâche la corde & s'élance avec vivacité ſur

(*a*) Arme défenſive, que les Anciens portoient à la guerre. C'étoit une eſpèce de bouclier, courbé des deux côtés comme un toit. L'invention de la poudre a fait renoncer à cette arme, comme à beaucoup d'autres.

le bord. Les Soldats, ſaiſis de frayeur, & croyant avoir puiſé le diable, s'enfuirent à toutes jambes, ce qui jeta le Pérouſin dans un étonnement d'autant plus grand, que s'il ne s'étoit bien tenu, il ſeroit tombé au fonds du puits, non ſans riſque de ſe tuer ou de ſe bleſſer dangereuſement. Sa ſurpriſe augmenta, lorſque, deſcendu à terre, il vit des armes qu'il ſavoit bien que ſes Compagnons n'avoient point apportées. Frappé de crainte & ne ſachant ce que cela ſignifioit, il prit le parti de s'en aller, mais s'en ſavoir où. A quelques pas de-là, il rencontra les deux inconnus qui revenoient pour le retirer du puits. Etonnés de le voir, ils lui demandent qui l'en avoit retiré; il répond qu'il n'en ſait rien; & leur raconta comment la choſe s'étoit paſſée. Ils lui dirent alors par quel motif ils avoient pris la fuite, & lui apprirent par qui il devoit avoir été retiré du puits.

Comme il étoit déjà minuit, ſans s'amuſer davantage à diſcourir, nos

trois aſſociés marchent en diligence vers l'Egliſe. Ils s'y introduiſent, & vont droit au tombeau de l'Archevêque. Il étoit couvert d'une grande pierre de marbre, qu'ils vinrent à bout de ſoulever, par le moyen de leurs inſtrumens, & qu'ils étayèrent enſuite de manière qu'un homme pouvoit y paſſer. Quand cela fut fait, qui y entrera, dit l'un d'eux? Ce ne ſera pas moi, répondit l'autre. Ni moi non plus, repliqua le premier; mais qu'*André* y entre. Je n'en ferai rien aſsûrément, dit *André*. Tu dis que tu n'y entreras point! repliquèrent alors ſes deux Campagnons, en ſe tournant vers lui, par ſembleu, il faut bien que tu y entres, ſans quoi nous allons t'aſſommer. Le Maquignon les jugeant très-capables d'effectuer leurs menaces, ne ſe le fit pas dire davantage, & il y entra. Comme il deſcendoit, ces Coquins-là, dit-il en lui-même, m'ont bien la mine de vouloir me filouter. Si je ſuis aſſez fou pour leur donner tout, je ſuis preſque sûr que,

dans le temps que je ſerai occupé à ſortir du caveau, ils décamperont & ne me laiſſeront rien; c'eſt pourquoi je ne ferai point mal de me payer par mes mains. Il ſe ſouvint de l'anneau précieux dont il leur avoit entendu parler, & la première choſe qu'il fit, quand il fut tout-à-fait deſcendu, fut de le tirer du doigt de M. l'Archevêque & de le mettre en lieu de ſûreté. Il prit enſuite la croſſe, la mitre, les gants, les habits pontificaux; en un mot, il dépouilla le Prélat juſqu'à la chemiſe, & donna tout cela à ſes Camarades; diſant qu'il n'y avoit plus rien de bon à prendre. Ceux-ci ſe tuoient de dire que l'anneau devoit y être, & qu'il n'avoit qu'à bien chercher. *André*, le bon *André* leur proteſtoit qu'il ne le trouvoit point. Eux, auſſi ruſés que lui, inſiſtèrent de nouveau, & pendant qu'il faiſoit ſemblant de chercher, ils ôtèrent l'appui qui ſoutenoit la pierre, & prenant la fuite, ils le laiſſèrent ainſi enfermé dans le tom-

beau. Vous devez penſer dans quelle ſituation ſe trouva le malheureux *André*; il eſſaya pluſieurs fois de ſoulever le marbre avec la tête & avec les épaules, mais ſes efforts furent inutiles. Accablé de douleur & de fatigue, il tombe évanoui ſur le corps de l'Archevêque. Qui les eût vu dans cette poſition, auroit eu de la peine à diſtinguer lequel des deux étoit le mort. Ayant repris ſes ſens, il pleure, il gémit, il ſe déſeſpère, ſe voyant dans la cruelle alternative, ou de périr de faim & de misère dans ce tombeau, ou d'être pendu comme un voleur, ſi on venoit à le découvrir dans ce lieu.

Tandis qu'il étoit en proie à ces triſtes réflexions, il entendit marcher dans l'Egliſe. Il ſe figura, avec raiſon, que c'étoit des Voleurs, qui y étoient conduits par le même appât qu'il l'avoit été lui-même avec ſes Compagnons; ce qui ne fit que redoubler ſes craintes. Ceux-ci, après avoir ouvert le tombeau & appuyé

la pierre qui le couvroit, firent les mêmes difficultés pour y entrer. Perſonne n'oſoit y deſcendre ; enfin un Prêtre de la bande, termina la conteſtation, en diſant : Il faut convenir que vous êtes bien poltrons ! pour moi, qui n'ai point peur des morts, j'y entrerai avec plaiſir. Le voilà dans l'inſtant ventre à terre ſur le bord du caveau, & tournant le dos à l'ouverture, il y introduit d'abord ſes jambes l'une après l'autre, pour paſſer enſuite plus sûrement le reſte du corps. *André*, qui s'étoit un peu raſſûré, & qui avoit entendu tout ce qu'on avoit dit, n'en fait pas à deux : il ſe lève, & ſaiſiſſant le Prêtre par une jambe, il le tire à lui de toute ſa force. Celui-ci de crier auſſi-tôt, & de faire des efforts pour s'échapper. Il faillit à s'évanouir de peur ; mais raſſemblant le peu de forces qui lui reſtoient, il ſortit du trou, & ſans ſonger à refermer le tombeau, il ſuivit de près ſes Camarades qui s'étoient enfuis, auſſi vîte que s'ils

euſſent eu cent diables à leurs trouſſes. *André*, tout joyeux de cet évènement inattendu, ne perd pas un inſtant pour ſortir du tombeau, &, muni du rubis, ſe ſauve promptement de l'Egliſe. Il courut long-temps les rues ſans ſavoir où il alloit. A la pointe du jour, ſe trouvant ſur le port, il ſe reconnut & gagna le chemin de l'auberge. L'Hôte & ſes Compagnons de voyage lui ayant témoigné combien ils avoient été toute la nuit en peine de lui, il leur raconta ſans déguiſement tout ce qui lui étoit arrivé. L'Aubergiſte lui conſeilla très-fort de ſortir promptement de Naples. Il ne tarda pas à ſuivre ce conſeil, & s'en retourna à Pérouſe avec ſon beau Rubis, qui le dédommagea de la perte de ſes écus.

NOUVELLE

NOUVELLE VI.

Les Enfans retrouvés.

TOUTE la Compagnie paroiſſoit enchantée du récit des Aventures d'*André*, dont Madame *Flammette* venoit de la régaler, lorſque Madame *Emilie*, pour obéir au commandement de la Reine, prit la parole, & dit :

J'avoue, MES BELLES DAMES, que les révolutions ſubites de la Fortune, ſont des choſes triſtes à raconter; cependant comme le tableau qu'on en fait ſert à réveiller notre eſprit, qui, comme vous ſavez, s'endort aiſément dans la proſpérité, je penſe que

le récit de ces ſortes d'amuſemens ne ſauroit déplaire ni aux heureux ni aux infortunés. Il peut fournir aux uns les moyens de prévenir les coups du ſort : les autres y trouvent un adouciſſement à leurs maux, & une conſolation dans leurs peines. C'eſt ce qui m'engage, MESDAMES, à vous raconter une Hiſtoire de cette nature. Je vous la donne pour être auſſi vraie, que touchante. Quoique le dénouement en ait été heureux, les évènemens en ſont ſi funeſtes & ſi terribles, qu'on a de la peine à ſe perſuader qu'ils ſe ſoient terminés d'une manière auſſi agréable.

VOUS n'ignorez pas, MES CHÈRES DAMES, qu'après la mort de *Fréderic II*, Empereur, *Mainfroi* fut cou-

ronné Roi de Sicile. Ce Prince avoit auprès de lui un Gentilhomme Napolitain, nommé *Henri Capèce*, qui jouiſſoit d'une grande fortune & d'un très-grand crédit. Il avoit le Gouvernement du Royaume de Sicile, & étoit marié à *Britolle Carrachiola*, Dame de qualité, & Napolitaine comme lui. Dans le temps qu'il étoit encore Gouverneur de Sicile, *Charles I* ayant gagné la bataille de Bénevent, où *Mainfroi* perdit la vie, il eut la douleur de voir les Siciliens ſe déclarer pour le vainqueur. Ne pouvant plus dès-lors compter ſur leur attachement & leur fidélité, & ne voulant point devenir Sujet de l'ennemi de ſon Souverain, il ſe diſpoſa à prendre la fuite; mais les Siciliens ayant eu vent de ſon projet, le livrèrent au Roi *Charles*, avec pluſieurs autres zélés ſerviteurs de *Mainfroi*.

Quand *Charles* eut prit poſſeſſion du Royaume de Sicile, *Britolle*, à la vue d'un changement ſi ſubit & ſi étonnant, ne ſachant quel ſort on

avoit fait ſubir à ſon mari, & craignant d'en éprouver un pareil, dans le cas qu'on l'eût fait mourir, crut devoir ſacrifier ſes biens à ſa propre ſûreté; & quoiqu'enceinte, elle s'embarqua dans un vaiſſeau qui alloit à Lipary (*a*), accompagnée ſeulement de ſon fils, âgé tout au plus de huit ans, & qui portoit le nom de *Geoffroi*. Elle arriva heureuſement dans cette Ville, où elle accoucha d'un autre fils, qu'elle nomma le *Fugitif*. Elle y prit une nourrice & s'embarqua, ainſi que cette nourrice & ſes deux enfans, pour ſe rendre à Naples chez ſes parens; mais le Ciel traverſa ſon projet. Une violente tempête jeta la galère qui la portoit ſur la côte de

(*a*) Capitale des Iſles de ce nom. Elle eſt ſituée ſur un rocher, eſcarpée de tous côtés, & défendue par la Citadelle de Pignatara. Le fameux Corſaire Barberouſſe la ruina l'an 1544; mais elle s'eſt bien rétablie depuis. Il y a un Evêché Suffragant de Meſſine.

l'Iſle de Pouza (*a*), où on relâcha dans un petit port, pour attendre les vents favorables. Etant deſcendue à terre, à l'exemple du reſte de l'équipage, & ayant trouvé, dans l'Iſle, une petite ſolitude; elle commença à gémir ſur le ſort de ſon mari. Elle ſe déroboit tous les jours aux yeux des matelots & des paſſagers, pour aller dans ce lieu ſolitaire donner un libre cours à ſa douleur. Un jour, pendant qu'elle y faiſoit ſes doléances ordinaires, arrive tout-à-coup un Corſaire, qui s'empare, ſans coup férir, de ſa galère & l'emmène avec tous ceux qui la montoient.

Madame *Britolle*, ayant donné à ſes plaintes & à ſes gémiſſemens le temps qu'elle leur conſacroit journellement,

(*a*) L'Iſle de Pouza ou Pontia, eſt dans la mer de Toſcane. Elle eſt preſque déſerte, & n'eſt guere connue que pour avoir été le lieu de l'exil de pluſieurs illuſtres habitans de l'ancienne Rome.

reprit le chemin du rivage pour revoir ſes enfans. Quelle fut ſa ſurpriſe de n'y trouver perſonne! Soupçonnant auſſi-tôt ce qui étoit arrivé, elle porte ſes regards de tous côtés ſur la mer, & voit, à une diſtance peu éloignée, le vaiſſeau du Corſaire, ſuivi de la petite galère qu'il venoit d'enlever. *Britolle* ne douta plus qu'elle n'eût perdu pour jamais ſes chers enfans, comme elle avoit perdu ſon mari. Quelle douleur! Seule, abandonnée, ne ſachant que devenir, appelant d'une voix preſque éteinte, tantôt ſes fils, tantôt leur père, elle tombe évanouie ſur le rivage, & comme il n'y avoit là perſonne pour la ſecourir, elle demeura long-temps ſans connoiſſance & ſans ſentiment: revenue à elle-même, des larmes abondantes coulèrent de ſes yeux. Elle ſe lève, &, dans le trouble que lui cauſe ſa douleur, elle court de caverne en caverne, &, par des cris entremêlés de ſanglots, appelle ſes chers enfans, comme ſi elle eût eu

quelque eſpérance de les retrouver. S'appercevant de l'inutilité de ſes plaintes, & l'horreur de l'obſcurité qui commençoit à ſe répandre ſur l'horizon, la forçant de ſonger à elle-même, elle prit le parti de ſe retirer dans la petite caverne où elle avoit accoutumé d'aller gémir ſur ſon infortune. Elle y paſſa la nuit dans des agitations d'autant plus douloureuſes, qu'une frayeur continuelle s'étoit jointe à ſon affliction. Le jour venu, n'ayant pris aucune nourriture depuis plus de vingt-quatre heures, elle ſe ſentit ſi fort preſſée de la faim, qu'elle ſe détermina à manger de l'herbe, plutôt que de ſe laiſſer mourir. Après s'être ſubſtantée comme elle put, elle ſe mit à pleurer de nouveau, ſongeant au cruel avenir qui la menaçoit. Tandis qu'elle étoit livrée à ces triſtes réflexions, elle voit une chèvre entrer dans une caverne voiſine de la ſienne, & en ſortir quelques inſtans après, pour retourner dans le bois. La vue de

cette bête attire ſa curioſité. Elle ſe lève & va dans l'endroit d'où la chèvre venoit de ſortir; elle y trouva deux petits chevreuils, nés le jour même. Comme elle n'avoit pas perdu ſon lait, depuis qu'elle étoit relevée de couches, & qu'elle en étoit même incommodée, elle ne fit aucune difficulté de les prendre l'un après l'autre dans ſes bras & de leur préſenter ſa mamelle. Ces petits animaux, loin de ſe refuſer à ſes careſſes, la tettèrent comme ſi c'eût été leur propre mère, & dès ce moment ne mirent aucune différence entre l'une & l'autre.

Ces deux petits nourriſſons furent pour cette Dame infortunée une eſpèce de compagnie & un ſoulagement à ſes malheurs. Elle ne les quittoit, que pour aller paître l'herbe, comme leur mère, & ſe déſaltérer au bord d'un ruiſſeau. Privée de tout ſecours humain & de l'eſpoir de ſortir d'un lieu ſi déſert, elle ſe réſolut d'y vivre & d'y mourir, pleurant néanmoins à chaudes larmes toutes les fois que le

ſouvenir de ſon mari, de ſes enfans & de ſon ancien état ſe retraçoit à ſon eſprit. Sa manière de vivre & le ſéjour qu'elle fit dans un lieu ſi ſauvage, la rendirent ſauvage elle-même. Le moyen de ne pas le devenir, quand on n'a de ſociété qu'avec des animaux farouches !

Madame *Britolle* avoit déjà paſſé pluſieurs mois dans cette Iſle, lorſque le haſard attira dans le petit port où elle avoit débarqué, un vaiſſeau de Piſe, qui y jeta l'ancre & y demeura pluſieurs jours. Sur ce navire étoit un Gentilhomme nommé *Conrard*, Marquis de *Maleſpine*, qui avoit avec lui ſon épouſe, femme d'une vertu & d'une dévotion exemplaires ; ces Epoux venoient de viſiter tous les lieux Saints du Royaume de la Pouille, & s'en retournoient chez eux. Un jour, pour ſe diſſiper, accompagnés de quelques Domeſtiques, & ſuivis de leurs chiens, ils allèrent ſe promener dans l'Iſle, non loin de la grotte que Madame *Britolle* avoit choiſie pour ſa demeure

ordinaire. Les chiens ayant apperçu les deux chevreuils, devenus assez forts pour aller paître seuls dans le bois, coururent aussi-tôt après eux, Ceux-ci prirent la fuite, & se réfugièrent incontinent dans la caverne de l'infortunée *Britolle*, où ils furent poursuivis par les chiens. A cette vue, Madame *Britolle* prend un bâton & se lève pour les chasser. Pendant qu'elle est occupée à les mettre en suite, Messire *Conrard* & sa femme qui suivoient leurs chiens, arrivèrent près de la grotte. Je vous laisse à penser quel fut leur étonnement, quand ils virent cette femme, qui étoit devenue noire, maigre & velue. *Britolle*, de son côté, éprouva une surprise pour le moins aussi grande. Le Gentilhomme fait taire & retirer ses chiens; il s'approche de cette femme, & la prie instamment de lui dire qui elle est, & ce qu'elle fait dans un lieu si désert. Elle ne se fit pas long-temps prier pour satisfaire sa curiosité & celle de son épouse, qui venoit de lui

faire les mêmes queſtions. Elle leur déclara ingénument ſon nom, ſa qualité, & leur raconta toutes ſes infortunes.

Le Marquis, qui avoit connu particuliérement ſon mari, fut vivement touché de ce récit. Il noublia rien pour lui faire abandonner la réſolution qu'elle avoit priſe de finir ſes jours dans ce déſert. Il s'offrit de la ramener chez ſes parens, ou de la garder chez lui, juſqu'à ce que le ſort lui fût plus favorable, en lui promettant de la traiter comme ſa propre ſœur. Mais voyant qu'elle ne ſe rendoit point à ſes inſtances, il la laiſſa avec ſa femme, perſuadé qu'elle pourroit la déterminer plus facilement à accepter ſes offres; en attendant, il donna des ordres pour qu'on lui apportât des habits & de quoi manger.

La femme du Marquis, reſtée ſeule avec elle, ſe conduiſit au mieux. Elle commença d'abord à partager ſa douleur; bientôt après elle ſe

mit à pleurer avec elle ſur ſes malheurs ; puis, elle l'engagea, mais ce ne fut pas ſans peine, à manger & à s'habiller. Enfin, quoique cette infortunée proteſtât qu'elle n'iroit jamais en lieu où elle fût connue, la Marquiſe fit ſi bien par ſes tendres ſollicitations & ſes vives inſtances, qu'elle la détermina à partir avec elle pour Lunigiane, en lui promettant d'emmener, ſi elle vouloit, les deux chevreuils & leur mère. Cet animal étoit revenu au gîte, & au grand étonnement de la Marquiſe, avoit fait mille careſſes à Madame *Britolle.*

Les vents étant devenus favorables, cette infortunée s'embarqua avec Meſſire *Conrard* & ſa femme, ſans oblier les deux chevreuils & leur mère. Comme on ignoroit dans le vaiſſeau le nom de Madame *Britolle*, l'équipage lui donna celui de *Chevreuille.* Leur navigation fut des plus heureuſes. Il leur fallut peu de temps pour arriver à l'embouchure de

de la rivière de la Maigre, où ils débarquèrent. De-là ils se rendirent au château du Marquis, qui en étoit peu éloigné. On convint que, pour mieux déguiser Madame *Britolle*, elle prendroit un habit de deuil, & qu'elle passeroit pour être attachée à la Marquise, en qualité de Demoiselle de Compagnie. Elle joua au mieux ce nouveau personnage, conservant toutefois pour ses chevreuils la même affection, & prenant grand soin de les bien nourrir.

Cependant les Corsaires qui s'étoient emparés, à Pouza, du vaisseau qui avoit conduit Madame *Britolle* à cette Isle, étoient déjà arrivés à Gênes avec tout ce qu'ils avoient pris. La nourrice, & les deux enfans échurent en partage à un nommé *Gaspa-rin d'Oria*, qui les envoya à sa maison, pour s'en servir comme d'esclaves. La nourrice affligée plus qu'on ne sauroit le dire de la perte de sa maîtresse, & de l'état misérable où elle se voyoit réduite avec les deux

enfans, ne ceſſoit de gémir & de verſer des pleurs ſur ſa déplorable deſtinée. Mais voyant que les larmes ne remédioient à rien, & que ſes gemiſſemens ne la tireroient point d'eſclavage, elle prit enfin ſon parti, & ſe conſola du mieux qu'elle put. Quoique née & élevée dans l'obſcure pauvreté, elle ne manquoit pas d'eſprit, & étoit douée d'un excellent jugement : elle comprit d'abord que ſi les enfans étoient connus, on pourroit leur faire un mauvais parti. Eſpérant donc que le temps feroit changer les choſes, & que ces malheureux orphelins pourroient rentrer dans leur premier état, elle réſolut de ne déclarer à perſonne qui ils étoient, à moins qu'elle n'y vît un grand avantage pour eux. Ainſi, quand on l'interrogeoit ſur leur compte, elle répondoit qu'ils étoient ſes enfans. Elle n'appeloit plus l'aîné par le nom de *Geoffroi*, mais par celui de *Jeannot-de-Procide*. Quant à ſon petit frère, elle ſe mit fort peu

en peine de lui en donner un autre que celui qu'il portoit. Elle eut la précaution de communiquer à *Geoffroi* les raiſons qui l'avoient engagée à le faire changer de nom. Elle lui repréſenta, non une ſeule fois, mais preſque à tous les inſtans, le danger auquel il ſeroit expoſé, ſi malheureuſement on parvenoit à découvrir qui il étoit. L'enfant, qui n'étoit pas mal aviſé pour ſon âge, approuva la conduite de la ſage nourrice, & s'y conforma parfaitement.

Les deux jeunes eſclaves demeurèrent long-temps dans la maiſon de *Gaſparin d'Oria*, très-mal vêtus, occupés aux plus vils emplois, auſſi-bien que la nourrice, qui leur donnoit en tout l'exemple de la patience. Après avoir atteint ſa ſeizième année, *Jeannot*, qui, malgré l'eſclavage, avoit conſervé un cœur digne de ſa naiſſance, ne pouvant plus ſoutenir une condition ſi dure & ſi vile, s'évada de chez *Gaſparin*, monta ſur des galères qui partoient pour Alexan-

drie, & parcourut plusieurs pays, sans cependant trouver aucun moyen de s'avancer. Au bout de trois ou quatre ans de courses & de travaux, qui n'avoient pas peu contribué à former son corps & à mûrir sa raison, il apprit que son père vivoit encore; mais que le Roi *Charles* le retenoit en prison. Désespérant de faire changer la fortune, il erra encore çà & là, jusqu'à ce que le hasard l'ayant amené dans le territoire de Lunigiane, il alla offrir ses services au Marquis de *Malespine*, qui gardoit sa mère chez lui. Comme *Jeannot* étoit devenu bel homme & qu'il avoit fort bonne mine, ce Seigneur l'accepta pour Domestique, & fut on ne peut pas plus satisfait de sa manière de le servir. L'âge & les chagrins avoient fait un si grand changement sur la mère & le fils, qu'encore qu'ils se vissent quelquefois, ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre.

Le Marquis avoit une fille bien faite & jolie, nommée de l'*Epine*. A

ſa dix-ſeptième année, il l'avoit donnée en mariage à Meſſire *Nicolas* de *Grignan*, & comme elle ſe trouva veuve preſque auſſi-tôt que mariée, elle étoit retournée chez ſon père, peu de jours avant que *Jeannot* entrât à ſon ſervice. La figure & les manières de ce jeune homme lui plurent ſi fort, qu'elle ne put ſe défendre de l'aimer. Sa beauté ayant fait les mêmes impreſſions ſur le cœur de *Jeannot*, ils ne tardèrent pas à s'avouer l'un à l'autre leur paſſion & à s'en donner des preuves réciproques. Ce commerce de galanterie dura pluſieurs mois, ſans que perſonne en eût le moindre ſoupçon. Voyant qu'on étoit loin de ſoupçonner leur intrigue, ils commencèrent à mettre moins de prudence & de réſerve dans leurs plaiſirs. Un jour étant ſortis, avec le reſte de la famille, pour ſe promener dans les boſquets voiſins du château, ils trouvèrent le moyen de ſe détacher de la compagnie, & d'entrer les premiers dans le bois. Croyant

avoir laiſſé bien loin leurs compagnons de promenade, ils s'arrêtèrent dans un lieu des plus agréables, & là, ſur un tapis de verdure, entouré d'arbres & parſemé de fleurs, ils s'abandonnèrent à leur paſſion & s'énivrèrent des plus doux plaiſirs. Mais qu'ils les payèrent cher ces plaiſirs délicieux, dont ils ne pouvoient ſe laſſer ! Bref, ils furent ſurpris, d'abord par la Marquiſe, à qui l'indignation arracha un cri, qui interrompit des extaſes qu'elle eût peut-être voulu partager ; puis, par le Marquis, qui, outré de la lâcheté de ſa fille & de la perfidie de ſon Domeſtique, les fit lier tous deux par ſes gens & conduire ſur-le-champ aux priſons du château. N'écoutant que la colère & la fureur dont il étoit agité, il étoit tout déterminé à les faire mourir ignominieuſement, & auroit peut-être exécuté ſa réſolution, ſi ſa femme, qui avoit pénétré ſon deſſein, ne l'en eût détourné. Quoiqu'elle jugeât ſa fille digne de

la punition la plus rigoureuſe, l'idée de cette mort la faiſoit frémir. Elle mit tout en œuvre pour fléchir ſon mari; elle le conjura de ne pas ſe livrer en furieux aux premiers mouvemens de ſon cœur irrité, & lui repréſenta combien il ſeroit odieux de devenir, dans ſa vieilleſſe, le bourreau de ſa fille, & de tremper ſes mains dans le ſang d'un de ſes eſclaves. Qu'eſt-il beſoin, ajouta-t-elle, de vous rendre homicide pour ſatisfaire votre juſte reſſentiment? N'avez-vous pas d'autres moyens pour punir les coupables? Enfin elle lui parla d'une manière ſi perſuaſive, qu'elle lui fit abandonner le projet de les punir de mort. Il ſe contenta de les condamner à une priſon perpétuelle, où ils furent gardés ſéparément, & où ils n'avoient de nourriture, qu'autant qu'il leur en falloit pour les empêcher de mourir & leur donner le temps de pleurer leur faute. On imagine aiſément les tourmens qu'ils éprouvèrent, en ſe voyant ainſi

ſéparés l'un de l'autre, ſans avoir ſeulement la triſte conſolation de pouvoir s'écrire. Que de ſoupirs, que de larmes dut leur cauſer la ſeule privation des plaiſirs qu'ils avoient goûtés, & dont l'horreur de leur ſituation ne pouvoit leur faire perdre le ſouvenir !

Ces amans infortunés avoient paſſé plus d'un an dans leur priſon, & le Marquis ne ſongeoit plus à eux, lorſque le Roi *Pierre d'Arragon* parvint, par les menées de *Jean de Procide*, à ſoulever la Sicile & à l'enlever au Roi *Charles*. A la nouvelle de cet évènement, le Marquis de *Maleſpine*, attaché au parti Gibelin, témoigna la plus grande joie, & voulant que toute ſa Maiſon y participât, il donna une grande fête à cette occaſion, & il y eut des réjouiſſances magnifiques dans le château. *Jeannot*, inſtruit de la cauſe de ces divertiſſemens, par un de ſes gardiens : Que je ſuis malheureux, s'écria-t-il auſſi-tôt, en pouſſant

un profond ſoupir ! J'ai couru le monde pendant plus de quatorze ans, preſque toujours en mendiant mon pain, pour attendre une pareille révolution ; & aujourd'hui qu'elle eſt arrivée, je me trouve en priſon, ſans eſpérance d'en pouvoir jamais ſortir !

Quel intérêt, lui dit le garde, peux-tu prendre aux démêlés des Rois ? Aurois-tu des prétentions ſur la Sicile, ajouta-t-il pour le plaiſanter ?

Mon cœur ſe fend, reprit *Jeannot*, au ſeul ſouvenir du poſte que mon père y occupoit. Quoique je fuſſe fort jeune quand je fus contraint d'en ſortir, je me ſouviens, on ne peut pas mieux, que je l'en ai vu Gouverneur, du vivant du Roi *Mainfroi*. — Et qui étoit ton père ? — Puiſqu'à préſent je puis le déclarer, ſans avoir rien à craindre, dit le Priſonnier, tu ſauras que mon père ſe nommoit & ſe nomme encore, s'il eſt vivant, *Henri Capèce*,

& que mon véritable nom, à moi, n'eſt pas *Jeannot*, mais *Geoffroi Capèce*. Que n'ai-je ma liberté ! Je ſuis ſûr que ſi je retournois en Sicile, j'y jouirois d'un grand crédit.

Le garde ne pouſſa pas plus loin ſes queſtions ; mais il n'eut rien de plus preſſé, que d'aller rendre cette converſation au Seigneur du château. Celui-ci parut faire peu de cas de ce qu'il venoit d'entendre : il crut cependant devoir s'en éclaircir avec Madame *Britolle ;* il lui demanda ſi un de ſes enfans s'appeloit *Geoffroi.* C'eſt le nom, répondit-elle, que portoit mon fils aîné, & il auroit à préſent vingt-deux ans, s'il vivoit encore, ajouta-t-elle en pleurant.

Le Marquis, à demi-perſuadé que ſon priſonnier étoit cet enfant qu'on croyoit mort ou perdu pour toujours, fut ravi au fond de l'ame de n'avoir fait mourir perſonne, & ſe flattoit déjà de pouvoir réparer ſon honneur & celui de ſa fille. Pour faire les choſes plus ſûrement, il ne

précipita rien ; & gardant le ſilence ſur ſa découverte, il fait venir le Priſonnier, lui parle en ſecret, & l'interroge à fond ſur toute ſa vie paſſée. Les réponſes du jeune homme achèvent de le convaincre, qu'il eſt véritablement le fils de *Britolle*. *Jeannot*, lui dit-il alors, tu dois ſentir combien grand eſt l'outrage que tu m'as fait dans la perſonne de l'*Epine*, ma fille. Je te traitois avec douceur, avec amitié ; & loin d'être un ſerviteur ſoumis & fidèle, tu m'as payé de la plus noire ingratitude. Avoue que ſi tu euſſes commis à l'égard de tout autre un pareil attentat, la mort auroit été inévitablement ton partage ; pour moi je n'ai pu me réſoudre à te punir ſi ſévèrement, & je m'en applaudis ; il ne tiendra même qu'à toi de voir finir tes peines, & de ſortir de captivité, puiſque tu dis être fils d'un Gentilhomme & d'une femme de qualité ; il ne s'agit que de réparer ta faute, en réparant l'honneur de ma fille.

Tu as eu de l'amour pour elle, elle en a eu pour toi ; tu ſais qu'elle devint veuve, peu de jours après avoir fait un bon & grand mariage ; tu n'ignores pas quel eſt ſon caractère, ſa fortune, quels ſont ſes parens : à l'égard des tiens, je n'en dis rien pour le moment. Eh bien ! tu peux, ſi tu veux, rendre légitime l'amour peu honnête que vous avez éprouvé l'un pour l'autre. Oui, je conſens que tu l'épouſes ; il vous ſera même libre à tous deux de demeurer dans ma maiſon, autant de temps qu'il vous plaira, & je m'engage à vous y traiter comme mes enfans.

Le chagrin & la priſon avoient défiguré *Jeannot*, au point qu'il étoit méconnoiſſable ; mais ils n'avoient pu altérer ſes ſentimens nobles & fiers dignes de ſa naiſſance, ni rien diminuer de l'amour qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe. Il deſiroit avec ardeur le mariage que le Seigneur *Conrard* lui offroit ; cependant, pour ne pas lui

lui laiſſer croire qu'il l'acceptoit par crainte, il n'oublia rien de ce que ſon grand cœur étoit capable de lui ſuggérer en cette occaſion. Si je vous ai offenſé, Monſieur, lui répondit-il entr'autres choſes, ce n'a été par aucune lâcheté. Oui, j'ai aimé, j'aime encore, & j'aimerai toujours Madame votre fille, parce que je l'ai jugée digne de mon amour; & ſi, ſelon le langage des ames froides & inſenſibles, je ne me ſuis conduit avec elle rien moins qu'honnêtement, je puis dire que c'eſt une faute inſéparablement attachée à la jeuneſſe, & dont il n'eſt pas poſſible de ſe garantir tant que cet âge dure. Si les vieillards vouloient ſe ſouvenir qu'ils ont été jeunes, & meſurer les fautes d'autrui ſur les leurs, & les leurs ſur les fautes d'autrui, la mienne certainement ne leur paroîtroit pas ſi grande. Ils conviendroient alors qu'elle prend ſa ſource plutôt dans un grand fond d'eſtime & d'affection, que dans un fond de mépris & de

noirceur. Depuis le premier jour que j'ai vu Madame l'*Epine*, l'union que vous m'offrez aujourd'hui n'a pas ceſſé de faire l'objet de mon ambition, & il y a long-temps que je vous en aurois fait moi-même la propoſition, ſi je n'avois craint de vous déplaire & d'être refuſé. Mais ſi par haſard vos diſcours n'étoient qu'une raillerie, ſi votre cœur dément ce que m'annonce votre bouche, finiſſez, de grace, ce cruel badinage, & ceſſez de me flatter d'une vaine eſpérance. Je ſuis prêt de rentrer dans ma priſon, & de ſouffrir patiemment les maux qui me ſont réſervés; mais quelque tourment que vous me faſſiez eſſuyer, je vous déclare que je ne ceſſerai point d'aimer Madame votre fille, ni d'avoir pour vous, à ſa conſidération, tout le reſpect, toute la ſoumiſſion que vous pouvez deſirer.

Ces paroles, prononcées d'un ton noble & décidé, frappèrent d'aiſe & d'étonnement le Seigneur *Contard*. Il

vit alors, par lui-même, que ce jeune homme avoit de l'ame & des ſentimens, & que ſon amour pour ſa fille étoit vraiment ſincère. Il ſe leva auſſi-tôt pour l'embraſſer, & après lui avoir donné pluſieurs marques de ſatisfaction, il commanda qu'on lui amenât ſecrètement ſa fille. Elle étoit devenue maigre, pâle, & tout auſſi méconnoiſſable que le compagnon de ſon infortune. Là, en la ſeule préſence du Marquis, les deux Amans touchés juſqu'aux larmes du plaiſir de ſe revoir, s'embraſſèrent tendrement, & ſe promirent une foi inviolable. Le contrat de mariage fut fait & ſigné le même jour avec beaucoup de ſecret. *Conrard* mit tous ſes ſoins pour faire oublier aux nouveaux époux les mauvais traitemens qu'il leur avoit fait eſſuyer. Il leur procura tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire & leur faire plaiſir, ſans s'en ouvrir à ſa femme. Quelques jours après jugeant qu'il étoit temps d'apprendre cette agréable nouvelle

à Madame *Britolle;* il profita d'une occaſion où elle étoit rêveuſe, pour la tirer de ſa rêverie par ce diſcours : Que diriez-vous, Madame, ſi je vous faiſois voir votre fils aîné marié à l'une de mes filles? Je ne vous dirois autre choſe, ſinon que mon attachement & ma reconnoiſſance pour vous redoubleroient, s'il étoit poſſible, d'autant plus que vous me rendriez un bien qui m'eſt plus cher que ma propre vie; & me le rendant de la manière que vous le dites, vous reſſuſciteriez en quelque façon mes eſpérances. Les larmes qui vinrent en abondance, ne lui permirent pas d'en dire davantage. Et toi, ma bonne amie, dit-il à ſa femme, que dirois-tu ſi je te donnois un tel gendre? — Non-ſeulement un des enfans de Madame, qui ſont Gentilshommes, mais même tout autre me ſeroit fort agréable, répondit la mère. Eh bien! reprit *Conrard*, je me flatte de vous rendre bientôt ſatisfaites l'une & l'autre.

Il alla enſuite trouver les jeunes époux, qui n'étoient plus en priſon, mais qui ſe tenoient cachés, depuis leur mariage, dans un appartement ſéparé; ils avoient déjà repris leur fraîcheur & leur embonpoint, & étoient l'un & l'autre ſuperbement habillés. Quel plaiſir ſeroit comparable au tien, qui eſt déjà ſi grand, dit-il à ſon gendre, ſi tu voyois ici ta mère? Je ne puis croire, répondit *Geoffroi*, qu'elle ait pu ſurvivre à ſes malheurs; ſi toutefois elle eſt encore en vie, le plaiſir que j'aurois de la revoir ne pourroit s'exprimer. Je ne doute pas que, par ſes indices & ſes conſeils, il ne me fût poſſible de recouvrer une partie de mes biens en Sicile.

Le Marquis fit alors venir les deux mères. Je vous laiſſe à penſer quelle dut être leur ſurpriſe. Elles firent compliment à la nouvelle mariée, de ce que *Conrard* avoit enfin pris pitié de ſon ſort, & avoit portée la bonté juſqu'à la marier à *Jeannot*. Madame

Britolle, toute préoccupée de l'eſpérance que le Marquis lui avoit donnée, fixa attentivement ſes regards ſur le jeune époux, & démêlant ſur ſon viſage les mêmes traits qu'avoit ſon fils dans ſon enfance, elle lui ſauta au col ſans autre explication. L'excès de ſon amour ne lui permit pas de proférer une parole; ſes forces même l'abandonnèrent, & elle tomba évanouie dans les bras de ſon fils. *Geoffroi*, averti par je ne ſais quel mouvement ſecret, la reconnut auſſitôt pour ſa mère, & tranſporté de joie & de tendreſſe, il répondit à ſes careſſes par d'autres non moins touchantes. Il ne ſe laſſoit point de la couvrir de baiſers, & on eut de la peine de l'arracher de ſes bras, pour la faire revenir de ſon évanouiſſement. A peine cette tendre mère eut-elle repris ſes ſens, par le ſecours de la Marquiſe & de ſa fille, qu'elle ſe jeta de nouveau au col de ſon fils. Elle lui dit les choſes du monde les plus affectueuſes, & tous ſes diſcours étoient

entremêlés de baiſers & de larmes. Son fils, au comble de la joie & de l'attendriſſement, lui témoignoit de ſon côté le reſpect le plus tendre, & la reconnoiſſance la plus vive. Enfin, après s'être donné l'un l'autre mille marques réciproques de leur amour, à la grande ſatisfaction des ſpectateurs, chacun conta ſon aventure; après quoi le Marquis fit ſavoir à ſes parens & à ſes amis le mariage de ſa fille. Tout le monde le félicita de la nouvelle alliance qu'il venoit de contracter, & il donna, pour la célébrer, une fête des plus brillantes.

Geoffroi choiſit ce moment pour prier ſon beau-père de deux choſes. Vous m'avez comblé de bienfaits, lui dit-il; ma mère ne vous a pas moins d'obligations, puiſque vous l'avez recueillie dans votre maiſon, où vous n'avez ceſſé de la traiter avec toute ſorte d'égards. Maintenant, pour qu'il ne vous reſte rien à faire de ce qui peut mettre le comble à ſa

ſatisfaction & à la mienne, je vous prie d'abord de faire venir mon frère, qui, comme je vous l'ai dit, eſt au ſervice de *Gaſparin d'Oria*; puis d'envoyer quelqu'un en Sicile pour s'informer de l'état actuel du pays, & ſavoir ce que mon père eſt devenu, s'il eſt mort ou vivant; &, s'il vit, dans quel ſituation il ſe trouve. *Conrard* ſe rendit aux deſirs de ſon gendre. Il fit partir, ſans différer, deux hommes ſur le zèle & la fidélité deſquels il pouvoit compter. Celui qui alla à Gênes, ayant trouvé *Gaſparin*, lui conta par ordre tout ce que ſon Maître avoit fait pour *Geoffroi* & pour ſa mère; il finit par le prier, de la part de ce Seigneur, de lui envoyer le *Fugitif* & la Nourrice. *Gaſparin*, moins étonné de la propoſition, que de tout ce qu'il venoit d'entendre, répondit: Il n'eſt rien que je ne faſſe, mon ami, pour obliger M. le Marquis de *Maleſpine*, que je connois de réputation, & que je conſidère beaucoup; mais ce que vous

demandez n'eſt pas en mon pouvoir. J'ai véritablement chez moi, depuis quatorze ans, un enfant avec une femme, mais cette femme eſt ſa mère; & ſi le Marquis s'en contente, je ſuis prêt à les lui envoyer; dites-lui de ma part, je vous prie, de ne pas ſe fier à ce *Jeannot*, c'eſt sûrement un fourbe & un mauvais ſujet, qui ne prend le nom de *Geoffroi de Capèce*, que pour mieux le tromper.

Après cette réponſe, le Génois crut devoir faire politeſſe à l'Envoyé, & donna ordre qu'on lui ſervît à manger. Pendant qu'on le régaloit, *Gaſparin* prit la Nourrice en particulier, & la queſtionna adroitement ſur ce qu'on venoit de lui conter. Celle-ci, qui avoit entendu parler de la révolution arrivée en Sicile, & qui penſoit que *Henri de Capèce* pouvoit vivre encore, jugeant qu'elle n'avoit plus rien à craindre, prit le parti de lui avouer ſans détour tout ce qui étoit arrivé, & lui expoſa ingénument les motifs qu'elle avoit eus pour ſe con-

duire comme elle l'avoit fait. *Gaſparin* voyant que les diſcours de cette femme s'accordoient parfaitement avec ceux de l'Envoyé, commença de croire que ce qu'on lui diſoit étoit très-vrai. Cet homme fin & ruſé ne s'en tint pas-là. Il fit de nouvelles queſtions à l'Envoyé de *Conrard* & à la Nourrice, & comme il apprenoit à tout moment des choſes qui confirmoient la vérité de ce qu'on lui avoit dit, il ſe reprocha alors la manière peu généreuſe dont il avoit agi avec ce petit enfant. Pour l'en dédommager, & convaincu qu'il étoit réellement de la famille de *Capèce*, il le maria promptement à une de ſes filles, auſſi jeunes que jolie, à laquelle il conſtitua une riche dot. Après la fête du mariage, *Gaſparin* s'embarqua avec ſon gendre, ſa fille, l'Envoyé & la Nourrice. Ils arrivèrent en très-peu de temps à l'Ereci (*a*),

(*a*) C'étoit ſans doute le nom du château du Marquis de *Maleſpine*.

où ils furent on ne peut pas mieux accueillis du Seigneur *Conrard* & de toute la famille. On imagine aiſément le plaiſir que dut avoir la mère de revoir ce jeune enfant qu'elle croyoit perdu ; la commune ſatisfaction des deux frères de ſe trouver réunis, après une ſi longue ſéparation ; la joie de la Nourrice à la vue d'un dénouement ſi peu attendu : celle du Marquis, de ſa femme, de ſa fille & de *Gaſparin* n'éclata pas moins dans cette touchante conjoncture.

Celui qui ſe joue des fortunes & des deſſeins des hommes, le ſouverain diſpenſateur des graces, inépuiſable dans ſes bienfaits quand il daigne nous en favoriſer, voulut rendre cette joie parfaite, par la nouvelle qu'apporta l'homme qu'on avoit envoyé en Sicile. On s'étoit déjà mis à table, & l'on étoit au premier ſervice, lorſque ce fidèle Commiſſionnaire vint annoncer qu'*Henri Capèce* jouiſſoit d'une bonne ſanté & d'un auſſi grand crédit que jamais. Il ra-

conta, entr'autres choſes, qu'au commencement de la révolte contre le Roi *Charles*, le peuple furieux avoit accouru en foule à ſa priſon, & qu'après avoir tué les gardes, on l'avoit mis en liberté, & l'avoit fait Capitaine Général, pour chaſſer les François; qu'il étoit en grande faveur auprès du Roi *Pierre*, & que ce Prince l'avoit rétabli dans tous ſes biens & honneurs. Cet homme ajouta, que cet illuſtre Commandant l'avoit très-bien accueilli; qu'il avoit témoigné une joie inexprimable d'apprendre des nouvelles de ſa femme & de ſes enfans, dont il n'avoit plus entendu parler, depuis le jour de ſa diſgrace; & qu'il les enverroit prendre par pluſieurs Gentilshommns qu'on verroit bientôt paroître, & qui avoient débarqué avec lui.

Dieu ſait le plaiſir que ces nouvelles firent à toute la Compagnie. Le Marquis, accompagné de quelques-uns des Convives, courut au devant de ces Gentilshommes. Jamais

mais Ambaſſadeurs ne furent reçus avec plus de joie. On les invita à ſe mettre à table. Avant de s'aſſeoir, ces dignes Députés ſaluèrent la Compagnie, & remercièrent, de la part de leur Maître, le Marquis de *Maleſpine* & ſa femme des bons offices qu'ils avoient rendus à Madame *Britolle* & à ſon fils *Geoffroi*, les aſſûrant l'un & l'autre qu'ils pouvoient diſpoſer de tout ce qui étoit au pouvoir de *Capèce*. Puis, ſe tournant vers *Gaſparin*, vous pouvez être aſſûré, lui dirent-ils, de toute la reconnoiſſance de celui qui nous envoie, lorſqu'il apprendra le ſervice que vous lui avez rendu, en lui conſervant un fils qui ne lui eſt pas moins cher que ſon aîné. Après quoi, ils prirent part au feſtin, où chacun s'empreſſa de leur faire politeſſe. Les fêtes durèrent quelques jours, après leſquelles Madame *Britolle*, impatiente de revoir ſon mari, s'embarqua avec ſes deux fils, leurs femmes & la Nourrice, ſur la frégate

qui lui avoit été envoyée. Le Marquis, la Marquiſe & *Gaſparin*, les accompagnèrent juſqu'au port, où ils leur firent leurs adieux, non ſans répandre des larmes en abondance. Le vent leur fut ſi favorable, qu'ils arrivèrent dans peu de jours à Palerme, où ils furent reçus d'*Henri Capèce* avec des tranſports de joie inexprimables. Ils vécurent long-temps dans la proſpérité ; & pleins de reconnoiſſance pour les bontés de l'Être ſuprême, ils l'aimèrent & le ſervirent fidèlement.

NOUVELLE VII.

Alaciel, ou *la Fiancée du Roi de Garbe.*

POUR peu que Madame *Emilie* eût encore fait durer ſon récit, on eût vu les jeunes Dames de la Compagnie verſer des larmes ſur les malheurs de l'infortunée Napolitaine. Elles en parurent ſi touchées, que, pour les diſtraire de leur trop grande ſenſibilité, la Reine ſe hâta d'ordonner à *Pamphile* de conter ſa nouvelle. Il obéit ſans délai, & débuta à-peu-près en ces termes :

Il n'eſt pas auſſi aiſé qu'on penſe,

MES AIMABLES DAMES, de connoître ſes véritables beſoins. L'expérience nous montre tous les jours qu'on ſe méprend bien ſouvent ſur cet objet. Que d'hommes, ſe figurant que les richeſſes donnent les moyens de vivre ſans inquiétude, ne ſe ſont pas contentés de les demander par de vives & fréquentes prières, mais ſe ſont expoſés à toutes ſortes de fatigues & de tourmens pour les acquérir, & qui, après les avoir achetées ſi chèrement, ont trouvé des gens, même parmi les amis qu'ils avoient auparavant, qui les ont inhumainement égorgés, pour s'emparer de leurs biens ! On en a vu d'autres, croyant que la tranquillité & le bonheur réſidoient dans les grandeurs ſuprêmes, affronter, pour y arriver, les dangers & les maux de la guerre,

livrer des batailles, tremper leurs mains dans le ſang de leurs frères, de leurs amis; &, parvenus d'un état médiocre juſques ſur le Trône, faire la triſte expérience qu'outre les ſollicitudes, les craintes, qui les ſuivoient continuellement, ils étoient encore expoſés à boire le poiſon dans des coupes d'or. Pluſieurs enfin, plus modérés dans leur ambition, après avoir deſiré ardemment la beauté & la force du corps, ont trouvé, dans ces qualités mêmes, une ſource de malheurs, & quelquefois la cauſe de leur mort. Pour ne pas parcourir ainſi toutes les affections humaines chacune en particulier, je me borne à ſoutenir en général, qu'en formant des deſirs, l'homme ne ſait ce qu'il deſire, parce qu'il ne lui eſt pas poſſible de prévoir ni de prévenir

les effets qui peuvent en réſulter.

Si nous étions donc ſages & raiſonnables, nous apprendrions à être ſatisfaits de notre ſort, & à recevoir, avec une ſage ſoumiſſion, les biens & les maux que la Providence nous envoie.

Je n'ignore pas que le défaut de modération dans les deſirs, n'eſt pas moins le partage des hommes que celui des femmes; mais comme il n'y en a pas une d'entre vous, MESDAMES, qui mette des bornes à ſes deſirs ſur cet objet, puiſque peu ſatisfaites des attraits que la Nature vous a donnés, vous cherchez encore à les embellir & à les rendre plus piquans par les preſtiges de l'art, vous trouverez bon que je vous conte les aventures d'une Sarraſine qui, préciſément à cauſe de ſa rare beauté, ſe vit

forcée de tâter de huit maris dans l'eſpace de quatre ans, avant d'être réunie à celui que le ſort lui avoit deſtiné.

JADIS régnoit, en Babylonie, un Soudan qui portoit le nom de *Beminedab*. Preſque toutes les entrepriſes qu'il forma pendant ſa vie réuſſirent au gré de ſes deſirs. Il eut pluſieurs enfans, une fille, entr'autres, nommée *Alaciel*, dont la beauté raviſſante ſurpaſſoit celle des plus belles femmes de ſon temps. Le Roi de Garbe en devint amoureux ſur les éloges qu'il en avoit entendu faire, & la demanda en mariage. Le Soudan, qui avoit été ſecouru par ce Prince dans une irruption qu'une multitude d'Arabes avoient faite dans ſes Etats, la lui accorda d'autant plus volontiers, qu'il étoit charmé de trouver une occaſion de lui marquer ſa re-

connoiſſance. Après avoir fait équiper un vaiſſeau de guerre, & avoir fait préſent à ſa fille d'une riche & magnifique garde-robe ; il la lui envoya, accompagnée d'une nombreuſe ſuite d'hommes & de femmes, & la recommanda au Maître des deſtinées. Le temps étant beau, & le vent favorable, la Princeſſe partit du port d'Alexandrie, & fit, durant pluſieurs jours, une navigation très-heureuſe ; mais à peine eut-on doublé les côtes de Sardaigne, qu'il s'éleva une violente tempête. Le vaiſſeau fut tellement agité, qu'*Alaciel* & les gens de ſa ſuite ſe crurent perdus. Cependant, par la bonne manœuvre des matelots, on ſoutint pendant deux jours l'effort de la tourmente, mais elle augmenta ſi fort, & devint enfin ſi furieuſe, qu'à la nuit du troiſième jour les Pilotes ne ſavoient plus où l'on étoit, tant le ciel étoit chargé de nuages & la nuit obſcure. Le vaiſſeau, n'allant plus qu'au gré des vents, étoit pouſſé

vers l'iſle de Majorque, lorſqu'on s'apperçut qu'il s'ouvroit. A la vue de ce péril inévitable, chacun n'eſt occupé que de ſa propre vie : on met la chaloupe en mer ; les Officiers, les Pilotes, les Matelots, croyant y être moins expoſés à périr, ſe hâtent d'y deſcendre. Le reſte des hommes de l'équipage s'y jette en foule ſans craindre la pointe des épées, que leur préſentoient ceux qui étoient entrés les premiers ; mais ces malheureux, croyant échapper ainſi à la mort, la trouvèrent dans la chaloupe même, qui, affaiſſée par un poids ſi lourd, coula à fond, & entraîna dans les flots tous ceux qui la montoient.

Il n'étoit reſté, dans le vaiſſeau, qu'*Alaciel* & ſes femmes, que perſonne ne s'empreſſa de ſecourir. Saiſies d'effroi & preſque ſans connoiſſance, elles n'attendoient que le moment d'être englouties par les flots, lorſque le vaiſſeau, quoiqu'entr'ouvert & faiſant eau de toutes parts,

fut emporté, par le vent, ſur un ſable peu éloigné du rivage de l'iſle de Majorque. Il y fut jeté avec tant de violence, qu'il s'y enfonça comme une flèche qu'on auroit lancée avec force. Il fut toute la nuit battu des vents & des flots ſans en être ébranlé.

Aux premières lueurs de l'aurore, les vents ceſsèrent, & la mer devint calme. Le Soleil étoit déjà ſur l'horizon, lorſque la Princeſſe revint de l'évanouiſſement où l'effroi de ſa ſituation l'avoit plongée. Ne ſachant où elle eſt, le corps briſé de douleur, connoiſſant à peine ſi elle exiſte, elle ouvre les yeux, ſoulève la tête, &, malgré ſon extrême foibleſſe, elle appelle, tantôt l'un de ſes gens, tantôt l'autre : mais c'eſt en vain ; ceux qu'elle appeloit n'étoient déjà plus. Etonnée de n'entendre & de ne voir paroître perſonne, elle ſe ſentit ſaiſie d'une nouvelle frayeur ; puis rappelant dans ſon eſprit ce qui étoit arrivé, & s'appercevant qu'elle étoit encore dans le vaiſſeau, elle réunit les

forces qui lui reſtent, & ſe lève. Quel ſpectacle ! Elle voit ſes femmes étendues çà & là ſur le plancher. Après les avoir long-tems appelées, & toujours inutilement, elle les ſecoua l'une après l'autre ; mais elle en trouva peu à qui la frayeur ou le mal de mer n'eût ôté tout ſentiment. Il eſt plus aiſé d'imaginer, que de dire, quelle fut alors ſa conſternation. Cependant, prenant conſeil de la néceſſité, elle ſecoua ſi fortement celles qui lui paroiſſoient vivre encore, qu'elle les fit lever. Ces malheureuſes voyant le vaiſſeau enfoncé dans le ſable & plein d'eau, ſe mirent à pleurer & à gémir, avec leur Maîtreſſe, de ſe trouver ſeules, ſans hommes, & éloignées de tout ſecours.

Il étoit déjà midi, qu'elles n'avoient vu paroître perſonne ſur le rivage ni ſur la mer. Par bonheur pour elles, il paſſa vers cette même heure un Gentilhomme nommé *Péricon de Viſalgo*, qui revenoit d'une de ſes maiſons de campagne, ſuivi de pluſieurs

Domeſtiques à cheval. Il n'eut pas plutôt apperçu le vaiſſeau fracaſſé, qu'il comprit que c'étoit-là un effet de l'orage de la nuit précédente. Il commanda à un de ſes gens d'y monter, & de venir lui dire ce qui étoit dedans. Cet homme y parvient avec peine, & trouve la jeune & belle Dame & ſes Compagnes couchées ſous le bec de la proue. A la vue de l'inconnu, ces infortunées fondirent en larmes; elles ne ceſſoient de crier miſéricorde; mais voyant qu'elles n'étoient point entendues, & qu'elles n'entendoient pas non plus ce que cet homme leur diſoit, elles firent ce qu'elles purent pour expliquer par ſignes leur triſte aventure.

Le Domeſtique, après avoir tout examiné, alla faire ſon rapport. *Péricon* fit incontinent débarquer les femmes & tout ce qui leur reſtoit de plus précieux, & les mena à une de ſes maiſons de campagne. A force de ſoins & de bons traitemens, il tâcha de les conſoler de leur mau-

vaiſe

vaiſe fortune. Il reconnut bientôt, aux riches habits d'*Alaciel*, & aux égards que les autres femmes avoient pour elle, que c'étoit une femme de diſtinction. Quoiqu'elle fût pâle, triſte, abattue, & que la frayeur & la fatigue euſſent altéré ſa beauté, *Péricon* ne laiſſa pas d'admirer les traits de ſon viſage, qui lui parurent fort beaux & fort réguliers. Il en fut ſi épris, qu'il réſolut de l'épouſer, ſi elle n'étoit pas mariée, & s'il ne pouvoit s'en faire aimer autrement. Ce Gentilhomme étoit lui-même d'une figure agréable ; il avoit le regard noble & fier, & le caractère un peu bruſque ; mais comme il n'eſt rien qui adouciſſe les ames plus que l'amour, il eut des manières ſi honnêtes pour *Alaciel*, il la fit ſervir avec tant de ſoin, qu'au bout de quelques jours elle reprit ſa fraîcheur & tous ſes attraits. *Péricon* n'en devint que plus paſſionné, & plus déſeſpéré de ne pouvoir, ni s'en faire entendre, ni l'entendre elle-même. Il eût voulu

lui déclarer l'excès de ſon amour : il eſſaya de le lui faire connoître par ſes regards, ſes geſtes, ſes empreſſemens, & noublia rien pour l'engager à ſatisfaire ſes deſirs : tout fut inutile. *Alaciel* ſe refuſoit conſtamment à ſes ſollicitations ; mais ſes refus qu'elle adouciſſoit par beaucoup d'honnêteté, ne faiſoient qu'irriter la patience de l'Inſulaire. Elle en étoit elle-même déſeſpérée, dans la crainte qu'il ne ſe portât à quelque extrémité. Jugeant, aux mœurs & uſages du pays, qu'elle étoit parmi des Chrétiens, & qu'il lui ſeroit peu avantageux de ſe faire connoître, elle s'arma de courage, réſolut de combattre ſa mauvaiſe fortune, & défendit à ſes femmes, qui n'étoient qu'au nombre de trois, de déclarer qu'elle étoit fille du Soudan d'Alexandrie, à moins qu'elles ne fuſſent bien certaines que cet aveu leur procureroit la liberté. Elle les exhorta de plus à conſerver ſoigneuſement leur honneur, leur proteſtant qu'elle étoit dans la ferme réſolution

de garder la fidélité la plus inviolable au Roi de Garbe, ſon époux. Ses Femmes la louèrent beaucoup ſur ſa vertu, & lui promirent de ſe conformer à ſes intentions autant que la choſe ſeroit en leur pouvoir.

Conſumé d'amour, *Péricon* étoit rongé par un chàgrin d'autant plus cuiſant, que ce qu'il deſiroit étoit plus près de lui. Les ſoins & les prières ne ſervant de rien, il réſolut, avant que d'en venir à la violence, de mettre en œuvre l'artifice. *Alaciel* qui n'avoit jamais bu de vin, parce que ſa Religion le lui défendoit, trouvoit dans cette liqueur un goût délicieux. *Péricon* s'en étoit apperçu toutes les fois qu'il lui en avoit fait ſervir. Il ſe rappela que le vin étoit le miniſtre ordinaire des plaiſirs de *Vénus*; c'eſt ce qui lui fit naître l'idée de l'employer pour ſurprendre *Alaciel*. D'abord il eut ſoin de cacher ſa paſſion ſous le voile de l'indifférence. Quelques jours après, ſous le prétexte d'une grande fête, il commanda

un ſouper des plus ſplendides, auquel il invita ſes amis. On conçoit aiſément que la Belle fut de la partie. Il avoit donné ordre à celui qui devoit lui verſer à boire, de mêler enſemble pluſieurs vins, & de ne lui ſervir que de cette liqueur ainſi compoſée. Le Sommelier s'acquitta à merveille de la commiſſion. *Alaciel*, qui ne ſe doutoit de rien, trouva ce breuvage ſi doux & ſi flatteur, qu'elle en but plus qu'à ſon ordinaire. Elle en oublia ſes chagrins, & devint ſi gaie, que voyant danſer à la mode de Majorque, elle s'empreſſa de danſer à la mode d'Alexandrie. *Péricon* ne douta point qu'il ne fût bien près du terme de ſes deſirs. Il fait ſervir de nouveaux mets, de nouvelles liqueurs, & prolonge la fête juſques vers le milieu de la nuit. Enfin les Convives s'étant retirés, il conduiſit ſeul *Alaciel* dans ſa chambre. Elle ne fut pas plutôt entrée, que les vapeurs du vin lui faiſant oublier toute modeſtie, elle ſe déshabilla & ſe mit au lit, en pré-

ſence de ſon Hôte, tout auſſi librement qu'elle eût pu le faire devant une de ſes femmes. L'Amoureux, déjà triomphant, ne tarde pas à ſuivre ſon exemple. A peine eſt-il dêshabillé qu'il éteint les flambeaux, gagne la ruelle du lit, & ſe couche auprès de la Belle. Il la prend auſſi-tôt dans ſes bras, la couvre de baiſers; & voyant qu'elle n'oppoſe aucune réſiſtance à ſes careſſes, il ſatisfait à l'aiſe tous ſes deſirs. Aux premières impreſſions du plaiſir, la jeune *Alaciel*, qui avoit ignoré juſques-là de quel inſtrument ſe ſervoient les hommes pour bleſſer ſi agréablement les Dames, trouva le jeu ſi fort de ſon goût, qu'elle ſe repentit de n'avoir pas plutôt cédé aux ſollicitations de ſon généreux Bienfaiteur. Auſſi, depuis cette heureuſe expérience, n'eut-il plus beſoin de lui faire des inſtances pour obtenir ſes faveurs. Elle ſavoit même le prévenir & l'y inviter, non par paroles, puiſqu'elle ignoroit encore la langue du pays, mais par des ſignes qui valoient bien des paroles.

Pendant que ces Amans jouiſſoient ſi agréablement de la vie, la Fortune, jalouſe de leurs plaiſirs, vint les traverſer d'une manière cruelle. Peu ſatisfaite d'avoir donné à *Alaciel* un Roi pour époux & un Châtelain pour amant, elle lui ſuſcita un nouvel amoureux. *Péricon* avoit un frère âgé de vingt-cinq ans, bien fait de ſa perſonne, & frais comme une roſe : il ſe nommoit *Marate*, & faiſoit ſa réſidence dans un port de mer peu éloigné de la maiſon de campagne de ſon frère. Il eut occaſion de voir la charmante *Alaciel*; il fut ſi frappé de ſa beauté, qu'auſſi-tôt il en devint amoureux fou. Il crut lire auſſi dans ſes regards qu'il ne lui déplaiſoit point, & qu'il lui ſeroit facile d'avoir ſes bonnes graces. Il jugea donc que le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à ſon bonheur étoit la vigilance de ſon frère, qui, jaloux de ſa conquête, ne la perdoit preſque point de vue. Pour triompher de cet obſtacle, il forme le plus noir deſſein, & ſe diſpoſe à le mettre

à exécution. Il va d'abord trouver deux jeunes Marchands Génois, maîtres d'un navire prêt à faire voile au premier bon vent, pour Clarence, en Romanie. Il traite avec eux pour partir la nuit ſuivante, avec une Dame qu'il devoit leur amener. Toutes ſes meſures priſes, & la nuit arrivée, il ſe rend à la maiſon de ſon frère, qui ne ſe méfioit de rien, & poſte dans les environs pluſieurs de ſes amis; qu'il avoit choiſis pour exécuter ſon projet. Après s'être introduit furtivement dans le logis, il ſe cacha dans l'appartement même d'*Alaciel*, qui ne tarda pas de venir ſe coucher avec ſon amant. Quand il les crut plongé l'un & l'autre dans le ſommeil, il courut ouvrir à ſes Compagnons, ainſi qu'il en étoit convenu avec eux, & les introduiſit dans la chambre où étoient couchés les deux amans. Ces ſcélérats, ſans perdre de temps, poignardent *Péricon* endormi, & enlèvent ſa maîtreſſe toute éplorée, menaçant de la tuer ſi elle fait le

moindre bruit ou la moindre réſiſtance. Ils enlèvent ce qu'il y a de plus précieux dans l'appartement, &, ſans éveiller perſonne, emmènent *Alaciel*. Ils arrivent au port; *Marate* les remercie, monte ſur le vaiſſeau avec ſa captive, &, ſecondé d'un vent favorable, il fit mettre à la voile.

On ſe figure aiſément la triſte ſituation de la Sarraſine. Elle étoit d'autant plus affligée, que cette cruelle aventure ne fit que lui rendre plus amer le ſouvenir de ſon premier malheur; mais ſon raviſſeur avoit de quoi l'humaniſer. Il lui fit voir le ſaint Croiſſant, l'en toucha, & l'en toucha ſi bien, qu'elle ne tarda pas d'être conſolée. En un mot, ce taliſman produiſit ſur elle un tel effet, qu'elle oublia ſon premier amant.

Elle ſe croyoit parfaitement heureuſe, lorſque la Fortune, qui l'avoit choiſie pour le jouet de ſes caprices, lui préparoit de nouveaux chagrins.

Alaciel, ainſi que je l'ai déjà dit, étoit non-ſeulement d'une beauté

éblouiſſante, mais elle avoit dans ſes yeux & dans ſon air je ne ſais quoi de doux & de gracieux, qui lui ſoumettoit le cœur de quiconque la voyoit. Faut-il s'étonner, après cela, ſi les deux jeunes Commerçans, qui commandoient l'équipage, en devinrent amoureux? Ils l'étoient ſi éperduement l'un & l'autre, qu'ils oublioient tout pour lui faire leur cour, prenant néanmoins toujours garde que *Marate* ne s'en apperçût. Ils ne tardèrent pas à connoître qu'ils avoient tous deux le même but. Ils s'en entretinrent enſemble, & convinrent d'en faire la conquête à frais communs, comme ſi la ſociété & le partage fuſſent auſſi praticables en amour, qu'en fait de commerce & de marchandiſes. Mais comme *Marate* ne déſemparoit pas d'auprès de la Belle, ils réſolurent de ſe défaire du jaloux à la première occaſion. Un jour que le navire alloit à pleines voiles, & que *Marate* prenoit l'air ſur la pouppe, ſans ſe défier de rien ils s'approchent de lui,

& saisissant le moment qu'il regardoit tranquillement la mer, ils le prennent parderrière, & le jettent dans l'eau. Le navire avoit fait plus d'une demi-lieue, avant que personne s'apperçût qu'il fût tombé. Les deux Génois furent les premiers à se plaindre de sa disparition, & par ce moyen ils la firent connoître. A cette fâcheuse nouvelle, *Alaciel* pleura de nouveau ses malheurs. Les deux Patrons vinrent la consoler, & lui dirent, pour cet effet, quoiqu'elle les entendît peu, tout ce qu'ils purent s'imaginer de tendre & d'obligeant. Ce n'étoit pas tant de la perte de *Marate* qu'elle étoit touchée, que de sa propre infortune. Jugeant donc qu'ils l'avoient à-peu-près consolée, par leurs offres de services & leurs soins empressés, ils se retirèrent pour décider à qui l'auroit le premier. Chacun prétendant avoir la préférence, on en vint aux gros mots, des gros mots aux menaces, & des menaces aux couteaux. Ils se donnèrent plusieurs coups, avant

qu'on pût parvenir à les ſéparer. L'un tomba mort ſur la place, & l'autre fut couvert de bleſſures, mais il n'en mourut pas. *Alaciel*, ſans appui, ſans conſeil, ſans connoiſſances, craignant d'être la victime du reſſentiment des parens & des amis des deux Patrons, fut fort affligée de ce double accident; mais les prières du bleſſé, & la diligence avec laquelle le vaiſſeau arriva à Clarence, la délivrèrent du danger qu'elle redoutoit. Quoique le bleſſé fût hors d'état d'en jouir, il ne ceſſa point d'en prendre ſoin, & il lui fit donner un appartement dans l'auberge où il alla loger.

Bientôt le bruit de la beauté raviſſante d'*Alaciel* ſe répandit dans toute la Ville. On alloit la voir par curioſité. Le Prince de la Morée, qui ſe trouvoit pour lors à Clarence, d'après les éloges merveilleux qu'il en avoit entendu faire, eut auſſi envie de la voir, & elle lui parut encore plus belle qu'on ne le lui avoit dit. Il en devint ſi paſſionnément amoureux,

qu'il ne pouvoit penſer à autre choſe. Informé de ſa dernière aventure, il ne ſe fit aucun ſcrupule de chercher les moyens de l'enlever au Génois. Les parens du malade ſachant que le Prince en étoit épris, & qu'il étoit réſolu de ſe l'attacher à quelque prix que ce fût, aimèrent mieux la lui céder de bonne grace, que de l'expoſer & de s'expoſer eux-mêmes à quelque violence; ils la lui firent offrir. L'offre fut acceptée avec une joie qu'*Alaciel* partagea, parce qu'elle ſe voyoit par-là à couvert du péril qu'elle craignoit encore.

Quoique le Prince ne ſût point qui elle étoit, les manières nobles & faciles qu'elle joignoit à la phyſionomie la plus diſtinguée, lui firent juger qu'elle étoit d'une naiſſance illuſtre. Cette idée ne faiſoit qu'augmenter ſes feux, & le portoit à la traiter non-ſeulement comme ſon amie, mais avec les mêmes égards que ſi elle eût été ſa propre femme. Ces bons procédés firent oublier à la Dame ſes malheurs paſſés;

passés ; elle reprit sa gaieté naturelle ; les charmes revinrent en foule ; sa beauté même acquit un nouvel éclat, & dans toute la Morée il n'étoit question que de la belle maîtresse du Prince.

Le Duc d'Athènes eut envie de la voir sur le portait qu'on lui en faisoit. Ce Duc, encore à la fleur de son âge, bien fait de sa personne, étoit parent & ami du Prince More. Il prit prétexte d'aller lui faire une visite, & se rendit à Clarence, accompagné d'une suite aussi brillante que nombreuse. Il fut reçu avec tous les honneurs dûs à son rang. Quelques jours après son arrivée, ayant fait tomber la conversation sur la beauté des femmes, il mit le Prince dans le cas de lui parler d'*Alaciel*. Est-elle en effet aussi belle qu'on le publie, lui dit alors le Duc ? Beaucoup davantage, répondit le Prince, & vous en demeurerez convaincu quand je vous l'aurai fait voir. Ce sera quand vous voudrez, reprit l'Athénien. — Vous aurez cette

ſatisfaction dans le moment, & ſur cela il le conduit à l'appartement de la Dame. *Alaciel*, avertie de l'illuſtre viſite qu'elle alloit recevoir, lui fit un noble accueil, mit tous ſes attraits & toute ſa gaieté en étalage. Ils la firent placer au milieu d'eux ; mais ils ne purent goûter le plaiſir de cauſer avec elle, parce qu'ils parloient une langue qu'elle entendoit peu, ou, pour mieux dire, pas du tout. On ſe borna à faire l'éloge de ſes charmes. Le Duc pouvoit à peine croire que ce fût une mortelle ; il ne ſe laſſoit point de la regarder avec admiration, ne ſentant pas le poiſon qui ſe gliſſoit dans ſon ame. Croyant ſatisfaire pleinement ſon plaiſir par la ſeule vue de ce bel objet, il ne penſoit pas qu'il alloit ſe donner des fers. Son cœur palpitant lui annonça qu'il étoit bleſſé, & bientôt il brûla de l'amour le plus violent.

Ils ne l'eurent pas plutôt quittée, que le Duc d'Athènes, repaſſant dans ſon eſprit tous les attraits qui l'avoient

charmé, conclut que ſon parent étoit l'homme du monde le plus heureux. Plein de cette idée, écoutant plus la voix de cette malheureuſe paſſion, que celle du ſang, il réſolut d'enlever un tréſor ſi précieux, aux riſques de tout ce qui pourroit en arriver. Il ſuit ſon projet, & foulant aux pieds tout ſentiment de raiſon & d'équité, il cherche dans ſa tête des moyens pour la réuſſite. Il ne trouve pas de meilleur expédient, que de corrompre le Valet-de-chambre du Prince. Après avoir gagné cet homme, qui ſe nommoit *Churiacy*, il fit ſecrètement préparer ſes équipages, pour partir vers le milieu de la nuit. Ce miſérable Valet l'introduiſit, armé & accompagné d'un homme de ſa ſuite, dans la chambre du Prince More, qui, pendant que ſa maîtreſſe dormoit, reſpiroit le frais en chemiſe à une fenêtre pratiquée du côté de la mer. Le Duc, après avoir fait la leçon à ſon Compagnon, s'avance tout doucement auprès de la croiſée, perce le

Prince de part en part avec ſon épée, & jette le corps par la fenêtre.

Le palais étoit fort élevé, & ſitué ſur le bord de la mer. L'appartement du Prince donnoit ſur des maiſons que les flots avoient renverſées. Perſonne ne paſſoit dans cet endroit, à cauſe des décombres : c'eſt pourquoi le bruit que le corps du Prince fit en tombant ſur ces maſures, ne fut ni ne pouvoit être entendu, ainſi que le Duc aſſaſſin l'avoit prévu.

Cette exécution faite, le Compagnon du Duc ſort de ſa poche une corde, dont il s'étoit muni non ſans deſſein, & tout en cauſant avec le Valet-de-chambre, qu'il cajoloit de ſon mieux, la lui jette ſi adroitement à ſon col, qu'il l'entraîna facilement juſqu'à la fenêtre, ſans lui donner le temps de proférer un ſeul mot. Là, il fut achevé d'étrangler par les deux aſſaſſins, qui le jetèrent enſuite en bas.

Le Duc ayant conſommé ces deux crimes, ſans que perſonne l'eût en-

tendu, prit un flambeau, & s'approcha du lit de la Dame, qui dormoit d'un profond ſommeil. Il la découvre avec beaucoup de précaution, de peur de l'éveiller, & la conſidère tout à ſon aiſe. S'il l'avoit trouvée belle étant habillée, elle le lui parut mille fois davantage, à la vue de ſes attraits cachés. Embraſé de la plus ardente paſſion, & nullement effrayé du crime qu'il venoit de commettre, il ſe couche tranquillement auprès d'elle, les mains encore teintes du ſang de ſon rival. *Alaciel* éveillée par ſes careſſes, croyant tenir le Prince More entre ſes bras, lui prodigua les ſiennes, & l'enivra de plaiſir. Après avoir paſſé près d'une heure avec elle, il ſe leva, appela quelques-uns de ſes gens, que ſon complice avoit déjà introduits dans le palais, & la fit enlever de manière à l'empêcher de crier. Quand il fut ſorti par la même porte où il étoit entré, il monta à cheval, & gagna, avec tous ſes gens, le chemin d'Athènes. Il ſe garda

bien de mener *Alaciel* dans cette Ville, parce qu'il étoit marié : il la conduisit dans une maison de plaisance, qu'il avoit dans les environs. La malheureuse Princesse y fut secrètement enfermée, avec ordre à tout le monde de l'honorer, de lui obéir, & de lui donner tout ce qu'elle pourroit desirer.

Le lendemain, les Gentilshommes du Prince More ayant vainement attendu jusqu'à midi son lever, & ne l'ayant point entendu sonner de toute la matinée, prirent le parti d'entrer dans son appartement. Ne l'y trouvant pas, non plus que sa maîtresse, ils imaginèrent que l'un & l'autre étoient allés incognito passer quelques jours à la campagne, & cette idée les tranquillisa. Le jour suivant, un fou, connu pour tel de toute la Ville, rodant parmi les décombres où étoient le cadavre du Prince & celui du traître *Churiacy*, s'amusa à tirer ce dernier par la corde attachée à son col, & alloit le traînant par la

Ville. Pluſieurs perſonnes ayant reconnu le mort, elles ſe firent conduire au lieu d'où le fou l'avoit tiré, & y trouvèrent le corps du Prince, qu'on enſevelit avec les honneurs ordinaires. On chercha les auteurs de ce double aſſaſſinat. L'abſence & la fuite ſecrète du Duc d'Athènes, firent préſumer, avec raiſon, qu'il avoit commis le crime, & enlevé la Dame. Le peuple élut auſſi-tôt pour ſon Souverain, le frère du Prince mort, & lui demanda vengeance d'un tel attentat, lui promettant tous les ſecours poſſibles. Le Prince nouvellement élu, aſſuré par pluſieurs témoignages inconteſtables de la vérité du fait, aſſemble promptement, par le ſecours de ſes parens & de ſes alliés, une armée nombreuſe & puiſſante, & ſe diſpoſe à marcher vers Athènes. A la première nouvelle de ces mouvemens, le Duc ſonge à ſe mettre en état de défenſe, & demande des ſecours à pluſieurs Princes. L'Empereur d'Orient, qui lui avoit donné

une de ſes ſœurs en mariage, lui envoya ſon fils *Conſtantin* & ſon neveu *Emmanuel*, avec un corps conſidérable de troupes. Si le Duc fut bien aiſe d'un pareil ſecours, la Ducheſſe ſa femme le fut encore plus, puiſqu'elle alloit avoir l'occaſion de revoir ſon frère, qu'elle aimoit tendrement.

Pendant qu'on s'occupoit des préparatifs de la guerre, & qu'on diſpoſoit les troupes pour l'ouverture de la campagne, la Ducheſſe profita d'un moment favorable pour entretenir ſon frère & ſon neveu ſans témoins. Elle les fit venir dans ſon appartement, &, les larmes aux yeux, elle leur raconta la vraie cauſe de cette guerre, & leur fit ſentir l'outrage que ſon mari lui faiſoit, par ſon commerce criminel avec une étrangère, qu'il croyoit poſſéder ſans qu'elle en ſût rien. Elle ſe plaignit amèrement de cette conduite ſi mortifiante pour ſon amour-propre, & les pria d'y remédier, autant pour l'honneur du

Duc, que pour ſa propre conſolation.

Les deux jeunes Seigneurs, depuis long-temps au fait de toute l'hiſtoire, conſolèrent la Ducheſſe de leur mieux, & lui firent eſpérer une prompte ſatisfaction. Ils lui demandèrent le logement de l'Etrangère, & ſe retirèrent dès qu'ils en furent inſtruits.

Ils avoient ſouvent entendu parler de la beauté de cette *Hélene*. Ayant une envie démeſurée de la voir, ils prièrent le Duc de leur procurer en grace cette ſatisfaction. Le Duc, ſans ſonger à ce qu'il en avoit coûté au Prince de la Morée de la lui avoir montrée, promit de la leur faire voir. Il fit en conſéquence préparer un ſuperbe dîner, dans un très-beau jardin du château qui receloit la Belle, & les y mena le lendemain avec une petite ſuite.

Il arriva à *Conſtantin* ce qui étoit arrivé au Duc lui-même. A peine fut-il aſſis & eut-il jeté ſes regards ſur

Alaciel, qu'il fut émerveillé de ſa beauté. Il ne ſe laſſoit point de l'admirer, & diſoit en lui-même qu'une créature ſi charmante, ſi parfaite, portoit avec elle de quoi faire excuſer les trahiſons qu'on s'étoit permiſes, & qu'on pouvoit ſe permettre pour la poſſéder. En un mot, il la regarda, l'examina & l'admira tant, qu'il n'eut beſoin que de cette première entrevue pour ſe ſentir dévorer des feux de l'amour. Ils prirent ſi fort racine dans ſon cœur, que, banniſſant de ſon eſprit les affaires de la guerre, il rêvoit continuellement aux moyens d'enlever *Alaciel*, ſans cependant donner à connoître à perſonne qu'il en fût amoureux. Tandis qu'il cherche & qu'il arrange dans ſa tête la manière dont il s'y prendra pour réuſſir dans ſon projet, vint le temps de marcher contre l'ennemi, qui s'approchoit à grandes journées de l'Attique. Le Duc *Conſtantin*, & les autres Généraux, partirent donc à la tête de leurs troupes, & ſe rendirent ſur

les frontières, pour en défendre l'entrée au Prince More.

Le jeune *Conſtantin*, tout occupé de l'objet de ſa paſſion, s'imagina que pendant que ſon beau-frère ſeroit éloigné de ſa maîtreſſe, il pourroit facilement venir à bout de ſon deſſein. Pour avoir un prétexte de retourner à Athènes, il feignit d'être malade. Il céda ſa place à *Emmanuel*, ſon couſin, & après avoir obtenu un congé du Duc, il quitta l'armée. De retour auprès de ſa ſœur, il ne tarda pas à l'entretenir de l'infidélité de ſon mari, afin de rallumer ſa jalouſie & ſon reſſentiment. Il s'offrit de la venger de l'affront qu'on lui faiſoit, en enlevant ſa rivale, pour la conduire hors de l'Attique, & l'en délivrer ainſi pour jamais. La Ducheſſe, bien éloignée de ſoupçonner les vrais motifs d'un zèle dont elle ſe croyoit l'unique objet, dit qu'elle ſeroit très-charmée de cet enlèvement, ſi elle étoit aſſûrée que ſon mari ne ſauroit jamais qu'elle y eût eu la moindre

part. *Conſtantin* ne manqua pas de la raſsûrer ; il lui promit qu'elle ne ſeroit compromiſe en rien ; & après l'avoir parfaitement tranquilliſée, il fit armer ſecrètement un vaiſſeau, y mit des gens affidés, & donna des ordres pour qu'on le conduisît vis-à-vis du château qu'habitoit la belle *Alaciel*. Il ſe rendit dans le même temps au château, avec peu de ſuite. Il fut très-bien accueilli de la Dame & de ceux qui étoient auprès d'elle pour la ſervir. Il lui propoſa, ſur le ſoir, une promenade au jardin. Elle y conſentit volontiers, ſe faiſant accompagner de deux Domeſtiques. *Conſtantin*, ſuivi de deux des ſiens, la prit à l'écart, comme s'il avoit eu quelque choſe de particulier à lui dire de la part du Duc. Ils arrivent, tout en cauſant, à une porte qui donnoit du côté de la mer. Un de ſes complices l'avoit déjà ouverte, &, au ſignal donné, avoit conduit le vaiſſeau tout auprès. Alors *Conſtantin*, ſaiſiſſant la Dame par le bras, la livre

à

à ſes Domeſtiques, qui la conduiſent dans le vaiſſeau ; puis ſe retournant vers les gens qui l'avoient accompagnée : Que perſonne ne bouge & ne faſſe le moindre bruit, leur dit-il, s'il ne veut perdre la vie ; mon deſſein n'eſt pas d'enlever au Duc ſa maîtreſſe, mais de venger l'outrage fait à ma ſœur ; à quoi ils n'osèrent rien repliquer.

Il n'eut pas plutôt regagné le vaiſſeau & rejoint *Alaciel*, qui ſe lamentoit & fondoit en larmes, qu'il commanda de ſe mettre à la rame. On obéit, & à la pointe du jour on aborda à Egine. Ils deſcendirent à terre, où *Conſtantin* fit quelque ſéjour pour tâcher de conſoler la Dame, qui ſe plaignoit amèrement des diſgraces auxquelles ſa beauté l'expoſoit ſi ſouvent. Après l'avoir conſolée de la bonne manière, il ſe rembarqua avec elle, & ils arrivèrent en peu de jours à l'Iſle de Scio (*a*). La crainte de

(*a*) Scio ou Chio, eſt une Iſle de l'Ar-

perdre sa maitresse, & de s'exposer au ressentiment de l'Empereur son père, lui fit prendre le parti de s'y fixer, regardant cette Isle comme un lieu où il étoit à l'abri de tout danger. La belle Dame y déplora plusieurs fois sa malheureuse destinée; mais enfin les consolations énergiques de *Constantin* lui firent oublier ses malheurs, & lui rendirent agréable ce nouveau séjour.

Pendant que nos deux amans couloient des jours délicieux, *Osbech*, pour lors sur le trône des Ottomans, & continuellement en guerre avec l'Empereur, fit, par hasard, un voyage à Smirne (*a*). Il y apprit que

---

chipel, qui n'est séparée de la Natolie que par un canal de trois lieues. Elle a cent vingt mille de tour. La campagne y est admirable en certains endroits. On n'y voit qu'orangers, citroniers, oliviers, mûriers, myrthe, grenadiers, sans compter les lantisques & les térébinthes.

(*a*) Ville de Turquie, située dans la Na-

Conſtantin étoit à Scio, & qu'il y menoit une vie molle & voluptueuſe, dans les bras d'une femme qu'il avoit enlevée. Sachant qu'il n'étoit rien moins que ſur ſes gardes, & qu'il avoit peu de forces, il forma le deſſein de l'y ſurprendre. Pour cet effet, il fait armer quelques vaiſſeaux légers, s'embarque, arrive de nuit avec ſes troupes au port de Scio, & entre dans la Ville, ſans trouver la moindre réſiſtance. Comme tout dormoit, la plupart des habitans furent pris, avant d'être informés que l'ennemi étoit chez eux. On tua tous ceux qui firent mine de ſe défendre; les autres furent faits priſonniers, & conduits ſur les vaiſſeaux, avec le butin qui fut con-

---

tolie, près de l'embouchure du Sarabat, dans le Golfe de Smirne, à treize lieues d'Ephèſe. Elle eſt fort ancienne, & fut autrefois, chez les Grecs & les premiers Chrétiens, l'une des plus célèbres Villes de l'Aſie Mineure. Elle eſt aujourd'hui une des plus commerçantes de la mer Méditerranée.

ſidérable. *Osbech* fit mettre enſuite le feu à la Ville, & s'en retourna à Smirne. A peine fut-il de retour, qu'il paſſa les priſonniers en revue. Il trouva parmi eux la belle *Alaciel*, & jugea facilement à ſa beauté, que c'étoit la maîtreſſe de *Conſtantin*. Ravi d'avoir une femme ſi belle à ſa diſpoſition, il crut devoir uſer des droits de la victoire. Il étoit jeune & vigoureux, il en fit ſa femme, ſans autre cérémonie que de coucher avec elle, ce qu'il répéta pendant pluſieurs mois.

Avant cet évènement, l'Empereur s'étoit ligué avec *Baſſen*, Roi de Cappadoce, contre le Prince Ottoman. Ils avoient concerté de fondre ſur lui chacun de ſon côté; mais ce projet n'avoit pu avoir lieu, parce que l'Empereur n'avoit pas cru devoir accepter les dures conditions que *Baſſen* mettoit à cette levée de bouclier. Cependant lorſqu'il apprit que ſon fils avoit été inhumainement maſſacré, il ne balança plus d'accorder tout ce qu'il lui demandoit. Il ſollicita le Roi

de Capadoce d'aller, avec toutes ſes forces, attaquer *Osbech*, ſe préparant d'en faire autant de ſon côté.

Osbech, informé des ces préparatifs, aſſembla promptement ſon armée, & pour éviter d'avoir à ſe défendre à la fois contre deux Princes ſi puiſſans, il ſe hâta de marcher vers le Roi de Capadoce, ayant laiſſé ſa maîtreſſe à Smirne, ſous la garde d'un ami fidèle. Il l'atteignit quelques jours après, & lui livra bataille; mais ſon armée fut taillée en pièces, & il périt lui-même dans le combat. Le Roi de Capadoce, pour jouir pleinement du fruit de ſa victoire, s'avança vers Smirne. Les habitans, hors d'état de réſiſter à ſes troupes, s'empreſsèrent d'aller au devant de lui, offrant de ſe ſoumettre aux loix que leur impoſeroit le vainqueur.

L'ami à qui *Osbech* avoit confié ſa maîtreſſe, ſe nommoit *Antioche*. C'étoit un homme avancé dans l'âge, & ſur la fidélité duquel le Prince croyoit pouvoir compter. Mais quel âge,

quelle vertu put réſiſter à deux beaux yeux ! *Antioche* ne put voir *Alaciel* ſans en devenir amoureux. Il chercha même à s'en faire aimer, au mépris de la foi qu'il devoit à ſon maître. Il ſavoit parler la langue de la Dame, ce qui lui fut d'une grande reſſource pour gagner ſes bonnes graces ; car depuis trois ou quatre ans, *Alaciel* n'ayant encore pu trouver perſonne à qui ſe faire bien entendre, prenoit plaiſir à s'entretenir avec lui. Ils devinrent bientôt familiers, & de familiarité en familiarité, oubliant ce qu'ils devoient à *Osbech*, qui étoit à l'armée, ils en vinrent à coucher dans les mêmes draps, où ils goûtoient des plaiſirs bien doux à des cœurs bien épris. Ces plaiſirs furent troublés par la nouvelle de la mort du Prince Ottoman & de la défaite de ſon armée. Quand ils ſurent que le vainqueur venoit droit à Smirne pour tout piller, ne jugeant pas à propos de l'attendre, ils prirent ce qu'*Osbech* avoit laiſſé de

plus précieux, & s'enfuirent ſecrètement à Rhodes (*a*).

Peu de temps après leur arrivée dans cette Ville, *Antioche* tomba dangereuſement malade. Il avoit fait le voyage de Smirne à Rhodes, avec un Marchand de Chypre, que des

(*a*) C'eſt la capitale de l'Iſle de ce nom, dans la Méditerranée. Cette Ville eſt ſituée ſur une colline, au bord oriental de la mer. Elle a un bon port, dont l'entrée eſt ſerrée par deux rochers, ſur leſquels on a bâti deux tours pour en défendre le paſſage. Ce fut ſur ces rochers, à ce qu'on croit, que fut dreſſé le fameux Coloſſe de Rhodes, à l'honneur du Soleil. Il étoit de bronze, haut de ſoixante-dix coudées. Il avoit un pied ſur chacun des deux rochers, & les jambes ſi hautes, qu'un vaiſſeau pouvoit paſſer au deſſous à voiles déployées. On ſait que ce Coloſſe, que les Anciens mirent au nombre de ſept merveilles du monde, fut abattu par un tremblement de terre, cinquante ans après qu'il eut été dreſſé.

L'Iſle de Rhodes eſt entre l'Iſle de Candie & celle de Chypre, à quarante-cinq lieues de celle-ci.

affaires de commerce avoient attiré dans cette Ville. Ce Marchand étoit depuis long-temps ſon ami intime. Lorſqu'il ſe ſentit bien malade, & jugeant qu'il ne pouvoit guère en revenir, il réſolut de lui laiſſer ſon bien, en le chargeant de veiller aux beſoins de ſa chère maîtreſſe. Il les fit appéler l'un & l'autre : Je touche à ma dernière heure, leur dit-il ; quoique je doive regretter la vie, je meurs en quelque ſorte ſatisfait, puiſque j'ai la conſolation de mourir entre les bras des deux perſonnes que j'aime le plus ; mon cher ami, je te recommande cette infortunée ; je te conjure de ne jamais l'abandonner, & d'avoir pour elle l'amitié que tu as eue pour moi. Je me flatte que tu la reſpecteras, & que tu la traiteras avec tous les égards poſſibles. Dans la perſuaſion où je ſuis que tu te conformeras à mes intentions, je te laiſſe tous mes biens. Oui, mon ami, je me flatte que tu ne délaiſſeras point cette ai-

mable perſonne : c'eſt la plus grande marque de reconnoiſſance que tu puiſſes donner à ton ami, pour les tendres ſentimens qu'il n'a ceſſé de te témoigner durant ſa vie, & qu'il emporte dans le tombeau. Et toi, ma chère & tendre amie, ne m'oublie point après ma mort. Sois ſage, je t'en conjure. Fais que je puiſſe me vanter, dans l'autre monde, d'avoir été aimé, dans celui-ci, de la plus belle femme qui ſoit ſortie des mains de la Nature. Mes chers amis, ſi vous me promettez l'un & l'autre de m'accordor ce que je vous demande par ce qu'il y a de plus ſaint, je meurs tout conſolé.

Pendant ce diſcours, que les ſoupirs & la voix foible du mourant rendoient plus pathétique, le Marchand Cyprien & la belle *Alaciel* fondoient en larmes. Ils le conſolèrent, en le flattant de ſa guériſon, & en lui promettant, s'ils avoient le malheur de le perdre, de faire ce qu'il deſiroit de leur amitié. Le mal étoit ſans

remède ; *Antioche* mourut bientôt après, & on lui fit de pompeuſes funérailles.

Le Marchand ayant terminé les affaires qui l'avoient appelé à Rhodes, & deſirant de revoir ſa Patrie, dont il étoit abſent depuis long-temps, ſe diſpoſa de retourner en Chypre. Il demanda à la Sarraſine, ſi elle étoit dans l'intention de l'y ſuivre. Très-volontiers, lui répondit-elle, pourvu que vous me promettiez de me traiter comme votre ſœur ; vous le devez à la mémoire de votre ami. Le Cyprien lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit. Afin même de vous mieux garantir de toute inſulte, ajouta-t-il, je vous ferai paſſer pour ma femme. S'étant embarqués ſur une caraque de Catalans, on leur donna une petite chambre ſur la proue. Ils avoient demandé d'être logés dans la même pièce, afin de ne pas démentir, par leur manière de vivre, ce qu'ils avoient avancé. Pour mieux éloigner les ſoupçons, ils couchèrent

dans le même lit, tout petit qu'il étoit. Le Diable les attendoit-là, pour les amener à ce qu'ils n'avoient point prévu, lors de leur départ. Encouragés par l'obſcurité, par l'occaſion qui ne pouvoit être plus commode, & excités par la chaleur du voiſinage, qui, comme on ſait, communique des forces plus que ſuffiſantes pour exciter les deſirs, ils oublièrent inſenſiblement les promeſſes qu'ils avoient faites l'un & l'autre au jaloux *Antioche*. Ce ne fut d'abord que de légères agaceries. On en vint aux careſſes, & des careſſes à ce que vous devinez aiſément. Arrivés à Baffe (*a*), qui étoit la Patrie du Marchand, ils ſe démarièrent, pour la forme ſeulement; car ils ne paſſoient pas de jour ſans uſer des priviléges attachés au mariage.

(*a*) Bourg de l'Iſle de Chypre, au bord de la mer. C'eſt, ſelon quelques-uns, le lieu où fut l'ancienne Paphos.

Nouvelle aventure. Pendant l'abſence du Marchand, qui étoit allé, pour des affaires, en Arménie, arrive à Baſſe un vieux Gentilhomme, peu favoriſé de la fortune, ayant dépenſé preſque tout ſon bien au ſervice du Roi de Chypre, mais homme plein de ſageſſe & de jugement. Un jour paſſant devant la maiſon où logeoit *Alaciel*, il l'apperçut à la fenêtre. Frappé de l'éclat de ſa beauté, il s'arrêta un moment pour la conſidérer. Il ſe reſſouvint de l'avoir vue quelque part, ſans ſavoir préciſément l'endroit. *Alaciel*, qui, dans ce moment même, faiſoit des réflexions ſur les bizarreries de ſa deſtinée, ignorant qu'elle touchoit au terme de ſes malheurs, revint de ſa rêverie en voyant cet homme s'arrêter; & fixant à ſon tour ſes regards ſur lui, elle ſe rappela auſſi-tôt de l'avoir vu autrefois à la Cour de ſon père, dans un état fort brillant. L'eſpérance de revoir ſes parens ou ſon fiancé, ſe fait auſſi-tôt ſentir à ſon

cœur.

cœur. Elle appelle le Gentilhomme avec d'autant plus de liberté, que l'Hôte étoit abſent. *Antigone*, c'étoit le nom de l'étranger, monte au premier ſigne, & quand il fut entré : N'êtes-vous pas, lui dit-elle la honte peinte ſur ſon front, n'êtes-vous pas *Antigone* de *Famagoſte ?* Oui, Madame, c'eſt lui-même que vous voyez. Il me ſemble, continua-t-il, que je vous connois auſſi ; mais je ne puis me rappeler préciſément l'endroit où je vous ai vue. Y auroit-il de l'indiſcrétion, à moi, de vous demander qui vous êtes ? Se jeter à ſon col & verſer un torrent de larmes, fut la réponſe de la Dame. Elle demanda enſuite à *Antigone*, un peu ſurpris de cette façon d'agir, s'il ne l'avoit jamais vue à Alexandrie. Il la regarde attentivement, & la reconnoît alors pour *Alaciel*, fille du Soudan, qu'on croyoit enſevelie depuis longtemps au fond de la mer. Il voulut ſe mettre en devoir de lui rendre les honneurs dûs à ſon rang ; mais la

Princeſſe ne le ſouffrit point, & le fit aſſeoir auprès d'elle. *Antigone* lui obéit, & lui demanda reſpectueuſement, par quelle aventure elle ſe trouvoit-là, puiſqu'il paſſoit pour certain, dans toute l'Egypte, qu'elle avoit péri depuis pluſieurs années dans les flots. Il ſeroit à ſouhaiter pour moi, s'écria-t-elle, que cela fût arrivé ! je n'aurois pas été ſi bizarrement & ſi conſtamment balottée par la fortune. Ah ! ſi mon père eſt jamais inſtruit de la vie que j'ai menée, je ſuis perſuadée qu'il regrettera lui-même, ſi l'honneur de ſa fille lui eſt cher, que je n'aye point péri dans ce funeſte naufrage. Après ces mots, grands ſoupirs & larmes de recommencer. Ne vous affligez point, Madame, lui dit *Antigone*, ne vous affligez point avant le temps. Racontez-moi, s'il vous plaît, les évènemens qui vous ſont arrivés, & peut-être qu'avec l'aide de Dieu, nous trouverons un remède à tout. — Je vous regarde comme mon père, mon

cher *Antigone ;* d'après cette idée, j'aurai pour vous les mêmes ſentimens d'amour, de confiance & de reſpect que j'aurois pour lui, s'il étoit ici, & je ne vous cacherai rien. J'ai toujours eu pour vous beaucoup d'eſtime, & je vous avoue que je ne ſaurois vous exprimer la joie de vous avoir reconnu la première. Vous allez lire dans mon cœur, & connoître ce que, dans mes plus grands malheurs, j'ai pris ſoin de cacher à tout le monde. Si, après avoir entendu le récit fidèle de tout ce qui m'eſt arrivé, vous jugez à propos de me rendre à mon premier état, je vous prie de le faire ; mais ſi vous jugez que la choſe ne ſoit pas faiſable, je vous conjure de ne dire à qui que ce ſoit au monde, que vous m'ayez vue, ou que vous ayez entendu parler de moi.

Après ce préambule, elle lui fit le détail de toutes ſes aventures, depuis ſon naufrage ſur les côtes de Majorque, juſqu'au moment où elle lui par-

loit ; & ſon récit fut pluſieurs fois interrompu par ſes ſoupirs & par ſes larmes. *Antigone*, touché de pitié, mêla ſes pleurs aux ſiens, & après quelques momens de réflexion, il lui dit : Puiſqu'on n'a jamais ſu, dans vos malheurs, qui vous étiez, & qu'on ignore encore ſi vous vivez, je vous promets, Madame, de vous rendre au Roi votre père, plus aimée que jamais : je ne doute nullement qu'il n'ait beaucoup de plaiſir de vous revoir, & qu'il ne vous envoye enſuite au Roi de *Garbe*, votre fiancé, à qui vous n'en ſerez que plus chère. *Alaciel* demanda comment cela ſe pourroit. *Antigone* lui expliqua, par ordre, ce qu'ils avoient à faire. Auſſi-tôt, ſans perdre un ſeul moment, il retourne à Famagoſte (*a*), & va trou-

(*a*) Ville de l'Iſle de Chypre, connue aujourd'hui ſous le nom de Mayoſa. On ſait qu'elle appartient aux Turcs, qui la prirent aux Vénitiens en 1571. Il y a une Moſquée preſque auſſi belle que Sainte-Sophie de Conſtantinople.

ver le Roi. Sire, lui dit-il, vous pouvez, si tel est votre plaisir, faire, sans qu'il vous en coûte presque rien, une chose glorieuse pour vous, & qui deviendra très-avantageuse pour moi, qui ai perdu ma fortune à votre service. Par quel moyen, dit le Roi? La fille du Soudan d'Alexandrie, répondit *Antigone*, cette fille si célèbre par sa beauté, & qui passoit pour avoir péri dans un naufrage, est arrivée au port de Baffe. Pour conserver sa vertu, elle a long-temps souffert la misère, & se trouve encore aujourd'hui dans la plus grande indigence : elle desire de retourner chez son père, & s'il vous plaisoit de la lui envoyer, je suis persuadé que le Soudan n'oublieroit jamais un tel service.

Le Roi de Chypre, naturellement bon & généreux, lui répondit favorablement. Il donna des ordres pour qu'on la fît venir à la Cour, où elle reçut du Roi & de la Reine tous les honneurs qu'elle pouvoit desirer. Elle satisfit à toutes les questions qui lui

furent faites sur ses aventures, selon les instructions qu'*Antigone* lui avoit données. Quelques jours après elle fut envoyée au Soudan, avec une suite nombreuse d'hommes & de femmes, sous le commandement d'*Antigone*. Il seroit difficile de peindre le plaisir & la joie que le Soudan éprouva à la vue d'une fille, qu'il croyoit pour jamais perdue. Il fit l'accueil le plus gracieux à *Antigone* & aux gens de sa suite.

Après que la Princesse eut pris quelques jours de repos, le Soudan voulut savoir d'elle-même par quels moyens elle avoit échappé du naufrage, & pour quelles raisons elle avoit passé tant de temps sans lui donner de ses nouvelles. *Alaciel*, qui savoit parfaitement par cœur la leçon que lui avoit faite le sage *Antigone*, parla en ces termes :

Vous saurez, mon cher père, que vingt jours ou environ après mon départ d'Alexandrie, le vaisseau agité & entr'ouvert par la plus horrible tempête, fut jeté, pendant la nuit, sur

certaines côtes du Ponant, voiſines d'un lieu nommé Aigues-mortes (*a*). Je n'ai jamais ſu ce que devinrent les gens de ma ſuite : je me ſouviens ſeulement que lorſque le jour eut paru, & que je fus revenue de l'évanouiſſement que m'avoit cauſé l'approche de la mort, le vaiſſeau étoit partagé en deux, & attaché à un banc de ſable. Des payſans qui le virent, accoururent ſur l'heure de midi, pour en piller les débris. Ils furent ſuivis de tous les gens de la contrée ; ils me trouvèrent dans un coin ſur des planches, avec deux de mes femmes exténuées, comme moi, de frayeur & de foibleſſe. On me fit d'abord deſcendre avec elles au rivage. Des jeunes gens s'emparèrent de ces pauvres filles, & les emmenèrent, celle-ci d'un côté, celle-là de l'autre. Je n'ai

(*a*) Ville de Languedoc, qui étoit alors un port de mer. Ce fut de ce port que Saint-Louis partit pour l'Afrique.

jamais ſu non plus ce qu'elles ſont devenues. Deux de ces jeunes gens, qui étoient du nombre de ceux qui m'avoient conduite ſur le rivage, voulurent auſſi m'emmener avec eux, malgré la défenſe que je faiſois & les larmes que je répandois. Ils me tiroient tantôt par le bras, & tantôt par les cheveux, ſelon mon plus ou moins de réſiſtance, & me conduiſoient ainſi vers une forêt. Comme nous étions ſur le point d'y arriver, je vis venir quatre Cavaliers. Mes raviſſeurs ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils me lâchèrent, & s'enfuirent à toutes jambes. Les Cavaliers, qui me parurent des perſonnes de conſidération & d'autorité, accoururent vers moi. Ils m'interrogèrent; je répondis; mais ils ne purent m'entendre, & je ne les entendois pas. Après avoir parlé quelque temps entr'eux, & m'avoir fait pluſieurs ſignes auxquels je répondis du mieux que je pus, ils me firent monter ſur un de leurs chevaux, & me menèrent

dans un Monaſtère de femmes, qu'on appelle Religieuſes, dont toute l'occupation eſt de prier Dieu, ſelon la loi du pays. Je fus très-bien reçue de toutes ces Dames, avec leſquelles j'ai dévotement ſervi une de leurs Idoles favorites. On l'appelle Saint-Croiſſant, pour lequel Saint les femmes de ce pays-là ont une très-grande dévotion. Quelques temps après, lorſque j'eus un peu appris leur langue, elles me demandèrent qui j'étois, & quelle étoit ma patrie. Dans la crainte d'être chaſſée de leur maiſon, où les hommes n'entroient jamais, je n'eus garde de leur dire que j'avois une Religion ennemie de la leur; c'eſt pourquoi je leur répondis que j'étois fille d'un Gentilhomme de Chypre, qui m'avoit envoyée à mon futur époux en Candie, où j'avois fait naufrage ſur le point d'arriver. Quand la Maîtreſſe de toutes ces femmes, qu'on appeloit Madame l'Abbeſſe, m'eut demandé ſi je ſerois bien aiſe de retourner en Chypre, je répondis

que je ne desirois autre chose. Elle me promit de m'y envoyer ; mais comme elle ne vouloit point exposer mon honneur, dont elle paroissoit très-jalouse, elle n'osa jamais me confier à aucune personne de Chypre, de peur que je ne tombasse en mauvaises mains. Je serois encore dans le Monastère, si deux Gentilshommes de France, qui devoient accompagner leurs femmes à Jérusalem, où elles alloient visiter le sépulcre, où l'on croit que leur Dieu fut enseveli, après que les Juifs l'eurent mis à mort, ne se fussent offert de me conduire. L'un d'eux étoit parent de l'Abbesse. Elle me recommanda à ces François & à leurs femmes, & les pria de me rendre à mon père, en Chypre. Je ne saurois vous exprimer les égards que ces Gentilshommes & ces Dames eurent pour moi durant le voyage. Il n'est point de politesse que je n'en aye reçu. Nous abordâmes à Baffe après une navigation des plus heureuses.

J'étois fort embarraſſée, ne connoiſſant perſonne dans cet endroit, que j'avois indiqué comme le lieu de ma naiſſance. Je ne ſavois que dire à mes conducteurs, qui vouloient me préſenter eux-mêmes à mon père, ainſi qu'ils l'avoient promis à l'Abbeſſe du Monaſtère. Par bonheur que, dans le moment que nous deſcendions à terre, Dieu, qui eut ſans doute pitié de mon embarras, conduiſit *Antigone* au rivage. Je le reconnus & l'appelai auſſi-tôt en notre langue, pour n'être point entendue des Gentilshommes, & le priai de me faire paſſer pour ſa fille. Il me comprit à merveille, & après m'avoir bien embraſſée, il fit mille remercîmens à mes généreux conducteurs, qu'il traita enſuite ſelon ſes petites facultés. Trois ou quatre jours après, *Antigone* me mena de Baffe à la Cour du Roi de Chypre, qui, comme vous l'avez vu, m'a envoyée vers vous, avec des honneurs qui méritent votre reconnoiſſance & toute la mienne. Si j'ai omis

quelque circonſtance dans ce récit, *Antigone*, qui m'a entendu raconter pluſieurs fois l'hiſtoire de mes malheurs, ſe fera un plaiſir d'y ſuppléer.

Le ſage & prudent *Antigone* ſe tournant alors vers le Soudan : Monſeigneur, lui dit-il, ce que la Princeſſe vient de dire, s'accorde parfaitement avec ce qu'elle m'a pluſieurs fois raconté, & avec ce que m'ont dit également les Gentilshommes & les Dames qui l'ont amenée en Chypre ; mais elle a oublié une circonſtance, ou plutôt ſa modeſtie la lui fait paſſer ſous ſilence ; c'eſt l'éloge que ces Chrétiens m'ont fait de la conduite irréprochable qu'elle a menée dans le Monaſtère, de ſes ſentimens nobles dignes du ſang illuſtre qui lui a donné le jour, & ſur-tout de ſes bonnes mœurs. Elle n'a pas jugé non plus à propos de vous dire les vifs regrets qu'ils ont témoignés, & les larmes qu'ils ont répandues en lui faiſant leurs adieux. S'il falloit, en un mot, vous répéter tous les éloges qu'ils

qu'ils ont donnés à ſes vertus, un jour entier ne ſuffiroit pas. Auſſi pouvez-vous vous vanter, Monſeigneur, d'après ce qu'ils m'ont dit, & d'après tout ce que j'ai vu par moi-même, d'avoir la fille la plus belle, la plus honnête, la plus ſage que puiſſe avoir un Monarque.

Le Soudan entendit tout ce récit avec la plus grande ſatisfaction, & demanda pluſieurs fois à Dieu la grace de pouvoir un jour reconnoître les divers ſervices qu'on avoit rendus à ſa fille.

Quelques jours après il combla *Antigone* de préſens, & lui permit de retourner en Chypre. Il le chargea de témoigner ſa reconnoiſſance au Roi, & lui remit pluſieurs lettres, où il le remercioit lui-même, en attendant de pouvoir lui envoyer des Ambaſſadeurs, & des préſens dignes de la marque d'amitié qu'il en avoit reçue.

Deſirant enſuite d'achever ce qui étoit commencé, c'eſt-à-dire, le ma-

riage de ſa fille avec le Roi de Garbe, il fit ſavoir à ce Prince tout ce qui s'étoit paſſé, lui marquant que s'il perſiſtoit dans ſes ſentimens, il envoyât prendre ſa Fiancée. Ce Monarque fut enchanté d'apprendre qu'*Alaciel* vivoit encore. Il l'envoya querir, & la reçut avec une joie inexprimable. Cette Princeſſe, qui avoit eu ſucceſſivement huit amans, & qui avoit couché plus de mille fois avec eux, entra dans le lit du Monarque comme pucelle, fit accroire à ſon époux qu'elle l'étoit véritablement, & vécut avec lui dans une longue & parfaite union. Auſſi, dit-on communément, que bouche baiſée ne perd ni ſon coloris, ni ſa fraîcheur, & qu'elle ſe renouvelle comme la lune.

NOUVELLE VIII.

L'Innocence reconnue.

DURANT le récit des aventures multipliées de la belle Fiancée, les DAMES s'épuiſoient en ſoupirs. Mais quelle étoit la cauſe de ces ſoupirs profonds & continuels ? N'étoit-ce pas, du moins chez quelques-unes, le deſir d'avoir de pareilles aventures, plutôt qu'un ſentiment de compaſſion pour la Princeſſe infortunée ! C'eſt-là un ſecret que nous ne chercherons pas à pénétrer.

Après qu'on eut beaucoup ri des dernières paroles de *Pamphile*,

la REINE ſe tournant vers Madame *Eliſe*, lui ordonna de conter ſa Nouvelle. Elle obéit ſur-le-champ, & prenant un ſourire gracieux, elle commença par ce préambule :

N'eſt-il pas vrai que cette campagne, où nous nous promenons avec tant de plaiſir, eſt auſſi vaſte, qu'agréable ? N'eſt-il pas vrai qu'il nous faudroit beaucoup de temps pour pouvoir la parcourir en entier ? Tel eſt le champ que nous offre la fortune, quand nous voulons conſidérer les divers évènemens qu'elle produit. Ces évènemens ſont auſſi nombreux que variés. Celui que je vais vous raconter n'eſt pas un des moins agréables, ni des moins intéreſſans.

L'EMPIRE Romain étant passé des François aux Allemands, ces deux Nations se déclarèrent une haine implacable, & par conséquent une guerre continuelle. Le Roi de France ne se borna point à défendre ses Etats; il voulut encore tenter d'en reculer les bornes. Il rassembla pour cet effet, toutes les forces de son Royaume, &, suivi de son fils, il marcha à la tête d'une armée formidable contre l'ennemi. Avant d'aller à cette expédition, il crut qu'il convenoit de pourvoir au Gouvernement de son Royaume pendant son absence, afin d'éviter le trouble & les séditions. Il jeta les yeux sur *Gautier*, Comte d'Angers, son Vassal, homme d'un jugement profond & d'une sagesse consommée. Ce Seigneur avoit de plus de grands talens pour la guerre; mais soit que le Roi comptât plus sur sa fidélité que sur celle d'un autre;

ſoit qu'il le crût plus diſpoſé à goûter les douceurs de la paix, qu'à ſupporter les fatigues de la guerre, il lui confia l'adminiſtration des affaires, & le laiſſa à Paris avec le titre de Lieutenant-Général du Royaume.

Le Comte commença à remplir, avec beaucoup de prudence, les pénibles fonctions dont il s'étoit chargé. Quoiqu'il eût plein pouvoir, & qu'il ne fut nullement obligé de conſulter perſonne, il ne laiſſoit pas, dans les affaires tant ſoit peu importantes, de prendre l'avis de la Reine & de ſa belle-fille. Ces deux Princeſſes avoient été confiées à ſa garde & à ſes ſoins. Il ſe faiſoit néanmoins un devoir de les traiter comme ſes ſupérieurs, ſans jamais ſe prévaloir de l'eſpèce d'autorité qu'il avoit ſur elles. Il étoit âgé de quarante ans, bien fait de ſa perſonne, & avoit la plus heureuſe & la plus agréable phyſionomie du monde. Sa taille étoit haute, régulière, ſa marche noble & aiſée; de plus, l'homme de ſon ſiècle le plus plein de graces,

& celui qui mettoit le plus de goût & d'élégance dans ſa parure.

Peu de temps après avoir été élevé à la dignité de Gouverneur du Royaume, il eut le malheur de perdre ſa femme, qui lui laiſſa un fils & une fille, tous deux en bas âge.

Les affaires du Gouvernement le mettoient dans le cas de voir fréquemment la Reine & ſa belle-fille. Celle-ci prenoit plaiſir à s'entretenir avec lui, & le recevoit toujours avec beaucoup d'égards. A force de le pratiquer, elle ſe ſentit une tendre inclination pour lui. Plus elle étoit à portée d'admirer ſes agrémens & ſes vertus, & plus ſon inclination ſe fortifioit. Enfin elle en devint tout-à-fait amoureuſe, ſans pouvoir réſiſter à ſon penchant. Sa jeuneſſe, ſa fraîcheur, ſon rang, & d'autres conſidérations jointes au veuvage du Comte, lui perſuadoient qu'elle pourroit parvenir aiſément à s'en faire aimer. La honte de ſe déclarer étoit le ſeul obſtacle qui l'arrêtoit; mais elle ſe fit

bientôt une loi de la ſurmonter, & n'écouta plus la voix de la pudeur.

Un jour ſe trouvant ſeule, elle l'envoya chercher, comme ſi elle eût eu des affaires à lui communiquer. Le Comte, bien éloigné de ſoupçonner les intentions de la Princeſſe, quitte tout & ſe rend à ſes ordres. La Princeſſe le fait aſſeoir ſur ſon lit de repos, & ſe met à côté de lui. Le Comte lui demande pourquoi elle l'a fait appeler. La Princeſſe ne répond rien. Il répète la même queſtion : la Dame, rouge d'amour & de honte, les yeux mouillés de larmes, tremblante, ne lui répond que par des ſoupirs & des mots entrecoupés, auxquels le Comte ne comprend rien. Enfin, enhardie par ſa paſſion : Mon doux & tendre ami, lui dit-elle, vous avez trop de lumières & trop d'expérience, pour ne pas connoître juſqu'où va la fragilité des hommes & des femmes, & pour ignorer que l'un de ces deux ſexes eſt beaucoup plus foible que l'autre. Dans l'eſprit d'un juge équitable,

un péché eſt plus ou moins grand, ſelon la qualité des perſonnes qui le commettent. Qui oſeroit nier, par exemple, qu'une femme qui, pour gagner ſa vie, n'auroit d'autre reſſource que ſon travail, ne fût plus coupable de s'amuſer à faire l'amour, qu'une Dame riche, opulente, qui auroit tout à ſouhait ? Perſonne aſſûrément. C'eſt pourquoi je penſe que les commodités de la vie doivent, en grande partie, ſervir d'excuſe à la femme qui en jouit, lorſqu'elle ſe livre aux penchans de l'amour ; elle eſt ſur-tout excuſable, & même juſtifiée, ſi l'objet qu'elle aime eſt un homme ſage & vertueux. Ces raiſons & pluſieurs autres, entre leſquelles je compte ma grande jeuneſſe & l'éloignement de mon mari, m'ont rendue amoureuſe de vous, & portent avec elles ma juſtification. Il me ſied mal, ſans doute, de vous faire un ſemblable aveu, mais un amour auſſi violent que le mien ſe met au deſſus des bienſéances ; les perſonnes de mon

rang ſeroient martyres toute leur vie, ſi elles ſuivoient l'uſage ordinaire. Je ne crains pas de vous l'avouer, mon cher ami : dans les ennuis que me cauſe l'abſence de mon mari, ce petit Dieu qui a ſoumis & ſoumet encore tous les jours, non-ſeulement les femmes foibles ; mais les hommes les plus forts & les plus courageux, ce Dieu, dis-je, a bleſſé mon cœur d'un trait enflammé, & y a allumé la paſſion la plus tendre & la plus vive pour vous. Je ſais que ſi elle paroiſſoit à découvert, elle ſeroit condamnable, mais cachée ſous les voiles du Myſtère, elle ne peut avoir rien de criminel. Votre figure, vos agrémens, votre mérite, ſont plus que ſuffiſans pour l'excuſer. Non, quelque paſſionnée que je ſois, je ne me ſuis pas aveuglée ſur le choix que j'ai fait. Vous êtes, aux yeux de tous ceux qui vous connoiſſent, le plus aimable, le mieux fait & le plus ſage de tous les hommes de France. Songez donc que je ſuis depuis quelque temps ſans mari ;

ſongez que vous n'avez plus de femme ; ſongez à ce que l'amour que vous m'avez inſpiré me porte à faire dans ce moment, & vous ne me refuſerez pas le vôtre. Prenez pitié d'une jeune femme qui ſèche de langueur, & qu'il ne tient qu'à vous de rendre heureuſe.... Les larmes qu'elle répandit à ces mots l'empêchèrent de continuer. Elle voulut vainement reprendre la parole, l'excès de ſa paſſion avoit étouffé ſa voix tremblante ; & tout-à-fait décontenancée, elle n'eut que la force de pencher la tête ſur le ſein du Comte.

Ce brave Chevalier, ſurpris & humilié de l'étrange diſcours qu'il venoit d'entendre, s'écria alors en la repouſſant : A quoi penſez-vous donc, Madame, & pour qui me prenez-vous ? Mon honneur m'eſt trop précieux, & je ſais trop ce qu'il me dicte, pour ne pas blâmer un amour ſi extravagant. Je ſouffrirois mille morts plutôt que de faire un pareil outrage à mon Maître.

A cette réponſe inattendue, la Princeſſe, paſſant ſubitement de l'amour à la fureur : Ingrat, lui dit-elle, n'eſt-ce pas aſſez d'avoir le chagrin de faire les avances, ſans avoir la honte de me voir refuſée? Tu veux donc ma mort, barbare! Hé bien, puiſque tu ne crains pas de m'expoſer à mourir de rage & de déſeſpoir, tu en ſeras la victime : car, ou j'attirerai la mort ſur ta tête, ou tu périras dans un exil ignominieux. A ces mots elle s'arrache les cheveux, déchire ſes habits, & crie de toutes ſes forces : Au ſecours! au ſecours! le Comte d'Angers en veut à mon honneur!

Le Comte, conſidérant que l'élévation de ſa fortune lui avoit fait pluſieurs envieux, qui ſeroient ravis de profiter de cette calomnie pour le perdre, & craignant, malgré le bon témoignage de ſa conſcience, de ne pouvoir confondre l'impoſture de la Princeſſe, ſortit promptement du Palais, arrive à ſon Hôtel, &, ſans

faire

faire d'autres réflexions, prend ſes deux enfans & s'enfuit à Calais.

Aux cris de la Princeſſe étoient accourues pluſieurs perſonnes, qui, la voyant éplorée & fondant en larmes, ne doutèrent point de la vérité du récit qu'elle leur fit. Il leur vint alors dans l'eſprit, que le Comte n'avoit mis en uſage tout ce que la parure a de plus attrayant & la gaieté de plus aimable, qu'afin de ſéduire la Princeſſe & de parvenir à ſes fins. Il ne fut pas plutôt parti, qu'on alla chez lui pour l'arrêter; mais ne le trouvant pas, la populace s'aſſembla, entra dans ſon Hôtel, le pilla, ſaccagea tout, & démolit juſqu'aux fondemens.

Le Roi & ſon fils reçurent bientôt au camp cette nouvelle, accompagnée de toutes les circonſtances qui pouvoient rendre le Comte odieux. Ils furent tellement outré de cet attentat, qu'ils étendirent la punition du prétendu coupable ſur ſes enfans, en les condamnant, eux & leur poſ-

térité, à un banniſſement perpétuel, & l'on promit une grande récompenſe à ceux qui leur livreroient le père, mort ou vif.

Le vertueux *Gautier*, qui, tout innocent qu'il étoit, ſembloit, par ſa fuite, s'être déclaré criminel, arriva à Calais avec ſes deux enfans, ſans ſe faire connoître. Il paſſa tout de ſuite en Angleterre, & marcha, droit à Londres ſous l'habit de mendiant. La première leçon qu'il fit à ſes enfans, fut de leur recommander de ſouffrir patiemment la pauvreté où la fortune les avoit réduit, & de ne déclarer jamais à qui que ce fût, s'ils ne vouloient s'expoſer à perdre la vie, ni d'où ils étoient, ni qui étoit leur père.

Le garçon, appelé *Louis*, avoit environ neuf ans, & la fille, qui s'appeloit *Violente*, pouvoit en avoir ſept. L'un & l'autre ſaiſirent, autant que leur âge pouvoit le permettre, les inſtructions de leur père, & en profitèrent très-bien, comme on le verra

dans la ſuite. Il les fit changer de nom, pour les mieux déguiſer, donna celui de *Perrot* au garçon, & celui de *Jeannette* à la fille. Entrés dans la ville de Londres, ſous de mauvais haillons, ils vécurent fort petitement, & après avoir épuiſé le peu d'argent qu'ils avoient, ils ſe virent contraints de demander l'aumône. S'étant trouvés un matin à la porte d'une Egliſe, à l'heure qu'on en ſortoit, la femme d'un Secrétaire d'Etat, voyant le Comte & ſes enfans qui mendioient, lui demanda d'où il étoit, & ſi ces enfans lui appartenoient. *Gautier* répondit qu'il étoit de Picardie, & qu'une fâcheuſe affaire, arrivée à ſon fils aîné, l'avoit obligé de s'expatrier avec ſes deux autres enfans. La Dame, naturellement ſenſible & compatiſſante, regardant la petite fille, & la trouvant tout-à-fait gentille & fort à ſon gré : Bon homme, dit-elle au Comte, ſi tu veux me laiſſer prendre cette petite enfant, dont la phyſionomie me plaît beau-

coup, je m'en chargerai volontiers ; & ſi elle veut être ſage, je pourrai la bien établir dans la ſuite. Le père, charmé de la propoſition, répondit conformément aux deſirs de la Dame, & après avoir dit un tendre adieu à ſa fille, il la remit entre ſes mains, en la lui recommandant très-fort.

Le Comte ayant trouvé un bon aſyle à ſa fille, voulut aller chercher fortune ailleurs. Il traverſa l'Iſle, avec *Perrot*, en mendiant ſon pain, & arriva dans la Principauté de Galles, non ſans beaucoup de tems & de fatigue, n'étant pas accoutumé de voyager à pied.

Il y avoit dans cette Province un Maréchal du Roi d'Angleterre, qui en étoit Gouverneur, & qui faiſoit une groſſe dépenſe. Le Comte & ſon fils ſe trouvant dans la Ville où ce Seigneur faiſoit ſa réſidence, alloient ſouvent devant ſon hôtel, & entroient quelquefois dans la cour, pour demander l'aumône. Le fils du Gouverneur s'y amuſoit ſouvent,

avec d'autres enfans de qualité, à jouer & à poliſſonner. *Perrot* ſe mêla un jour avec eux, & ſe tira avec beaucoup plus d'adreſſe & de grace que les autres, de ces petits exercices ; il fut remarqué du Maréchal, qui, charmé des manières de cet enfant, demanda à qui il appartenoit. On lui dit que c'étoit le fils d'un pauvre homme, qui venoit ſouvent demander ſon pain à la porte. Il fait appeler le père, & lui propoſe de lui céder cet enfant, en lui promettant d'en prendre ſoin. Le Comte, qui ne deſiroit pas mieux, le lui accorda bien volontiers, quoique cette ſéparation coutât beaucoup à ſon cœur.

Après avoir ainſi placé ſon fils & ſa fille, il réſolut de quitter l'Angleterre, & paſſa du mieux qu'il put en Irlande. Arrivé à *Stanſordvint*, il ſe mit au ſervice d'un Gentilhomme du pays. Quoiqu'il n'y fût pas trop bien, il y demeura long-temps, en qualité de Page ou de Valet.

Cependant *Violente*, qui n'étoit plus connue que ſous le nom de *Jeannette*, étant devenue grande & belle, avoit ſu gagner l'affection & les bonnes graces de ſa bienfaitrice. Sa bonne conduite lui avoit également mérité l'eſtime & l'amitié du mari. Toutes les perſonnes de ſa maiſon, & généralement tous ceux qui la connoiſſoient, en faiſoient cas. On ne pouvoit la regarder ſans admiration, & on jugeoit à ſes manières & à ſon maintien, qu'elle étoit digne d'une grande fortune & d'un rang élevé. La Dame, qui n'avoit pu découvrir ſa véritable origine, mais qui la ſoupçonnoit honnête à un certain point, penſoit à la marier à quelque artiſan aiſé & de bonnes mœurs; mais Dieu, qui laiſſe rarement la vertu ſans récompenſe, & qui ne vouloit point lui faire ſupporter le crime d'un autre, avoit arrangé les choſes tout autrement, & ne permit point qu'elle fût mariée à des perſonnes d'un rang mé-

diocre & indigne de la nobleſſe de ſa naiſſance.

Le Secrétaire d'Etat & ſa femme n'avoient qu'un fils unique, qu'ils aimoient fort tendrement, & qui, à la vérité, méritoit leur tendreſſe, par les heureuſes qualités dont il étoit doué. Une figure aimable, une taille bien priſe & dégagée, un caractère plein de douceur, de la politeſſe & du courage, voilà ce qui le diſtinguoit avantageuſement des jeunes gens de ſon âge. Ce jeune homme, qui avoit ſix ans de plus que *Jeannette*, la trouvoit ſi gracieuſe, ſi honnête & ſi jolie, qu'il ne ſe laſſoit point d'avoir des attentions pour elle. Il ſe plaiſoit à ſa ſociété, & en devint inſenſiblement ſi amoureux, qu'il ne vouloit pas penſer à d'autre objet; mais la croyant d'une naiſſance obſcure, non-ſeulement il n'oſoit la demander pour femme à ſon père, mais il n'oſoit même pas s'ouvrir ſur les ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés, craignant qu'on ne lui re-

prochât cet amour comme indigne de lui. Il cachoit donc ſa paſſion avec ſoin, & cette contrainte la rendoit beaucoup plus vive. Conſumé de triſteſſe & de langueur, il tomba dangereuſement malade. Les Médecins ne pouvant connoître les ſymptômes ni la cauſe de ſon mal, déſeſpérèrent de ſa guériſon. Le père & la mère étoient inconſolables du triſte état de leur fils. Ils le conjuroient ſans ceſſe, les larmes aux yeux, de leur déclarer ce qui cauſoit ſa maladie. Le fils ne leur répondoit autre choſe ſinon qu'il ſe ſentoit accablé, & accompagnoit cette réponſe de profonds ſoupirs. *Jeannette*, qui, pour faire ſa cour au père & à la mère, en prenoit un ſoin particulier, entra un jour dans ſa chambre, dans le moment qu'un jeune, mais très-habile Médecin lui tâtoit le pouls. Le malade ne l'eut pas plutôt apperçue, que ſon cœur, vivement ému par ſa préſence, éprouva une agitation qui rendit les pul-

ſations du pouls beaucoup plus fortes. Quoiqu'il n'eût prôféré aucun mot, ni laiſſé paroître aucune émotion ſur ſon viſage, le Médecin ſentant auſſi-tôt ſon pouls qui redoubloit, & ſe doutant de quelque choſe, ne bougea point, pour voir combien dureroit ce battement précipité. Le pouls reprit ſon mouvement ordinaire, dès que *Jeannette* fut ſortie. L'habile Médecin crut alors avoir découvert en partie la cauſe du mal. Pour mieux s'aſſûrer du fait, ſous prétexte de demander quelque choſe, il fit rappeler *Jeannette*, tenant toujours le bras de ſon malade. *Jeannette* reparoit, & le pouls de reprendre auſſitôt le galop, qu'il ne quitta, que lorſqu'elle fut éloignée. Le Médecin ne doutant plus qu'il n'eût découvert la véritable cauſe du mal, va trouver le père & la mère, & les ayant pris en particulier: La guériſon de M. votre fils, leur dit-il, ne dépend point de mon art, elle eſt entre les mains de *Jeannette*; je l'ai reconnu à des

ſignes certains, quoique la Demoiſelle n'en ſache rien elle-même, autant du moins que j'en puis juger par les apparences. Voyez maintenant ce que vous avez à faire. Je dois ſeulement vous avertir que ſi la vie de votre fils vous eſt chère, il faut au plutôt apporter remède à ſon mal, ou je ne réponds pas de ſa guériſon ; car, pour peu que ſa langueur continue, toute la médecine ſera hors d'état de le ſauver.

Le père & la mère demeurèrent interdis à cette nouvelle. Ils furent cependant charmés d'apprendre que le mal de leur fils n'étoit pas ſans remède, eſpérant qu'il ne ſeroit peut-être pas néceſſaire de lui donner *Jeannette* pour épouſe. Ils allèrent le voir, dès que le Médecin fut ſorti. Mon fils, lui dit ſa mère en l'abordant, je n'aurois jamais cru que tu m'euſſes caché le ſecret de tes deſirs, ſur-tout quand ta vie en dépend. Tu devois & tu dois être aſſuré qu'il n'eſt rien au monde de faiſable, fût-ce quelque

choſe de peu décent, que je ne fiſſe pour toi Tu ne m'as pourtant pas ouvert ton cœur ; mais le Seigneur, touché de ton état, & ne voulant pas ta mort, n'a fait connoître la cauſe de ton mal, qui n'eſt autre choſe qu'un mal d'amour. Pourquoi as-tu craint de m'en faire l'aveu? Ne ſais-je pas, que c'eſt une foibleſſe commune & pardonnable aux jeunes gens de ton âge? Pouvois-tu croire que je t'en eſtimerois moins? Au contraire, je t'en aime d'avantage ; car ce beſoin de la nature me prouve que tu n'en as pas été diſgracié. Ne te cache donc plus, mon cher fils. Déclare-moi tous tes ſentimens, & compte ſur l'indulgence d'une mère qui t'aime de tout ſon cœur. Bannis cette mélancolie qui te conſume, & ne ſonge plus qu'à ta guériſon. Tu me trouveras diſpoſée à faire tout ce qui pourra t'être agréable, ſois-en perſuadé. Eloigne de ton eſprit toute crainte & toute timidité ; parle hardiment : Puis-je quelque choſe auprès de celle que tu

aimes? Je te permets de me regarder comme la plus cruelle des mères, ſi tu ne me vois employer mes ſoins pour te ſervir.

A ce diſcours, le fils éprouva d'abord quelque honte; mais encouragé par les invitations, les prévenances de ſa mère, & réfléchiſſant que perſonne ne pouvoit mieux lui faire obtenir ce qu'il deſiroit, il ſecoua bientôt ſa timidité, & lui parla en ces termes.

Ce qui m'a porté, Madame, à cacher mon amour, c'eſt de voir que la plupart des hommes ne veulent jamais, quand ils ont atteint l'âge mûr, ſe rappeler qu'ils ont été jeunes. Mais puiſque je vous trouve raiſonnable & de bonne compoſition ſur ce point, je conviendrai non-ſeulement de la vérité de votre obſervation, mais je vous ferai connoître l'objet dont je ſuis épris, ſi vous me promettez de me le faire obtenir. Ce n'eſt que par ce moyen que vous me rendrez la vie; je vous devrai de plus mon bonheur.

La

La mère qui comptoit un peu trop ſur la complaiſance de *Jeannette*, & qui ne penſoit pas que la vertu de cette fille ſeroit un obſtacle à ſon projet, lui répondit qu'il n'avoit qu'à lui nommer en aſſurance l'objet de ſon amour. Vous ſaurez donc, Madame, que c'eſt de votre *Jeannette* que je ſuis épris : je n'ai pu me défendre de l'aimer, en conſidérant ſa beauté & les rares qualités dont elle eſt pourvue. Comme j'ai déſeſpéré de la rendre ſenſible, & que j'ai imaginé que vous ne conſentiriez pas à me la donner pour femme, je n'ai jamais oſé confier mon amour à qui que ce ſoit, pas même à *Jeannette*, & c'eſt-là ce qui m'a réduit dans l'état où vous me voyez. Mais je vous en avertis, ſi ce que vous me promettez venoit à ne pas réuſſir, de manière ou d'autre, vous pouvez compter que je ne vivrai pas long-temps.

La mère voyant que le jeune homme avoit beſoin de conſolation, & que ce n'étoit pas le moment de lui faire

des repréſentations : Mon fils, lui dit-elle en ſouriant, ſi c'eſt-là l'unique cauſe de ton mal, tu peux être tranquille; ne ſonge qu'à te rétablir, & laiſſe-moi faire; tu auras lieu d'être content.

Le jeune homme, plein d'eſpérance, ne tarda pas à donner des marques ſenſibles de rétabliſſement. La mère, enchantée de lui voir reprendre ſon embonpoint, ſe diſpoſa d'exécuter ce qu'elle lui avoit promis. Elle ne ſavoit trop comment s'y prendre, tant elle avoit bonne opinion de la vertu de *Jeannette*; mais enfin elle ſe détermina à la ſonder, & lui demanda, par manière de plaiſanterie, ſi elle n'avoit point d'amoureux. *Jeannette* répondit en rougiſſant, qu'elle ne voyoit pas que cela fût néceſſaire, ajoutant qu'il ſieroit mal à une pauvre Demoiſelle, chaſſée de ſa Patrie, & ne ſubſiſtant que par le ſecours d'autrui, de ſonger à l'amour. Cependant, repliqua la Dame, je ne veux point qu'une fille auſſi aimable & auſſi jolie

ſoit ſans amant, & je me flatte que vous ſerez ſatisfaite de celui que je vous deſtine. Je ſens, Madame, repliqua *Jeannette*, qu'après avoir été tirée par vous de l'état de mendicité où mon père eſt peut-être encore réduit, & avoir été élevée chez vous comme votre propre fille, je ſens, dis-je, que je devrois me ſoumettre aveuglément à tout ce qui peut vous être agréable; mais vous me diſpenſerez de vous obéir en ceci, à moins que vous n'entendiez me faire épouſer celui que vous me deſtinez pour amoureux; dans ce cas, il pourra compter ſur toute ma tendreſſe. L'honneur, vous le ſavez, eſt le ſeul bien que j'aie reçu en héritage de mes parens; je dois & je veux le conſerver précieuſement & ſans tache, juſqu'à mon dernier ſoupir.

Cette réponſe n'étoit point conforme aux deſirs de la Dame, qui ne ſe propoſoit rien moins que de faire de cette fille la conquête de ſon fils. Elle ne laiſſa pas de l'approuver dans

le fond de ſon ame. L'intérêt qui l'animoit étoit pourtant trop fort pour qu'elle lâchât priſe. Elle inſiſta donc, en lui diſant, d'un ton de ſurpriſe : Comment *Jeannette!* ſi le Roi, qui eſt jeune & bien fait, étoit épris de votre beauté, & qu'il vous demandât quelque faveur, vous auriez le courage de la lui refuſer? Le Roi, repliqua *Jeannette* ſans héſiter, pourroit uſer de violence; mais j'oſe vous aſſûrer, que je ne conſentirois jamais à rien qui ne fût d'accord avec l'honnêteté.

La Dame admirant la vertu & la fermeté de cette aimable enfant, ne pouſſa pas plus loin ſes tentatives; mais voulant la mettre à l'épreuve, elle dit à ſon fils que, lorſqu'il ſeroit guéri, elle lui donneroit des facilités pour l'entretenir ſeule dans une chambre, & que dans ce tête-à-tête, il eſſayeroit de la rendre ſenſible, lui faiſant ſentir qu'il ne lui convenoit pas de l'en prier elle-même, puiſque ce ſeroit jouer évidemment le rôle d'entremetteuſe.

Le jeune homme, peu ſatisfait de cette propoſition, & voyant qu'on ne lui tenoit point parole, retomba dans ſon promier état. Sa mère le voyant empirer tous les jours, & craignant plus que jamais pour ſa vie, paſſa enfin ſur toutes les bienſéances, & s'ouvrit nettement à *Jeannette*; mais l'ayant trouvée inébranlable, & ayant fait part à ſon mari de l'inutilité de toutes ſes tentatives, ils ſe déterminèrent à la fin, l'un & l'autre, à la donner pour femme à leur fils. Ce ne fut pas ſans regret qu'ils prirent ce parti; mais ils aimèrent mieux voir leur enfant marié à une perſonne qui ne leur paroiſſoit pas faite pour lui, que de le voir mourir de douleur. *Jeannette* bénit Dieu de ne l'avoir point oubliée. Quelque brillant que fût pour elle un tel mariage, elle ne voulut cependant pas dévoiler ſa véritable origine, & ſe contenta toujours de prendre le nom de fille d'un Picard. Le malade recouvra dans peu de temps toutes ſes forces, ainſi que

ſa gaieté ; & quand le mariage fut fait, il s'eſtima l'homme du monde le plus heureux, & ſe donna du plaiſir en toute liberté.

Perrot, Domeſtique dans la maiſon du Gouverneur de la Principauté de Galles, étoit devenu grand, & avoit ſu, comme ſa ſœur, gagner les bonnes graces de ſon Maître ; ſon eſprit, ſa ſageſſe & ſa bonne mine le faiſoient rechercher. Perſonne ne manioit mieux que lui une lance, & n'étoit plus habile dans tous les exercices militaires de ce temps-là ; il faiſoit, en un mot, l'admiration de tout le monde. Les Gentilshommes l'appeloient *Perrot le Picard*, & ſous ce nom il étoit connu & renommé dans toute l'Iſle. Dieu, qui n'avoit point oublié la ſœur, n'abandonna pas le frère. Il le préſerva d'une maladie contagieuſe, qui ſe fit ſentir dans cette contrée, & qui enleva la moitié des habitans. Les trois quarts de ceux qu'elle avoit épargnés, s'étoient retirés dans les pays voiſins, en ſorte que la Principauté de Galles

ſembloit abandonnée, & ſe trouvoit preſque déſerte. Le Gouverneur, ſa femme, ſon fils, ſes neveux, ſes parens, avoient été les victimes de la contagion. Une fille du Gouverneur fut tout ce qui reſta de cette illuſtre famille. Cette Demoiſelle, devenue héritière des biens de toute ſa parenté, étoit en âge d'être mariée, lorſque la peſte eut ceſſé ſes ravages. *Perrot* ne l'avoit point quittée, & en avoit eu grand ſoin. La reconnoiſſance qu'elle en eut, jointe au mérite qu'elle lui connoiſſoit, lui inſpira du goût pour ce jeune homme, & elle crut ne pouvoir rien faire de mieux que de l'épouſer, ſuivant en cela le conſeil des perſonnes de confiance qui lui reſtoient. Elle lui apporta ainſi le riche héritage de ſes parens, & l'en fit Seigneur. Peu de temps après, le Roi d'Angleterre ayant appris la mort du Maréchal, & étant informé du rare mérite & de la valeur du fortuné Picard, lui donna toutes les places que ſon beau-père avoit occu-

pées. Tel fut l'heureux ſort des deux enfans du Comte d'*Angers*, qui, loin de ſoupçonner leur grande fortune, les regardoit alors comme des enfans perdus.

Dix-huit ans s'étoient écoulés depuis que ce père infortuné s'étoit enfui de Paris. Il avoit éprouvé bien des adverſités, lorſque, ſe voyant déjà vieux & las de ſouffrir, il eut le deſir de ſavoir quel avoit été le ſort de ſes enfans. Le travail & l'âge avoient totalement changé les traits de ſon viſage; cependant, comme l'exercice qu'il avoit fait depuis l'avoit rendu plus agile & plus robuſte, qu'il ne l'étoit dans ſa jeuneſſe paſſée dans le repos, il quitta l'Irlandois chez lequel il avoit toujours demeuré, & partit pour le pays de Galles, fort pauvre & mal vêtu. Il arriva dans la Ville où il avoit laiſſé *Perrot*. Il le trouva Gouverneur du pays, bien fait de ſa perſonne, & en bonne ſanté. Il en eut, comme on l'imagine aiſément, beaucoup de joie; mais il ju-

gea à propos de ne ſe faire connoître, qu'il n'eût ſu auparavant ce que *Jeannette* étoit devenue. Il continua donc ſa route, & ne s'arrêta point, qu'il ne fût arrivé à Londres. Il s'informe ſecrètement de la Dame à laquelle il l'avoit laiſſée, & apprend que *Jeannette* étoit mariée avec le fils de cette Dame, ce qui lui fit un plaiſir qu'on ne ſauroit exprimer. Ce fut alors que la proſpérité de ſes enfans le conſola de toutes ſes ſouffrances. Le deſir de voir ſa fille le faiſoit roder tous les jours autour de ſon hôtel. Un jour *Jacquet Lamyens*, mari de *Jeannette*, voyant ce bon vieillard, & touché de compaſſion pour ſon triſte état, donna ordre à un de ſes gens de le faire entrer & de lui donner à manger.

Jeannette avoit déjà pluſieurs enfans, dont le plus âgé touchoit à ſa huitième année. Ces petits enfans voyant manger le Comte, ſe mirent autour de lui, & lui firent mille careſſes, comme ſi la Nature leur eût fait ſen-

tir que ce bon homme étoit leur grand-père. Le Comte les reconnoiſſant pour ſes neveux, leur fit beaucoup d'amitié, & loua leur gentilleſſe, ce qui fit que ces enfans ne vouloient point le quitter, quoique leur Gouverneur les appelât. La mère vint elle-même, & les menaça de les battre, s'ils n'obéiſſoient à leur maître. Les enfans commençèrent à pleurer, en diſant qu'ils demeureroient auprès de ce bon vieillard, qui leur plaiſoit plus que leur Gouverneur. Ces paroles firent éclater de rire la Dame. L'infortuné Comte ne put s'empêcher d'en rire auſſi. Il s'étoit levé pour ſaluer *Jeannette*, non comme ſa fille, mais comme la Dame & la Maîtreſſe du logis. Il la regardoit avec un plaiſir extrême; mais il n'en fut point reconnu, parce qu'il étoit tout-à-fait changé, étant devenu vieux, maigre, noir & barbu. La mère voyant l'empreſſement de ſes enfans pour cet homme, dit à leur Gouverneur de les laiſſer encore quelque temps

avec lui, puiſqu'ils pleuroient de ce qu'on vouloit les en éloigner. A peine fut-elle ſortie, que ſon mari entra. Ayant appris du Gouverneur ce qui venoit de ſe paſſer, & faiſant peu de cas de la naiſſance de ſa femme, laiſſez-les, lui dit-il, d'un ton plein d'orgueil & de dépit, laiſſez-les dans les ſentimens que Dieu leur a donnés; ils tiennent du lieu d'où ils ſortent: ils ſont nés d'une mère de baſſe extraction, & ils aiment la baſſeſſe. Le Comte entendit ces paroles & en fut outré; mais comme il s'étoit accoutumé aux humiliations, il ne répondit rien, & ſe contenta de hauſſer les épaules. *Jacquet* n'étoit rien moins que charmé des careſſes que ſes enfans faiſoient à ce pauvre étranger; néanmoins il les aimoit tant, qu'il pouſſa la complaiſance juſqu'à offrir à ſon beau-père de lui donner quelque emploi dans ſa maiſon, s'il vouloit y reſter. Le beau-père répondit, qu'il en ſeroit très-aiſe; ajoutant qu'il ne ſavoit que panſer les chevaux, n'ayant

jamais fait autre choſe depuis une longue ſuite d'années. Il fut retenu à cette condition, qu'il remplit au mieux. Son grand plaiſir, quand il avoit fini ſa beſogne, étoit d'amuſer & de divertir ſes petits-fils, qui ſe faiſoient une fête de rire & de jouer avec lui.

Pendant que la fortune traitoit ainſi le Comte d'*Angers*, le Roi de France, après pluſieurs trèves faites avec les Allemands, termina ſa carrière. Son fils, le même dont la femme avoit cauſé l'exil du Comte, ſuccéda à ſa Couronne. La dernière trève expirée, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le nouveau Roi demanda du ſecours au Roi d'Angleterre, ſon parent, qui lui envoya un corps conſidérable de troupes, ſous le commandement de *Perrot* & de *Jacquet Lamyens*. Le Comte d'*Angers*, qui n'avoit jamais oſé ſe faire connoître depuis ſa proſcription, ne craignit pas de ſuivre ſon gendre, en qualité de Palefrenier. Il

demeura

demeura quelque temps au camp, ſans être reconnu de perſonne. Malgré la baſſeſſe de ſon emploi, comme il étoit fort expérimenté dans l'art de la guerre, il trouva moyen de ſe rendre utile, par les vues qu'il fit parvenir ou qu'il donna lui-même à ceux qui avoient le commandement de l'armée.

La nouvelle Reine ne jouit pas long-temps des honneurs du diadème. Elle tomba dangereuſement malade durant cette guerre, & mourut peu de jours après. Lorſqu'elle ſe ſentit près de ſa fin, touchée, de repentir, elle fit appeler l'Archevêque de Rouen, qui paſſoit pour un ſaint homme, & ſe confeſſa à lui dévotement. Elle lui déclara que le Comte d'*Angers* étoit innocent du crime dont elle l'avoit accuſé, & le pria de le faire ſavoir au Roi. Elle n'omit aucune circonſtance, & pour rendre l'aveu de ſon péché plus authentique, elle le fit en préſence de pluſieurs perſonnes de la première

qualité, & finit par les ſolliciter de ſe réunir au Prélat, pour prier le Roi de rappeler le Comte & ſes enfans, s'ils vivoient encore, & de les faire rentrer dans tous leurs biens.

Le Roi ne fut pas plutôt informé de la mort de la Reine & du détail de ſa confeſſion, que, vivement touché de l'injuſte diſgrace du Comte d'*Angers*, il ſe hâta de faire publier, à ſon de trompe, dans le camp & dans tout ſon Royaume, qu'il récompenſeroit richement quiconque pourroit lui donner des nouvelles de cet infortuné ou de quelqu'un de ſes enfans; qu'il reconnoiſſoit, par la confeſſion publique de la Reine, que ce Seigneur étoit parfaitement innocent du crime pour lequel il avoit été proſcrit; & qu'il entendoit le remettre dans ſon premier état, & même l'élever plus haut, pour le dédommager, lui & les ſiens, de leur injuſte flétriſſure.

A cette nouvelle, qui fit le plus grand bruit, le Comte d'*Angers* alla

trouver *Jacquet*, ſon maître, & le pria de ſe réunir avec *Perrot*, en leur diſant, qu'il vouloit leur montrer celui que le Roi de France cherchoit. A peine furent-ils tous trois réunis dans le même lieu, que le Comte d'*Angers*, dans ſon accoûtrement de Palefrenier, dit à *Perrot*, qui penſoit déjà lui-même à ſe faire connoître & à ſe préſenter au Roi : *Perrot*, ſais-tu bien que *Jacquet* que voilà, eſt le mari de ta ſœur, & qu'il l'a épouſée ſans aucune dot? Or comme il convient qu'il en reçoive une, j'entends & prétends que lui ſeul ait la récompenſe promiſe à la perſonne qui te fera connoître ; je veux auſſi qu'il obtienne celle qu'on deſtine à celui qui donnera des nouvelles de *Violente*, ta ſœur & ſa femme ; de même que celle qu'on ſe propoſe de donner à celui qui me préſentera, moi, qui ſuis le Comte d'*Angers*, ton père. *Perrot*, hors de lui-même, en écoutant ces paroles, regarde fixement celui qui les profère & le reconnoiſ-

ſant à travers le changement que ſes traits avoient éprouvé, il ſe jette à ſes genoux, les embraſſe & s'écrie en verſant des larmes d'attendriſſement : Ah ! mon père ! mon cher père ! que j'ai de joie de vous revoir ! *Jacquet* fut ſi ſurpris d'un tel évènement, qu'il ne ſavoit que penſer ni que dire. Le tableau des mauvais traitemens qu'il avoit fait éprouver au vieillard, pendant le temps qu'il avoit été à ſon ſervice, s'offrant auſſitôt à ſa mémoire, l'engage à ſe jeter à ſes pieds & à lui demander mille pardons. Le Comte le relève avec douceur & l'embraſſe cordialement. Après s'être mutuellement conté leurs aventures, le fils & le gendre voulurent faire habiller le Comte, mais il s'y refuſa conſtamment, déſirant d'être préſenté au Monarque ſous l'habit qu'il portoit. *Jacquet* alla trouver le Roi, & lui dit qu'il étoit en état de lui préſenter le Comte d'*Angers*, ſon fils & ſa fille, dans le cas qu'il voulût lui accorder les récompenſes

promiſes. Le Roi fit ſur-le-champ apporter trois préſens magnifiques & lui dit qu'ils ſeroient à lui, auſſi-tôt qu'il auroit tenu ſa promeſſe. *Jacquet* fait avancer ſon beau-père, avec ſon habit de Palefrenier : Sire, voilà le Comte, lui dit-il, & voilà ſon fils, en montrant *Perrot ;* ſa fille, qui eſt ma femme, n'eſt point ici, mais vous la verrez dans peu de jours.

A force de regarder le Comte d'*Angers*, le Roi le reconnut, malgré le changement que l'âge, les fatigues & les chagrins avoient opéré dans toute ſa perſonne. Il l'accueillit avec mille démonſtrations de joie & d'amitié, & commanda qu'on lui donnât promptement des habits & un équipage dignes de ſa naiſſance & de ſon rang. Il fit mille careſſes à *Perrot*, & témoigna à *Jacquet* toute ſa ſenſibilité pour le plaiſir qu'il venoit de lui faire. Il lui demanda par quel haſard ſon beau-père étoit ſon Palefrenier, & par quelle aventure il ſe trouvoit le mari de ſa fille. Après que *Jacquet*

eut satisfait la curiosité du Monarque, on lui remit la récompense promise. Prenez ces beaux & riches présens de mon Souverain, dit alors le Comte à son gendre, & ne manquez pas, je vous prie, d'apprendre à votre père, que vos enfans, mes neveux, ne sont pas nés dans la bassesse, du côté de leur mère.

Jacquet se hâta d'écrire en Angleterre. Il attira sa femme à Paris. *Perrot* y appela la sienne. Après un long séjour dans cette Ville, ils s'en retournèrent, avec l'agrément du Roi. Ce ne fut pas sans regret & sans répandre des pleurs qu'ils se séparèrent du Comte d'*Angers*, qui demeura en France, où après être rentré dans tous ses biens, & avoir été élevé aux plus hautes dignités, il vécut encore plusieurs années, estimé, chéri & honoré plus que jamais de tout le monde.

NOUVELLE IX.

L'Impoſteur confondu, ou *la Femme juſtifiée.*

MADAME *Eliſe* eut à peine achevé ſa Nouvelle, vraiment intéreſſante, que la REINE, dont la taille noble & régulière répondoit parfaitement à la beauté raviſſante du viſage, prit auſſi-tôt la parole, & dit d'un ſourire tout-à-fait gracieux : Il faut tenir la promeſſe qui a été faite à *Dionéo ;* puiſqu'il ne reſte plus que lui & moi à conter notre Nouvelle, je vais dire la mienne, afin de lui laiſſer le plaiſir de fermer la ſcène, ainſi qu'il l'a demandé.

Vous ſavez, MESDAMES, qu'il y a un Proverbe qui dit, qu'un trompeur eſt tôt ou tard puni de ſa tromperie. L'Hiſtoire que je vais raconter vient à l'appui de ce dictum populaire, dont il eſt plus facile de prouver la vérité par des exemples que par le raiſonnement. Je penſe que ce récit vous fera plaiſir, d'autant plus qu'il pourra vous précautionner contre les piéges de la tromperie.

DES affaires de commerce avoient appelé à Paris des Négocians d'Italie. Ils étoient logés dans la même auberge, & ſe faiſoient un plaiſir de manger enſemble. Un ſoir, ſur la fin du ſouper, étant plus gais qu'à l'ordinaire, ils ſe mirent à raconter des hiſtoires de galanterie. La converſation tomba inſenſiblement ſur leurs

propres femmes; car ils étoient tous mariés. Je ne sais ce que fait la mienne, dit l'un, mais je sais bien que lorsque je trouve l'occasion de goûter d'un mets étranger, j'en profite avec plaisir. J'en fais tout autant, répondit un autre, & il y a grande apparence que ma femme suit le même système; en tout cas, que je le croye ou non, il n'en sera ni plus ni moins. Un troisième tint à-peu-près le même langage, & chacun parut persuadé que sa femme mettoit le temps & l'absence du mari à profit. Un seul, nommé *Bernard Lomelin*, de Gênes, fut d'un sentiment contraire, du moins pour ce qui le regardoit, assûrant que, par la grace de Dieu, il avoit la femme la plus honnête & la plus accomplie de toute l'Italie. Il fait ensuite l'énumération de ses belles qualités, l'éloge de sa beauté, de sa jeunesse, de sa vivacité, de la finesse de sa taille, de son amour pour le travail, & de son adresse pour tout ouvrage de femme; ajoutant que le plus

habile Ecuyer tranchant ne pouvoit ſe flatter de ſervir à table avec plus d'aiſance, de grace & d'honnêteté. Il loua encore ſon habileté à manier un cheval, à élever un oiſeau; ſon talent pour la lecture, l'écriture, la tenue des livres de compte, & pour toutes les affaires de commerce. Après avoir ainſi loué ſes différentes qualités, il en vint à l'objet en queſtion, & ſoutint qu'il n'exiſtoit pas de femme plus chaſte & plus vertueuſe. Au moyen de quoi, il étoit très-perſuadé que quand il ſeroit abſent dix ans de ſuite, toute la vie même, elle ne ſongeroit jamais à lui faire d'infidélité.

Ces dernières paroles firent éclater de rire un jeune homme de la compagnie, nommé *Ambroiſe de Plaiſance*. Pour ſe moquer de *Bernard*, il lui demanda ſi l'Empereur lui avoit donné un privilége ſi ſingulier. Le Génois, un peu piqué, lui répondit que ce n'étoit point de l'Empereur qu'il tenoit cette grace, mais de Dieu

même, qui avoit un peu plus de puiſſance que l'Empereur. Je ne doute point, replique auſſi-tôt *Ambroiſe*, que vous ne ſoyez de très-bonne foi; mais vous me permettrez de vous dire, que ce n'eſt pas connoître la nature de la choſe dont il s'agit, que d'en parler comme vous faites. Si vous l'aviez examinée ſans prévention, vous penſeriez tout autrement. Ne vous figurez pas au reſte, malgré ce que nous avons pu dire de nos femmes, que nous ayons plus ſujet de nous en plaindre, que vous de la vôtre; mais nous n'en avons parlé de la ſorte, que d'après la connoiſſance que nous avons des perſonnes du ſexe en général. Mais raiſonnons un peu ſur cette matière. N'eſt-il pas vrai, & tout le monde ne connoit-il pas, que l'homme eſt l'animal le plus parfait qui ſoit ſorti des mains du Créateur? La femme ne tient donc que le ſecond rang: auſſi tout le monde s'accorde-t-il à dire que l'homme a plus de courage, de force

& de conſtance, & que la femme eſt timide & changeante. Je pourrois vous développer ici les raiſons & les cauſes de cette différence ; mais il eſt inutile d'entrer à préſent dans cette diſcuſſion qui nous meneroit trop loin. Concluons ſeulement que ſi l'homme, étant plus ferme, plus fort & plus conſtant, ne peut réſiſter, je ne dis pas à une femme qui le prévient & le provoque, mais même au ſeul deſir qui le porte vers celle qui lui plaît ; s'il ne peut s'empêcher de tenter tous les moyens poſſibles d'en jouir ; s'il ſuccombe enfin toutes les fois que l'occaſion ſe préſente : comment une femme, naturellement foible & fragile, pourra-t-elle ſe défendre des ſollicitations, des flatteries, des préſens, de tous les reſſorts, en un mot, que fera jouer un amoureux paſſionné ? Pouvez-vous penſer qu'elle réſiſte long-temps ? Vous avez beau en paroître perſuadé, j'ai peine à croire que vous ſoyez aſſez ſimple pour être de bonne foi ſur cet article.

cle. Quelque eſtimable que ſoit votre femme, elle eſt de chair & d'os, comme les autres, ſujette aux mêmes paſſions, aux mêmes deſirs, aux mêmes pourſuites. Or, comme l'expérience prouve tous les jours que les autres ſuccombent, il eſt très-poſſible & même très-vraiſemblable qu'elle ſuccombe auſſi, toute vertueuſe que je la ſuppoſe; mais quand cela ne ſeroit que poſſible, vous ne devriez pas le nier auſſi opiniâtrément que vous le faites.

Je ſuis Négociant & non Philoſophe, répondit *Bernard*; comme Négociant, je réponds que ce que vous dites peut arriver aux femmes qui n'ont point d'honneur; mais je ſoutiens que celles qui en ont, ſont plus fermes, plus conſtantes, plus inébranlables que les hommes, qui, comme vous ſavez, ſont continuellement occupés à tendre des piéges à leur vertu, & je ſuis intimément perſuadé que ma femme eſt du nombre de ces dernières. Si toutes les fois

que les femmes ont des complaiſances pour d'autres que pour leur mari, reprit *Ambroiſe*, il leur venoit une corne au front, je ne doute point que le nombre des infidelles ne fût très-petit; mais comme il n'y a point de ſigne qui diſtingue les ſages de celles qui ne le ſont pas, leur honneur ne court aucun danger. Il n'y a que la publicité du fait qui puiſſe le leur faire perdre. Par conſéquent, il n'eſt pas douteux que celles qui ſont aſſûrées du ſecret ne ſe livrent à leur penchant. Ce ſeroit ſottiſe de leur part, ſi elles réſiſtoient. D'où je conclus qu'il n'y a de prudes & de fidelles, que celles qui n'ont pas été ſollicitées, ou qui ont été refuſées, ſi elles ont fait elle-mêmes les avances. Quoique ce ſoit-là le ſentiment de tout le monde, je ne parlerois pas ſi poſitivement, ſi moi-même je n'en avois fait mille fois l'expérience. J'ajoute hardiment, que ſi je me trouvois auprès de votre femme, de cette femme ſi honnête,

ſi vertueuſe, il ne me faudroit pas beaucoup de temps pour la déterminer à faire avec moi ce que j'ai fait avec tant d'autres, qui ſe piquoient, comme elle, d'une grande honnêteté.

Cette conteſtation, repliqua *Bernard* tout en colère, nous meneroit trop loin. Ce ne ſeroit, de part & d'autre, qu'objections, que contradictions, & nous n'aurions jamais fini. Mais puiſque vous êtes ſi prévenu contre la vertu des femmes, & que vous penſez qu'aucune ne pourroit vous réſiſter, je gage, ma tête à couper, que tout votre talent échoue contre la mienne; & ſi vous perdez, vous en ſerez quitte pour mille ducats. Que ſerois-je de votre tête, répondit *Ambroiſe*, qui commençoit à s'échauffer, ſi je gagnois la gageure? Mais ſi vous voulez être bien convaincu que je n'avance rien que je ne puiſſe exécuter, gagez cinq mille ducats, qui doivent vous être moins précieux que votre tête, contre

mille des miens, & je ſuis votre homme. Quoique vous ne preſcriviez point de temps, je ne demande que trois mois, à dater de ce jour, pour rendre votre femme docile à mes deſirs. Si vous conſentez à ma propoſition, j'offre de vous apporter de ſi bonnes preuves du ſuccès de mon voyage, que vous en ſerez pleinement convaincu. Mais j'exige auſſi de vous, que vous ne viendrez pas à Gênes, & que vous n'écrirez point à votre *Lucrèce*, pour l'informer du pari. *Bernard* répondit qu'il ne demandoit pas mieux, & il accepta les conditions. Les autres Négocians, craignant que cette gageure n'eût des ſuites fâcheuſes, firent de vains efforts pour la rompre. Ils étoient l'un & l'autre ſi échauffés, qu'ils ne voulurent rien entendre, & qu'ils s'engagèrent par un écrit en forme.

Ambroiſe part le lendemain de Paris pour ſe rendre à Gênes. A peine eſt-il arrivé, qu'il s'informe de la demeure & de la conduite de la Da-

me. Apprenant par la voix du public qu'elle étoit encore plus prude, plus farouche, que ſon mari n'avoit dit, il crut avoir tenté une entrepriſe folle, dont il ne lui ſeroit pas poſſible de venir à bout. Toutefois, ayant lié connoiſſance avec une vieille femme, qui alloit voir ſouvent la Dame, & que celle-ci aimoit beaucoup, il réſolut de pouſſer plus loin l'aventure. Cette femme ne fut pas ſi facile qu'il l'avoit imagé. Il eut recours à l'argent, & parvint à la ſéduire. Tout ce qu'elle put faire pour le ſervice du galant, fut de l'introduire, par un ſtratagême, dans la chambre de la Virtuoſe. Il fut conclu qu'*Ambroiſe* feroit faire un coffre à ſa fantaiſie, qu'il s'enfermeroit dedans, & que la bonne femme, ſous prétexte de voyage, prieroit la femme de *Bernard* de le lui garder pour quelques jours, & de le placer, pour plus grande ſûreté, dans un coin de la chambre où elle couchoit. Ce qui fut dit, fut fait. Vers le milieu de

la nuit, lorſqu'*Ambroiſe* crut que la Dame dormoit d'un profond ſommeil, il ſortit du coffre, dont la ſerrure étoit de celles qui s'ouvrent par dedans & par dehors. Il trouva la chandelle allumée, car on n'étoit pas dans l'uſage de l'éteindre; elle lui ſert à examiner la forme de l'appartement, les tapiſſeries, les tableaux, les autres ornemens, & il grave l'idée de tous ces objets dans ſa mémoire. Il s'approche enſuite du lit : la Dame étoit couchée avec une petite fille. Les voyant toutes deux dormir profondément, il découvre la mère avec une grande précaution, & trouva que ſes charmes les plus cachés répondoient parfaitement à ceux de ſon viſage. Comme elle étoit nue (*a*) ainſi qu'un

(*a*) Dans les pays chauds, les hommes & les femmes étoient dans l'uſage autrefois de coucher nuds, l'hiver comme l'été. Cet uſage ſe ſoutient encore dans pluſieurs Villes d'Eſpagne & d'Italie.

ver, rien ne l'empêcha de la conſidérer à ſon aiſe, pour voir ſi elle n'avoit rien de particulier ſur ſon corps. A force d'en parcourir des yeux les diverſes parties, il remarqua ſous ſa mamelle gauche, une petite excroiſſance ou poireau, entouré de quelques poils, blonds comme de l'or. Après l'avoir bien examinée, il la recouvrit tout doucement, non ſans éprouver de vives émotions. Il fut même tenté, au péril de ſa vie, de ſe coucher auprès d'elle; mais comme il ſavoit qu'elle n'étoit pas de facile compoſition, il n'oſa rien riſquer. Il viſite de nouveau tous les coins de la chambre, & voyant une armoire ouverte, il en tire une bourſe, une ceinture, un anneau & une méchante robe, qu'il met dans ſon coffre, où il ſe renferme ſans faire le moindre bruit. Il y paſſa encore deux nuits, comme il s'y étoit attendu. Le troiſième jour étant venu, la bonne vieille ſe repréſenta pour demander ſon coſ-

fre, ainſi qu'on en étoit convenu, & le fit porter au lieu où elle l'avoit pris. *Ambroiſe* ſorti de cette étroite priſon, récompenſa la vieille, & reprit le chemin de Paris, avec les nippes qu'il avoit dérobées à la femme de *Bernard*, connue ſous le nom de Madame *Genèvre*. Il fut de retour bien auparavant l'expiration des trois mois, & trouva à l'auberge les mêmes Négocians qui avoient été témoin de ſa gageure. Il les aſſembla, & leur dit en préſence de *Bernard*, qu'il avoit gagné le pari, puiſqu'il avoit accompli ce à quoi il s'étoit engagé. Pour prouver qu'il n'en impoſoit point, il ſe mit à faire la deſcription de la chambre à coucher de la Dame, fit le détail des peintures dont elle étoit ornée, & montra les nippes & les bijoux qu'il avoit enlevés, diſant que la Dame lui en avoit fait préſent.

Bernard, un peu décontenancé, avoua que la chambre étoit faite comme il le diſoit. Il convint auſſi que

les bijoux avoient effectivement appartenu à ſa femme ; mais il vouloit d'autres preuves, diſant, pour ſes raiſons, qu'*Ambroiſe* avoit pu acheter ces bijoux de quelque domeſtique, qui lui auroit également donné les renſeignemens ſur la forme de la chambre, du lit & des autres meubles de ſa femme. Cela devroit ſuffire, répondit *Ambroiſe ;* mais puiſque vous voulez de plus fortes particularités, je vous ſatisferai ; Madame *Genèvre*, votre digne moitié, a, ſous le tetton gauche, un poireau aſſez gros, autour duquel il y a cinq ou ſix poils, parfaitement reſſemblans, par leur couleur, à de petits fils d'or.

Ces mots percèrent le cœur de *Bernard*. Il partit auſſi-tôt de France pour venir à Gênes, & s'arrêta dans une de ſes maiſons de campagne, qui n'en étoit qu'à dix lieues. Il écrivit de là à ſa femme, pour l'engager à venir le trouver, & lui envoya un Domeſtique de confiance, avec deux chevaux. Il commanda à ce Valet de

l'aſſaſſiner ſans pitié, dès qu'il ſe trouveroit avec elle dans certain lieu peu fréquenté, & de revenir au plus vîte, après l'avoir tuée.

Le Commiſſionnaire, arrivé à Gênes, remit la lettre à Madame *Genèvre*, qui, apprenant le retour de ſon mari, la reçut avec de grandes démonſtrations de joie. Elle pàrtit dès le lendemain pour aller le joindre, accompagnée du ſeul Domeſtique qui venoit la chercher. Ils arrivent, tout en cauſant, dans une vallée profonde & ſolitaire, bordée de hautes collines & couverte de bois. Ce lieu lui parut propre à l'exécution des ordres de ſon Maître. Il tire ſon épée, & ſaiſiſſant la Dame, par le bras : Mame, lui dit-íl, recommandez votre ame à Dieu, il vous faut mourir, ſans aller plus loin. Bon Dieu ! s'écria-t-elle toute épouvantée, que t'ai-je fait pour vouloir m'aſſaſſiner ? Suſpends ta cruauté pour un moment. Dis-moi, de grace, avant de me tuer, en quoi je t'ai offenſé, & ce

qui te porte à vouloir m'arracher la vie ? — Madame, vous ne m'avez point offenſé ; j'ignore même ſi vous avez offenſé votre mari ; mais il m'a commandé de vous tuer ſans miſéricorde, & m'a même menacé de me faire pendre, ſi je n'exécutois ſes ordres. Vous ſavez combien je dépends de lui, & l'impoſſibilité où je me trouve de pouvoir lui déſobéir. Dieu m'eſt témoin que j'agis à contre cœur, que je plains votre deſtinée ; mais enfin, il faut que je ſuive ſes ordres. Ah ! bon Dieu ! mon ami, dit Madame *Genèvre* en pleurant, je prends mon bon Ange & tous les Saints à témoin que je n'ai jamais rien fait à mon mari qui mérite un traitement ſi barbare. Je te demande la vie. Ne te rends pas coupable d'un homicide pour plaire à ton Maître. Je voudrois pouvoir te faire lire dans le fond de mon cœur ; tu en aurois pitié, le voyant innocent : mais ſans chercher à me juſtifier, daigne écouter ce que je vais te dire. Tu peux me ſauver & conten-

ter ton Maître : prends mes habits & donne-moi seulement une partie des tiens. Mon mari croira sans peine que tu m'as tuée. Je te jure, par cette vie que je te devrai, que je m'en irai si loin, que ni toi, ni lui, ni personne de ce pays n'entendra jamais parler de moi.

Le Valet avoit trop de répugnance à l'assassiner, pour ne pas se laisser fléchir. Il prit ses habits, lui donna une mauvaise veste & un chapeau, lui abandonna le peu d'argent qu'elle avoit sur elle, & la laissa dans cette vallée, en lui recommandant de s'éloigner le plus qu'elle pourroit. De retour chez son Maître, il lui dit qu'il avoit exécuté ses ordres, & qu'il avoit vu des loups qui commençoient déjà à prendre soin de la sépulture de sa femme.

Quelques jours après, *Bernard* se rendit à Gênes. La disparition de sa femme le fit soupçonner de s'en être défait, & ce soupçon le rendit l'horreur de tous les honnêtes gens.

L'infortunée Madame *Genèvre*, ayant

un

un peu calmé ſa douleur, par l'idée d'avoir échappé à la mort, ſe cacha le mieux qu'elle put juſqu'aux approches de la nuit ; puis, quand le jour eut achevé de diſparoître, elle gagna un petit village peu éloigné de cette même vallée qui avoit failli lui être ſi funeſte. Une bonne femme chez qui elle entra, touchée de ſon triſte état, s'empreſſa de la ſecourir. Elle lui donna une aiguille, du fil & des ciſeaux, pour rajuſter les guenilles qui la couvroient. Elle racourcit la veſte, l'accommoda à ſa taille, fit de ſa chemiſe des hauts de chauſſes à la matelote, & ſe coupa les cheveux, qu'elle avoit très-longs & très-beaux. Le lendemain, ainſi déguiſée en marin, elle prit ſon chemin du côté de la mer. Elle fit la rencontre d'un Gentilhomme Catalan, nommé Seigneur *Encarach*, maître d'un vaiſſeau qui étoit à la rade, proche de la ville d'Albe (*a*). Il avoit quitté ſon

(*a*) C'eſt de l'Albe Grecque dont il s'a-

bord, pour aller ſe rafraîchir à une fontaine peu éloignée du port. La Dame ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle courut à lui. Elle cauſa quelque temps avec ce Seigneur, le pria de la prendre à ſon ſervice, ce qu'il fit d'autant plus volontiers, qu'il fut charmé de ſon eſprit & de ſa figure. Il la mena dans ſon vaiſſeau, & lui fit donner de meilleurs habits. On devine aiſément qu'elle eut grand ſoin de lui cacher ſon ſexe & ſon nom. Elle ſe fit appeler *Sicuram* de *Final* (*a*). Le Capitaine fut ſi content de ſon ſervice & de ſon intelligence, qu'il ſe félicitoit de ce que le haſard lui avoit fait rencontrer un ſi bon Domeſtique.

Le vaiſſeau étoit chargé pour la

---

git, aujourd'hui Belgrade, dans la Servie proche du Danube, un peu au deſſous du confluent de la Save.

(*a*) Final eſt un petit endroit d'Italie, enclavé dans celui de Gênes, & ſitué au couchant de cette Ville.

ville d'Alexandrie (*a*), où il arriva à bon port en très-peu de temps. *Encarach*, qui avoit fait les frais de la cargaiſon, avoit apporté pluſieurs faucons paſſagers, dans l'intention d'en faire préſent au Soudan. Ce Monarque l'accueillit avec bonté, & l'invita pluſieurs fois à dîner à ſa table. L'air de *Sicuran*, & la manière avec laquelle il ſervoit ſon Maître pendant le repas, plurent ſi fort au Soudan, qu'il le demanda au Gentilhomme Catalan. Celui-ci n'oſa le lui refuſer, quelque attaché qu'il fût à ce bon ſerviteur. En peu de temps, *Sicuran* fut aimé du Soudan autant qu'il l'avoit été du Capitaine; il ne ſe paſſoit preſque pas de jour qu'il n'en reçût quelque bienfait.

(*a*) Ville d'Egypte, ſituée à l'une des embouchures occidentales du Nil. Les Soudans d'Egypte & de Syrie y faiſoient autrefois leur réſidence. Elle eſt voiſine de la mer Méditerranée, & fut, comme on ſait, bâtie par le Grand *Alexandre*.

Il y avoit tous les ans dans la ville d'Acre (*a*), qui étoit dépendante de ce Souverain, une eſpèce de foire, où un grand nombre de Négocians, Chrétiens & Sarraſins, ſe rendoient de tous les pays. Outre la garniſon & les Officiers de Juſtice qu'il y avoit dans cette Ville pour y maintenir l'ordre, le Prince avoit coutume d'y envoyer, durant la foire, un corps de troupes choiſies, commandées par un homme de confiance, & deſtinées à la garde des Marchands & des marchandiſes. Le temps de cette foire étant arrivé, *Sicuran*, qui ſavoit déjà la langue du pays, eut ordre d'y aller en qualité de Commandant. Il s'acquita, on ne peut mieux, de la

(*a*) Acre, Ville de Syrie ſur les confins de la Phénicie & de la Paleſtine, ſur un petit golphe de la Méditerranée, où elle a un bon port. Elle étoit fort célèbre du temps des Croiſades, & a été de tout temps fort commerçante, à cauſe de ſon heureuſe ſituation.

commiſſion. Son emploi le mit à portée de conférer ſouvent avec les Marchands, parmi leſquels il rencontra des Siciliens, des Piſans, des Génois, des Vénitiens. Comme ſon pays lui étoit toujours cher, il ſe plaiſoit ſur-tout à s'entretenir avec des Italiens. Se trouvant un jour dans une boutique de Marchands Vénitiens, il vit, parmi d'autres bijoux, une bourſe & une ceinture, qu'il reconnut pour lui avoir appartenu. Il en fut fort ſurpris; mais diſſimulant ſa ſurpriſe, il demanda à qui appartenoient ces bijoux, & ſi on vouloit les vendre? *Ambroiſe* de Plaiſance, qui étoit venu à cette foire avec beaucoup de marchandiſes ſur un vaiſſeau Vénitien, entendant le Commandant de la Garde, s'avança, & dit en riant: Ils ſont à moi, & je ne veux point les vendre; mais s'ils vous font plaiſir, je vous prie de les accepter en préſent. *Sicuran*, ayant remarqué qu'*Ambroiſe* ſourioit en lui parlant, craignit d'avoir fait quelque geſte trop ex-

preſſif. Il prit cependant un air aſsûré, pour lui dire en Italien : N'eſt-il pas vrai que vous riez de ce que tout homme de guerre que je ſuis, je m'attache à ces colifichets de femme? Non, Monſieur, répondit *Ambroiſe*; je ris de la manière dont j'en ai fait l'acquiſition. Seroit-ce une indiſcrétion de vous demander comment vous les avez acquis, reprit le Capitaine ? Monſieur, répondit *Ambroiſe*, ces bijoux & pluſieurs autres m'ont été donnés par une jolie femme de Gênes, connue ſous le nom de Madame *Genèvre*, une nuit que je couchai avec elle ; comme elle m'a prié de les garder pour l'amour d'elle, je ne crois pas devoir m'en défaire ; mais vous m'obligerez de les recevoir en don, pour peu qu'ils vous plaiſent. Je ne ſaurois les regarder ſans rire, parce qu'ils me rappellent la ſottiſe de ſon mari, qui fut aſſez fou pour parier cinq mille ducats contre mille, que je n'obtiendrois pas les faveurs de ſa femme, qu'elle ne

donnoit, disoit-il, qu'à lui seul. J'en vins pourtant à bout, comme vous pouvez le croire, & je gagnai le pari. Ce bon homme qui auroit dû se punir lui-même de sa sotte crédulité, plutôt que de blâmer sa femme d'avoir fait ce que font toutes les autres, la fit assassiner, m'a-t-on dit, dès qu'il fut à portée de se venger de son infidélité.

Sicuran n'eut point de peine à comprendre quel avoit été le sujet de la colère de son mari, & connut clairement qu'*Ambroise* étoit la seule cause de son malheur. Résolu de ne pas laisser ce crime impuni, il feignit de s'amuser beaucoup de cette aventure, se lia dès ce moment avec le Marchand, & sut si bien l'amadouer, qu'il lui persuada, quand la foire fut finie, de faire transporter tout ce qui lui restoit de marchandises à Alexandrie, lui promettant de lui en faire tirer grand parti. Pour mieux assûrer son coup & avoir le temps de bien prendre ses précautions, il l'engagea à se

fixer pour quelques années dans cette Ville, & lui procura des fonds & d'autres ſecours pour l'y déterminer. *Ambroiſe* s'y détermina d'autant plus volontiers, qu'il y faiſoit des profits conſidérables.

Sicuran, jaloux de ſe juſtifier dans l'eſprit de ſon mari, chercha tous les moyens de l'attirer auſſi à Alexandrie. Il y réuſſit par l'entremiſe de pluſieurs Négocians Génois, nouvellement établis dans cette Ville. *Bernard*, qui ne ſe doutoit pas du ſujet pour lequel il étoit mandé, arriva en aſſez mauvais équipage. Il fut reçu ſecrètement par un ami de *Sicuran*, qui, ſous de vains prétextes, le retint chez lui, juſqu'à ce qu'on eût trouvé le moment favorable pour l'exécution du projet.

Afin de diſpoſer les choſes, *Sicuran* avoit fait raconter l'aventure d'*Ambroiſe*, par *Ambroiſe* lui-même, en préſence du Soudan, qui s'en amuſa beaucoup. Quand ſon mari fut arrivé, il pria le Manarque, qui ne lui refuſoit

rien, de ſe la faire conter une ſeconde fois, en préſence de *Bernard*, qui étoit en ville, & qu'il avoit déterré; je crains fort, ajouta-t-il, qu'*Ambroiſe* n'ait déguiſé la vérité dans ſon récit, & que le Génois ne ſe ſoit trop preſſé de condamner ſa femme. Mais ſi Votre Hauteſſe daigne lui ordonner de dire au vrai comment la choſe s'eſt paſſée, je ne doute pas qu'il n'obéiſſe, & s'il s'y refuſe, je ſais un moyen sûr pour le contraindre à dire la vérité.

Ambroiſe & *Bernard* ayant paru devant le Soudan, ce Prince prit un ton ſévère, & paroiſſant inſtruit de toutes les circonſtances de l'aventure, commande au premier d'en faire le récit, & de dire, ſans aucun déguiſement, de quelle manière il avoit gagné les cinq mille ducats, le menaçant des plus cruels ſupplices s'il déguiſoit en rien la vérité. *Ambroiſe* effrayé de cette menace, & croyant le Monarque plus inſtruit qu'il ne l'étoit, ſe détermina, malgré la préſence de *Bernard* & de toute

la Cour, de raconter au vrai comment la choſe s'étoit paſſée, perſuadé qu'il en ſeroit quitte pour rendre les cinq mille ducats, & les bijoux qu'il avoit pris. Après qu'il eut tout dit, *Sicuran*, en qualité de Miniſtre de Sa Hauteſſe, prit la parole, & s'adreſſant à *Bernard* : Et toi, dit-il, que fis-tu de ta femme après une telle impoſture ? — Emporté par la colère & la jalouſie, répondit-il, déſeſpéré d'avoir perdu mon argent & mon honneur, je jurai ſa mort, & la fis tuer par mon Valet. Et que fites-vous de ſon corps ? — Suivant le rapport de l'Eſclave, ſon corps devint auſſi-tôt la proie des loups.

Le Miniſtre du Soudan, qui avoit caché à ſon Maître la véritable raiſon pour laquelle il l'avoit ſupplié de faire comparoître les deux Marchands, ſe tourne alors vers lui, & dit ; Vous voyez, Seigneur, bien clairement, comme cette pauvre Dame a été malheureuſe en mari & en amant. Ce dernier lui enlève l'honneur par l'im-

poſture la plus atroce, & ruine ſon mari. L'autre, trop crédule, la fait tuer, & la laiſſe manger aux loups. Voilà ce qui s'appelle un amant & un mari bien tendres ! Je parie que s'ils étoient dans le cas de revoir cette femme infortunée, aucun d'eux ne la reconnoitroit, tant leur amour a été grand ! Mais vous êtes équitable, Seigneur, & vous voyez vous-même ce qu'ils ont mérité l'un & l'autre. Je n'ai pas beſoin de vous ſupplier de punir le trompeur : ſon crime eſt trop grand pour obtenir grace. Mais pour le trompé, tout indigne qu'il eſt de pardon, j'oſe vous la demander pour lui, & ſi vous daignez la lui accorder, je m'engage de faire paroître ici ſa femme.

Le Soudan, qui aimoit beaucoup ſon Miniſtre, promit de ſe conformer à ſes deſirs, & lui dit de faire venir la femme. On imagine aiſément quel dut être l'étonnement de *Bernard*, qui croyoit que ſa femme n'exiſtoit plus, & celui d'*Ambroiſe*, qui craignoit bien

de n'en être pas quitte pour la reſtitution des ducats. *Sicuran* ſe jette auſſi-tôt aux pieds du Monarque, & perdant, pour ainſi dire, la voix d'homme, avec la volonté de le paroître : C'eſt moi, Seigneur, dit-il en pleurant, c'eſt moi-même qui ſuis la femme de *Bernard*, la malheureuſe *Genèvre*, qui a couru pendant ſix ans le monde, traveſtie en homme, calomniée ſi odieuſement par le perfide *Ambroiſe*, & livrée par mon cruel époux au glaive aſſaſſin d'un Valet, & à la dent des bêtes carnaſſières. Après ces mots, elle déchire ſes habits, découvre ſon ſein, & fait voir une femme aux yeux du Soudan & de toute l'aſſemblée. Puis, ſe tournant vers *Ambroiſe*, elle lui reproche éloquemment ſa fourberie. Celui-ci la reconnoiſſant, ne ſut que répondre ; la honte & les remords lui fermoient la bouche.

Le Prince, qui ne s'étoit jamais douté que *Sicuran* de *Final* fût une femme, étoit ſi fort étonné de tout ce

ce qu'il voyoit & entendoit, qu'il croyoit que c'étoit un rêve. Revenu des premiers mouvemens de ſa ſurpriſe, & reconnoiſſant la vérité, il loua hautement les mœurs, le courage, la conduite & la vertu de Madame *Genèvre;* il lui fit donner des habits magnifiques, & des femmes pour la ſervir. Par pure conſidération pour la prière qu'elle lui avoit faite, il pardonna à *Bernard* l'excès de ſa barbarie, fruit de ſa crédulité. Cet homme, ſenſible à la grace qu'on lui accordoit, par égard pour celle dont il avoit ordonné la mort, verſe des larmes de joie & de repentir, ſe jette aux genoux de ſa femme, & lui demande pardon. La vertueuſe *Genèvre* lui repréſente ſes torts avec douceur, lui dit qu'elle les oublie, puis elle le relève & l'embraſſe tendrement comme ſon époux.

Ambroiſe de Plaiſance ſubit la juſte punition de ſon crime. Le Soudan ordonna qu'il fût attaché tout nud à

un pal (*a*), dans un lieu élevé de la Ville, après qu'on auroit frotté ſon corps de miel, depuis les pieds juſqu'à la tête, avec défenſe de l'en détacher qu'il ne fût entiérement pourri ou dévoré par les inſectes. Il voulut que tout ſon bien, qui valoit près de vingt mille ducats, fût confiſqué au profit de la Dame, dont il avoit cauſé le malheur. Il fit enſuite préparer un beau feſtin, où il invita *Bernard*, comme mari de Madame *Genèvre*, & Madame *Genèvre*, comme une des femmes les plus eſtimables qu'il eût jamais connues. Il la combla d'éloges; & ce qu'il lui donna en bijoux, vaiſſelle & autres préſens, fut eſtimé plus de dix mille doubles ducats. Il leur permit enſuite de retour-

(*a*) Pal, ou pau, ou pieu, pièce de bois longue & taillée en pointe. On empale un homme en faiſant paſſer le pal par le fondement à travers de ſon corps. Ce ſupplice étoit en uſage chez les anciens Romains, & l'eſt encore aujourd'hui chez les Turcs.

ner à Gênes. Il fit équiper, dans cette intention, un très-beau vaiſſeau, qui les y mena dans très-peu de temps. Ils y arrivèrent chargés de richeſſes, & furent reçus de leurs compatriotes avec des tranſports de joie. Madame *Genèvre* ſur-tout, qu'on avoit cru morte, fut généralement fêtée de toute la Ville, & regardée comme une femme d'une vertu exemplaire.

Au reſte, le même jour qu'*Ambroiſe* fut ſupplicié, ſon corps fut dévoré juſqu'aux os par les guêpes & les taons dont ce pays abonde. Son ſquelette, qui demeura long-temps attaché au pal, inſtruiſit les paſſans de ſon crime & de ſa méchanceté. Son aventure nous prouve que les fourbes & les méchans ſont tôt ou tard confondus & punis en préſence de la victime de leur impoſture.

NOUVELLE X.

Le Calendrier des Vieillards.

LA Nouvelle que la REINE venoit de raconter, plut beaucoup à toute l'Assemblée. L'enjoué *Dionéo*, qui étoit resté le dernier pour dire la sienne, la trouva lui-même fort agréable. Je m'étois proposé, MES BELLES DAMES, dit-il, de vous conter une toute autre Histoire que celle que je vais dire; car le récit que nous venons d'entendre, m'a fait changer de dessein. La brutalité de *Bernard*, que je condamne, quoiqu'elle ait tourné à son

avantage, & ſa prévention antérieure pour la vertu de ſa femme, m'ont fait naître l'idée de vous entretenir de la bêtiſe de ces maris, qui, moins heureux que lui, ſoutiennent obſtinément que leurs femmes ſont capables de faire brêche à la foi conjugale. Je ne puis m'empêcher de rire de leur aveugle prévention. Il en eſt qui, tandis qu'ils vont s'amuſer de côté & d'autre, & voltiger de belle en belle, comme des papillons, ne laiſſent pas de s'imaginer que leurs femmes, qu'ils ont laiſſées ſeules à la maiſon, y demeurent les bras croiſés, comme s'ils pouvoient oublier qu'elles ſont partie de ce même ſexe qu'ils débauchent & avec qui ils goûtent des plaiſirs d'autant plus piquans, qu'ils les dérobent à d'autres maris. Vous verrez, par la Nouvelle que je

vais raconter, combien tous ces Meſſieurs ſont dupes de leur crédulité; vous verrez encore que, ſi l'on doit rire de leur ſottiſe, on doit blâmer bien davantage celle de ces hommes qui, s'imaginant avoir plus de vigueur que la Nature ne leur en a donné, épouſent de jeunes tendrons, qu'ils ſont bientôt obligés de laiſſer chomer. Ils cherchent enſuite à couvrir leur foibleſſe de mille vains prétextes, & veulent mettre, pour ainſi dire, à l'uniſſon de leur tempérament, celui d'une jeune épouſe, qui ne peut s'y accorder, vu la différence de la chaleur & du beſoin naturel.

IL y avoit à Piſe un Juge plein d'intelligence & de capacité ; mais d'une complexion tout-à-fait foible & délicate. Il étoit extrêmement riche, & ſe nommoit *Richard de Quinzica*. Malgré ſa vieilleſſe & ſes infirmités, il lui prit envie de ſe marier, croyant qu'il ſeroit en état de remplir les devoirs du mariage, avec le même honneur qu'il rempliſſoit ceux de la Magiſtrature. Il s'empreſſa de chercher une femme, qui réunît en elle les avantages de la jeuneſſe & de la beauté. Il eût dû, au contraire, redouter ce double mérite, s'il eût été ſage, & qu'il eût pris pour lui d'auſſi bons conſeils, qu'il en donnoit aux autres. Il trouva la perſonne qu'il deſiroit, dans une des filles de Meſſire *Lotto Galandi*, nommée *Bartholomée*. C'étoit effectivement une des plus belles & des plus aimables Demoiſelles qui fuſſent dans Piſe. Elle

avoit le plus beau teint du monde, quoique, à dire le vrai, il y en ait peu dans cette Ville qui ne pèchent par la couleur, comme ſi elles avoient la jauniſſe. Les noces furent célébrées avec beaucoup de gaieté & de magnificence. La conſommation du mariage ne ſe reſſentit point de la ſplendeur de la fête : le bon homme ne careſſa la jeune mariée qu'une ſeule & unique fois ; il ne s'en fallut même de rien, qu'il ne pût conſommer l'œuvre. Cette triſte unité ne laiſſa pas de le fatiguer beaucoup : auſſi le lendemain, pour réparer ſes forces épuiſées, eut-il recours au vin de Malvoiſie, aux conſommés & à d'autres ſemblables reſtauratifs. Voyant, par cet eſſai, qu'il avoit trop compté ſur ſa vigueur, & voulant ſe conſerver, il commença, dès le premier jour, à ſoupirer après le repos. Mais pour déguiſer ſa foibleſſe & ſon impuiſſance à ſa jeune Moitié, il s'aviſa de lui remontrer qu'il y avoit des jours, dans l'année, où l'on ne pou-

voit pas légitimement goûter les plaiſirs du mariage. Il lui remit, pour cet effet, un de ces Calendriers qu'on imprimoit autrefois à Ravenne, à l'uſage des enfans qui apprennent à lire. Ce petit livre lui fourniſſoit preſque chaque jour un nouveau Saint, en révérence duquel il s'efforçoit de lui prouver que le mari & la femme devoient s'abſtenir de coucher enſemble. A ces jours de fête, il ajoutoit les ſolemnités, les jours de jeûne, les quatre-temps, les vigiles, le vendredi, le ſamedi, le dimanche & tout le carême. En un mot, il groſſiſſoit le plus qu'il pouvoit le catalogue de ces jours où les joies du mariage devoient être interdites aux bons Chrétiens. Peut-être imaginoit-il que le lit conjugal devoit avoir ſes vacances comme le palais. Quoi qu'il en ſoit, toutes ces raiſons n'étoient rien moins que du goût de la Dame; car à peine ce bon homme trouvoit-il un jour dans le mois où il pût, ſans ſcrupule, s'acquitter du devoir marital;

encore quand cela lui arrivoit, n'en pouvoit-il plus de fatigue & d'épuiſement. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour la Belle, c'eſt qu'elle étoit tenue de court, de peur que quelque dégourdi ne lui fît connoître les jours ouvrables, comme ſon vieux mari lui avoit appris les jours de fête.

Cependant *Quinzica*, pour la dédommager des abſtinences qu'il lui faiſoit faire, lui procuroit de temps en temps quelques divertiſſemens. Il le menoit ſouvent à une belle maiſon de campagne, qu'il avoit près de la Montagne Noire, à peu de diſtance de la mer. Un jour qu'il y étoit allé pour changer d'air, & dans l'intention d'y paſſer plus de tems qu'à l'ordinaire, il voulut, pour varier ſes plaiſirs, lui donner le divertiſſement de la pêche. Il invita à cette partie pluſieurs perſonnes de connoiſſance. Il ſe mit dans la barque des Pêcheurs, & pour que ſa femme pût jouir à ſon aiſe de ce ſpectacle, il l'engagea à ſe mettre ſur une autre barque, avec

pluſieurs Dames de ſes amies. Le plaiſir de la converſation, joint à celui de la pêche, fut ſi grand, qu'ils avoient inſenſiblement fait pluſieurs lieues en mer, avant de s'en être apperçus. Mais un fameux Corſaire de ce temps-là, nommé *Pagamin* de Monegue, vint interrompre leur divertiſſement, dans le temps qu'ils en étoient le plus occupés. Il n'eut pas plutôt apperçu les barques, qu'il tourna de leur côté pour s'en emparer. On ſe mit promptement à la rame pour l'éviter; mais il n'étoit plus temps. Le Corſaire eut bientôt atteint la barque des Dames, qui étoit la plus avancée. A peine eut-il jeté les yeux ſur ce groupe de femmes, qu'il fut frappé de la beauté de *Bartholomée*. Il trouva les autres femmes ſi déſagréables, qu'il ne voulut qu'elle pour tout butin, & il la fit paſſer ſur ſon vaiſſeau, à la vue du mari, qui avoit preſque gagné le rivage. Le Corſaire dédaigna de le pourſuivre, de peur de trop s'approcher des

terres, & s'enfuit avec ſa capture.

Il ne faut pas demander ſi Monſieur le Juge, qui pouſſoit la jalouſie juſqu'à l'excès, fut chagrin de cette aventure. Il étoit furieux & jettoit les hauts cris, ne ſachant de qui ſa femme étoit devenue la proie, ni en quel endroit du monde ſon raviſſeur l'avoit menée. Il ſe plaignit amèrement à Piſe & ailleurs du brigandage des Corſaires, & les auroit volontiers tous exterminés, s'il eût été en ſon pouvoir.

Cependant *Pagamin*, charmé de la beauté, de la jeuneſſe de ſa captive, ſe félicitoit de s'en être rendu le maître. Comme il n'étoit pas marié, il réſolut, dès le premier moment, de la garder toujours, pour lui tenir lieu de femme. Il employa les ſoins, les égards, les attentions & tout ce qu'il avoit d'éloquence pour la conſoler; car elle ſe déſoloit & fondoit en larmes. Quand la nuit fut venue, il eut recours à des conſolations plus énergiques que les diſcours les plus flatteurs.

teurs. Elles furent ſi efficaces, que la Belle oublia bien vîte ſon Calendrier. Il n'y eut plus de fête, plus de vigile; tous les jours étoient bons. Ce changement plut ſi fort à la Dame, qu'avant d'être arrivée à Monegue, le Juge, les loix & la légende de ſes Saints furent entièrement effacés de ſon ſouvenir. Elle étoit au comble de la joie, tant ce nouveau genre de vie lui plaiſoit. Quand le Corſaire l'eut conduite à Monegue, il lui fit préſent d'une riche garde-robe; lui donna tout ce qu'il jugea pouvoir lui faire plaiſir, & continua de lui prouver qu'il n'y avoit, dans ſon Calendrier, ni Saint, ni fête portant abſtinence. Mais s'il la traitoit la nuit comme ſa maîtreſſe, le jour il avoit pour elle les mêmes égards qu'il auroit eus pour ſa femme.

A force de recherches, *Richard de Quinzica*, étant parvenu à découvrir le lieu qu'habitoit ſa chère *Bartholomée*, réſolut d'aller la chercher lui-même, ne croyant pas qu'aucun autre fût

digne ou capable d'une négociatio
auſſi importante. Quelque forte qu
fût la rançon qu'on lui demanderoit
il étoit déterminé à la payer généreu
ſement, ſans marchander. Il s'embar
que donc, après avoir pris ſes ſûretés
& arrivé à Monegue ſans avoir couru
le moindre danger, il apperçut ſa
femme, qui l'ayant elle-même apper-
çu, en avertit le ſoir *Pagamin*, en
lui diſant ce qu'elle ſe propoſoit de
faire lorſqu'il viendroit la demander.
Le lendemain matin, *Richard* alla voir
le Corſaire; il l'aborde civilement,
& eſt accueilli avec la même civilité.
Pagamin feignit d'ignorer qui il étoit,
afin de le faire expliquer ſur les mo-
tifs de ſa viſite. Notre Juge trouva
enfin le moment de lui découvrir ce
qui l'amenoit, & il le fit dans les ter-
mes les plus honnêtes & les plus affec-
tueux, en le ſuppliant de lui ren-
dre ſa femme, pour la rançon de la-
quelle il lui paieroit ſur le champ
tout ce qu'il demanderoit. Soyez le
bien venu, Monſieur, lui répondit

Pagamin avec un front riant & ſerein ; il eſt bien vrai que j'ai chez moi une jeune femme ; mais j'ignore ſi elle eſt à vous ou à quelqu'autre ; car je n'ai pas l'honneur de vous connoître, & ne la connois elle-même, qu'autant qu'elle a demeuré quelque temps avec moi. Comme vous me paroiſſez un très-honnête Gentilhomme, tout ce que je puis faire pour vous obliger, c'eſt de vous la faire voir. Si vous êtes ſon mari, elle vous reconnoîtra ſur le champ, & ſi elle convient qu'elle eſt votre femme, & qu'elle veuille retourner avec vous, je vous permets de grand cœur de l'emmener : je vous laiſſerai même le maître du prix de ſa rançon ; je dois ce retour à votre honnêteté. Mais ſi elle ne convient pas que vous ſoyez ſon mari, ou qu'elle refuſe de vous ſuivre, vous auriez grand tort de vouloir m'en priver, parce que, jeune & vigoureux tel que je ſuis, je puis tout auſſi-bien qu'un autre entretenir une femme, ſur-tout celle dont

il s'agit; car je n'en connois ni de plus jolie, ni de plus aimable. Oh ! je vous jure, s'écria *Richard*, qu'elle eſt ma femme, & ſi vous voulez bien me conduire vers elle, vous en ſerez auſſi-tôt convaincu : vous verrez comme elle ſe jetera à mon col ; ainſi j'accepte volontiers les conditions que vous me propoſez. Eh bien ! ſuivez-moi, reprit le Corſaire, vous allez la voir. Il le conduit dans un ſallon, & fait avertir la Dame. Celle-ci s'étant vêtue & ajuſtée promptement, ſortit d'une chambre voiſine, & parut dans le ſallon brillante comme un aſtre. Elle ſalue & regarde ſon mari d'un air auſſi indifférent que ſi c'eût été un étranger qu'elle n'eût jamais vu, & ne daigne ſeulement pas lui dire un mot. Monſieur le Juge, qui s'attendoit d'être reçu avec les plus vives careſſes, fut on ne peut pas plus ſurpris de cette froideur. Peut-être, diſoit il en lui-même pour ſe conſoler, peut-être que la douleur & les chagrins qui ne m'ont pas quitté depuis que

j'ai eu le malheur de la perdre, m'ont ſi fort changé, qu'elle ne me reconnoît plus. D'après cette idée, ah! ma chère amie, lui dit-il, qu'il m'en coûte cher de t'avoir menée à la pêche! Jamais douleur n'a été auſſi ſenſible que celle que j'ai ſoufferte depuis l'inſtant fatal que je t'ai perdue; & tu es aſſez barbare pour garder le ſilence, comme ſi tu ne me connoiſſois point! Ne vois-tu pas que je ſuis ton mari *Richard*, qui ſuis venu pour te reprendre & te ramener à Piſe, en payant ta rançon à cet honnête homme qui veut bien avoir la bonté de te rendre pour la ſomme que je voudrai lui donner? *Bartholomée* ſe tournant vers lui en ſouriant un peu: Eſt-ce bien à moi, Monſieur, lui dit-elle, que vous en voulez? Regardez-moi bien; vous me prenez ſans doute pour une autre. Pour moi, je ne me ſouviens ſeulement pas de vous avoir vu. — Penſe bien, ma chère, à ce que tu dis; regarde-moi bien toi-même, & ſi tu veux t'en ſouvenir, tu ne

douteras plus que je ne ſois ton *Richard de Quinzica*. — Vous me pardonnerez, Monſieur, mais il n'eſt pas décent que je vous regarde beaucoup. Je vous ai cependant aſſez enviſagé, pour être certain que c'eſt pour la première fois que je vous vois.

Le pauvre Juge étoit décontenancé; il s'imagina enſuite qu'elle ne parloit ainſi en la préſence de *Pagamin*, que parce qu'elle craignoit le Corſaire; c'eſt pourquoi il pria celui-ci de vouloir bien lui permettre d'avoir avec elle un entretien particulier dans ſa chambre, pour entendre ce qu'il avoit à lui dire, & pour répondre ce qu'elle jugeroit à propos. Dès qu'ils y furent entrés, ils s'aſſirent, & le bon homme ſe voyant vis-à-vis de ſa femme, qui tenoit ſes yeux toujours baiſſés, lui parla en ces termes: Eh! mon cher cœur, ma chère, ma bonne amie, ma plus douce eſpérance, ne connois-tu plus ton *Richard*, qui t'aime plus que ſa vie? Com-

ment peut-il ſe faire que tu l'ayes ſi-tôt oublié? Suis-je donc ſi défiguré? Pour Dieu, ma mignonne, regarde-moi; je ſuis ſûr qu'avec un peu d'attention, tu me reconnoîtras auſſi-tôt.

La Dame, à ces mots, part d'un éclat de rire, & ſans lui donner le temps de continuer ſes douceurs : Il faut, lui dit-elle, que vous ſoyez bien ſimple, pour penſer que j'aye aſſez peu de mémoire pour ne pas voir du premier coup-d'œil que vous êtes *Richard de Quinzica*, mon Mari. Mais ſi j'ai fait ſemblant de ne pas vous connoître, pouvez-vous vous en plaindre? N'eſt-ce pas vous qui, pendant tout le temps que nous avons demeuré enſemble, avez fait voir que vous ne me connoiſſiez pas? Si vous m'aimiez, comme vous voulez me le faire entendre, ſi je vous avois été chère, vous m'auriez traitée de la manière qu'une femme jeune, fraîche, & qui aime le plaiſir, veut qu'on la traite. Avez-vous pu ignorer qu'elle a beſoin de quelque choſe de plus, que

du vêtement & de la nourriture? Lui avez-vous donné ce quelque choſe, que la pudeur naturelle à mon ſexe m'empêchoit de vous demander? Avez-vous oublié la manière ridicule dont vous vous y preniez, pour vous diſpenſer de contenter mes beſoins à cet égard? Si l'étude des loix vous étoit plus agréable qu'une femme, il ne falloit pas vous marier. Mais que dis-je? je ne vous ai jamais regardé comme un Juge; vous me paroiſſiez plutôt un crieur de fêtes & de confrairies, tant vous connoiſſiez bien les jeûnes & les vigiles. Convenez, Monſieur, que ſi vos fermiers & vos laboureurs avoient chommé autant de fêtes qu'en a chommées celui qui avoit mon petit jardin à cultiver, vous n'auriez jamais recueilli un grain de bled. Or, comme le bon Dieu ne veut pas que les bonnes terres reſtent en friche, il a jeté un regard de pitié ſur moi, &, par un coup de ſa Providence, il m'a fait tomber entre les mains du Seigneur *Pagamin*, avec qui il

n'eſt jamais queſtion de fêtes, j'entends de ces fêtes que vous chommiez ſi religieuſement, ayant plus de vocation & plus de zèle ſans doute pour le ſervice des Saints, que pour celui des Dames. On ne connoît dans cet aſyle ni vendredi, ni ſamedi, ni vigiles, ni quatre-temps, ni le carême qui eſt ſi long; mais jour & nuit on y laboure, on y eſt infatigable à l'ouvrage; cette nuit même, depuis qu'on a ſonné matines, j'en ai fait la douce expérience. Ainſi ne trouvez pas mauvais, Monſieur, que je veuille toujours demeurer avec un ſi bon ouvrier. J'ai du goût pour le travail, & je ſuis déterminée à travailler avec lui tant que je ſerai jeune : pour les fêtes, les jeûnes, & les abſtinences, je me réſerve à les obſerver quand je ſerai vieille. Ce que vous pouvez donc faire de mieux, Monſieur, c'eſt de vous en retourner bien vîte. Partez ſans délai, & que Dieu vous conduiſe. Vous n'avez aucunement beſoin de moi pour célébrer vos fêtes, tant qu'il

vous plaira d'en imaginer ; ni moi de vous, pour connoître les jours ouvrables.

Ce diſcours perçoit le cœur au pauvre *Richard*, qui en étoit tout interdit. Il fut cent fois tenté de l'interrompre ; mais comme il ſe trouvoit chez un étranger, & chez un Corſaire, il crut devoir patienter. Mais quand elle eut ceſſé de parler : Quoi ! ma chère amie, lui dit-il d'un ton affectueux, peux-tu bien me tenir de pareils propos ? Fais-tu donc ſi peu de cas de ton honneur & de celui de ta famille ? Eſt-il poſſible que tu aimes mieux demeurer avec cet homme, pour être ſa catin, & vivre toujours en état de péché mortel, que de retourner à Piſe, pour y vivre avec ton mari, comme une honnête femme ? Songe que ſi tu viens à déplaire à *Pagamin*, il ne fera pas la moindre difficulté de te mettre à la porte, tandis que ſi tu veux venir avec moi, je ne ceſſerai de t'aimer ; & ſi je viens à mourir, tu ſeras toujours dame &

maîtreſſe de ma maiſon. Faut-il qu'un appétit déſordonné, une paſſion honteuſe & criminelle, te faſſe renoncer à ton honneur & à ton époux, qui t'aime ſi tendrement? De grace, mon cher cœur, ne me tiens plus ces propos offenſans, & n'héſite point à t'en revenir avec moi. Je te promets, puiſque je connois à préſent ton humeur, de faire déſormais des efforts pour contenter tes appétits. Je ne conſulterai plus ſi ſouvent le Calendrier, puiſque cela te déplaît. Ainſi, ma mignonne, je t'en prie, change de réſolution & conſens à partir avec ton mari, qui, depuis l'inſtant que tu lui as été enlevée, n'a pas ceſſé d'être en proie à l'ennui, à la triſteſſe & à la douleur.

Vous me parlez de mon honneur, répondit la Dame, quand il n'eſt plus temps. Mes parens devoient y prendre garde, lorſque, ſans me conſulter, ils me donnèrent à vous. S'ils parurent alors s'en ſoucier fort peu, je me ſoucie aujourd'hui fort peu de

ménager le leur. Pour vous, ne vous inquiétez ni du mien ni du leur; & puiſqu'il faut tout dire, ſachez que je me regarde ici comme étant véritablement la femme de *Pagamin*, au lieu qu'à Piſe il me ſembloit n'être effectivement que votre catin, qu'une femme de parade que vous mépriſiez, que vous faiſiez ſouffrir ſans pitié. *Pagamin* eſt bien un autre homme! c'eſt pour moi un véritable mari; il me tient toute la nuit entre ſes bras, il me ſerre, il me mord, il me careſſe de cent manières différentes; jugez ſi je dois vous regretter.

Vous dites encore que vous ferez vos efforts pour me ſatisfaire un peu mieux que par le paſſé; mais je voudrois bien ſavoir comment vous vous y prendriez. Seriez-vous devenu par haſard un vaillant champion, depuis que je vous ai perdu de vue? Allez-vous-en, vous dis-je, & ne ſongez qu'à vivre, car on diroit, à voir votre foibleſſe, votre pâleur, votre minciſſure, qu'on a oublié de

vous

vous enterrer. Au reſte, je ſuis bien aiſe de vous dire, que ſi *Pagamin* me chaſſe, ce ne ſera jamais chez vous que je retournerai. On auroit beau vous preſſurer, on ne tireroit pas de tout votre individu une goutte de ſuc, comme je ne l'ai que trop éprouvé pour mon malheur. Soyez donc perſuadé que je chercherois fortune par-tout ailleurs que chez vous. Mais je n'ai pas peur que *Pagamin* me congédie jamais; je connois ſes ſentimens & le cas qu'il fait de moi. Je vous le dis encore une fois, mon parti eſt pris, je veux & je dois demeurer ici, où l'on ne connoît ni fêtes, ni vigiles, ni carême. Partez donc ſans plus tarder, ſinon je crierai que vous voulez me faire violence.

Meſſire *Richard* ſe voyant ſi maltraité de *Bartholomée*, reconnut alors la faute qu'il avoit faite d'épouſer une jeune femme dont l'âge étoit ſi fort diſproportionné au ſien. Il ſortit de la chambre confus, humilié, le

déſeſpoir dans le cœur. Il trouva *Pagamin* ſur ſes pas, & lui marmota quelques paroles, auxquelles ce bon redreſſeur des torts des maris ne daigna pas faire la moindre attention.

C'eſt ainſi que le bon homme *Richard*, voyant ſon projet échoué, & n'ayant pu rien gagner ſur l'eſprit de ſa femme, ſortit de cette maiſon, où il auroit voulu n'avoir jamais mis les pieds. Il s'en retourna à Piſe ſans délai, déſeſpéré du mauvais ſuccès de ſon voyage, & dévoré du chagrin que lui cauſoit l'infidélité de ſa femme. Ses Concitoyens, bien loin de le plaindre, ſe faiſoient un plaiſir de ſe moquer de lui. S'il alloit quelque part, ou qu'on allât chez lui pour des affaires, on débutoit toujours par lui dire : *Le méchant trou, Monſieur le Juge, ne veut point de fête.* Ces railleries augmentèrent ſi fort ſon chagrin, qu'il mourut quelque temps après.

Le bon *Pagamin* ne fut pas plutôt

inſtruit de ſa mort, que, connoiſſant toute la tendreſſe que la Dame avoit pour lui, il ſe détermina à l'épouſer. Le Sacrement n'apporta aucun changement à leur manière de vivre. Ils travaillèrent & bêchèrent le petit jardin tant qu'ils eurent des forces, & menèrent joyeuſe vie, ſans jamais obſerver ni fête, ni vigile, ni carême.

JE crois donc, MESDAMES, pouvoir conclure de cette Hiſtoire, dont j'oſe vous certifier la vérité, que Sire *Bernard* de Gênes raiſonnoit comme un ſot, en ſoutenant que ſa femme ne lui auroit jamais fait infidélité, quand il lui auroit fait faire abſtinence toute ſa vie.

CETTE Nouvelle fit rire toute la Compagnie, & l'on convint una-

nimement que *Dioneo* disoit vrai, & que *Bertard* avoit été une grande bête.

Quand on eut cessé de parler & de rire de cette Histoire, la REINE, voyant que chacun avoit rempli sa tâche, & que, comme il étoit déjà tard, son règne alloit bientôt finir, prit le parti d'ôter sa couronne, suivant l'ordre établi dans la Société, & la porta sur la tête de Madame *Néiphile*, en lui disant d'un air riant & gracieux : C'est à vous, Madame, qu'appartient désormais le Gouvernement de ce petit Peuple ; après quoi elle se remit sur son siége.

Madame *Néiphile* parut un peu déconcertée de l'honneur qu'elle recevoit. Son teint s'anima du beau coloris de la rose du printemps, qui s'épanouit au lever du

ſoleil, & ſes beaux yeux, où ſe peignoient la joie & la tendreſſe, brillèrent comme l'étoile du matin. Dès que les applaudiſſemens de l'Aſſemblée, qui témoignoit ſa ſatisfaction de la voir REINE, eurent ceſſé, & qu'elle-même fut revenue des premiers mouvemens de ſon ſaiſiſſement, elle ſe plaça ſur un ſiége un peu plus élevé que celui qu'elle occupoit auparavant, & adreſſa enſuite ce diſcours à la Compagnie : Puiſque je ſuis devenue votre Souveraine, je vais vous déclarer, en peu de mots, mes intentions, non pour qu'on les ſuive aveuglément, mais pour qu'on s'y conforme ſi on les juge raiſonnables. Mon projet eſt d'abord de m'éloigner des Réglemens établis par les REINES qui m'ont précédée, & dont vous avez néanmoins approuvé la con-

duite, par votre ſoumiſſion & votre obéiſſance à leurs volontés. Vous ſavez que c'eſt demain vendredi & après-demain ſamedi, jours un peu incommodes pour bien des perſonnes, à cauſe du maigre; vous ſavez que le vendredi doit être ſanctifié en mémoire de celui qui ſouffrit & mourut ce jour-là pour nous donner la vie. Je penſe donc qu'il ſeroit plus convenable & plus décent de conſacrer la journée de demain à l'oraiſon, que de l'employer à conter des Hiſtoires. Quant à ſamedi, vous n'ignorez pas, dit-elle en ſe tournant vers les Meſſieurs, que ce jour-là les femmes ſont dans l'uſage de ſe baigner & de nettoyer leur peau de la pouſſière qui peut s'y être attachée pendant le cours de la ſemaine. D'ailleurs, pluſieurs d'entre nous ſont dans

la louable habitude de ſanctifier ce jour par le jeûne & la prière, en l'honneur de la Sainte Vierge & du Fils de Dieu. Ainſi, puiſqu'il n'eſt guère poſſible de ſuivre, pendant ces deux jours, l'ordre que nous avons établi, je penſe qu'il ſeroit à propos de faire trève, demain & après demain, avec toute eſpèce de jeu. Je vous dirai de plus, qu'il ſeroit très-à-propos de changer de demeure, ſi nous voulons éviter qu'il ne nous vienne du monde; car depuis quatre jours que nous ſommes ici, il eſt probable que toute la Ville le ſait déjà. La maiſon de campagne où nous pourrons aller nous établir, eſt toute meublée. Dans le cas même que vous adoptiez mon idée, je donnerai des ordres dès ce ſoir, pour que tout y ſoit prêt Dimanche prochain. Quand nous y ſe-

rons réunis, nous reprendrons le fil de nos amuſemens, & nous y raconterons des Hiſtoires. La grace que je vous demande, c'eſt de vous permettre à l'avenir moins de licence dans vos récits; & pour que vous ayez plus de temps pour vous y préparer, je vous préviens, dès-à-préſent, que les premières Nouvelles rouleront ſur les fortunes brillantes & rapides qu'on voit ſouvent dans le monde; ſur les perſonnes, par exemple, qui, par leur ſavoir-faire ou par l'effet d'un heureux haſard, ſont parvenues à la poſſeſſion des biens qu'elles deſiroient avec ardeur, ou qui, après avoir eſſuyé des pertes & des malheurs, ſont rentrées dans leur premier état. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de vous exhorter d'avoir ſoin, autant que vous le pourrez,

de joindre l'utile à l'agréable : c'eſt un devoir dont chacun de vous s'acquittera parfaitement. Au reſte, je conſerve à *Dionéo* le privilége qui lui a été accordé par la REINE à qui j'ai l'honneur de ſuccéder.

Toute l'Aſſemblée approuva le diſcours de Madame *Néiphile*; on trouva beaucoup de ſageſſe dans les avis qu'il contenoit, & il fut arrêté qu'on les ſuivroit de tout point. Après cela, la REINE fit appeler le Maître-d'hôtel. Elle lui donna d'abord ſes ordres pour l'heure du ſouper, & le lieu où il devoit mettre la table; puis elle l'avertit de tout ce qu'il auroit à faire pendant la durée de ſon règne. Quand elle lui eut ſignifié ſes volontés, elle ſe leva, & donna pouvoir à chacun de faire ce qui lui plairoit le plus. Les

DAMES & les MESSIEURS ſe rendirent auſſi-tôt dans un petit jardin, où ils s'amuſèrent pendant quelque temps. Quand l'heure du ſouper fut venue, on alla ſe mettre à table. Le repas fut très-gai, & chacun mangea de fort bon appétit. Après le ſouper, on ſe mit à danſer par ordre de la REINE; Madame *Emilie* ouvrit le bal, &, dans un des intermèdes, Madame *Pampinée* chanta cette chanſon :

(a) Qui chantera ſi je ne chante,
Quand mes vœux ſont remplis, quand mon ame eſt contente?
O tendre Amour! toi qui fais mon bonheur
Depuis que je connois tes loix & ta puiſſance!

(a) Ces vers que nous donnons pour des vers médiocres, le ſeroient peut-être moins, ſi nous n'avions cru devoir nous aſſervir au ſens de l'Auteur Italien.

O ſource de tout bien & de toute eſpérance !
Viens, hâte-toi, doux tyran de mon cœur,
Chantons enſemble, non les peines,
Non les ſoupçons & les tourmens
Qui rendent aujourd'hui tes bienfaits plus charmans ;
Mais ce beau feu qui brûle dans mes veines,
Qui fait ma joie & comble mes deſirs,
En t'adorant, puiſſant Dieu des Plaiſirs.

La première fois que mon ame
Se ſentit pénétrer d'une amoureuſe flamme,
Amour, ce fut dans ce ſéjour fortuné
Où s'offrit à mes yeux l'Amant le plus aimable.
Beau, jeune, valeureux, charmant, incomparable.
Mon cœur vers lui fut entraîné.
Alors je connus la tendreſſe ;
J'éprouvai ce doux ſentiment,
Cette ardeur, ces tranſports qu'on éprouve en aimant.
Aimable ardeur ! délicieuſe ivreſſe !

C'eſt ce plaiſir qui maîtriſe mes ſens,
Et de ma voix anime les accens.

Ce qui fait mon bonheur extrême,
C'eſt qu'à ce tendre Amant j'ai ſu plaire
moi-même.
Si je l'adore, il m'adore à ſon tour.
Amour, c'eſt en toi ſeul que mon eſpoir
ſe fonde;
C'eſt toi qui m'as rendue heureuſe en ce
bas monde;
Dans l'autre également je dois croire qu'un
jour,
Amante conſtante & fidelle,
J'aurai le repos des Elus,
Dont le Dieu tout-puiſſant couronne les
vertus
Au ſein brillant de ſa gloire éternelle:
De ma conſtance, au céleſte pourpris,
Juge équitable, il en ſera le prix.

Après cette chanſon, qui fut ſuivie de pluſieurs autres, on continua la danſe au ſon de divers inſtrumens. Vers le minuit, la REINE, jugeant qu'il étoit temps d'aller

d'aller ſe repoſer, fit ceſſer le bal ; & chacun, précédé d'un flambeau, ſe retira dans ſa chambre. On employa les deux jours ſuivans aux œuvres preſcrites par la Souveraine. Les uns & les autres attendirent le Dimanche avec de grands ſentimens de dévotion.

Fin de la ſeconde Journée, & du ſecond Volume.

962903

TABLE
DES NOUVELLES
DU SECOND VOLUME.

NOUVELLE I. *Le Trompeur trompé, ou le faux Perclus puni.* Page 7.

NOUVELLE II. *L'Oraiſon de Saint-Julien.* 21

NOUVELLE III. *Les trois Frères & le Neveu, ou le Mariage inattendu.* 38

NOUVELLE IV. *Landolfe, ou la Fortune imprévue.* 62

NOUVELLE V. *Le Rubis.* 76

NOUVELLE VI. *Les Enfans retrouvés.* 109

NOUVELLE VII. *Alaciel, ou la Fiancée du Roi de Garbe.* 147

NOUVELLE VIII. *L'innocence reconnue.* 207

NOUVELLE IX. *L'Imposteur confondu, ou la Femme justifiée.* 247

NOUVELLE X. *Le Calendrier des Vieillards.* 280

Fin de la Table du second Volume.

VA 1 151302

Digitized by Google